

LA HENRIADE.

Que dites vous de cela?

C'est très bien

AVIS DU LIBRAIRE.

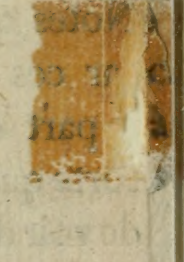
VOICI une nouvelle Edition de la Henriade et des Pieces qui accompagnent ce célebre poëme. On a pris tous les soins possibles pour la rendre plus correcte que toutes les précédentes. On y a joint les Variantes aux Notes qui regnent au bas des pages ; car ces premieres faisaient un corps à part dans les autres Editions : de sorte que le lecteur aura la satisfaction de voir d'un coup d'œil les changemens faits par M. de Voltaire dans les diverses Editions, et les Notes de M. l'Abbé Langlet.

A l'égard du poëme, on a tâché de le présenter au lecteur, exempt de toute faute, autant qu'il est possible. L'éditeur chargé de ce soin a cru qu'il y

réussirait parfaitement en suivant le propre texte du Poëme qui est dans la célebre Edition de Geneve de 1764.

NOTA.

L'Avant-Propos ci après fut composé du vivant de M. de Voltaire : il eût fallu le refondre en entier si on eût parlé de M. de Voltaire comme n'existant plus. Nous avons mieux aimé laisser cet Avant-Propos tel qu'il est, que d'y changer quelque chose qui aurait pu déplaire aux lecteurs.



AVANT-PROPOS.

Le Poëme de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites, l'ont répandu chez toutes les Nations qui ont des livres, et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

M. de Voltaire, peut-être l'unique auteur qui préfere la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes ; et depuis la premiere édition où la Henriade parut sous le titre du *Poëme de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au Public, l'Auteur s'est toujours élevé d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les Maîtres de l'Art ont ordinairement mieux dans l'idée, qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au Public est considérablement augmentée par l'Auteur ; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, et qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés

---

Cet *Avant-Propos* est de la main d'un des plus augustes et des plus respectables Protecteurs que les Lettres aient eu dans ce siecle, et dont on n'avait vu qu'un fragment cité dans la Préface de M. Marmontel.

nouvelles, et à quelque chose de parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. de Voltaire.

Les difficultés que ce Prince de la Poésie française a trouvées à surmonter, lorsqu'il composa ce Poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, et ceux de sa propre Nation, qui étaient du sentiment que l'Epopée ne réussirait jamais en français : il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carriere ; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du Peuple savant, pour Virgile et pour Homere, et plus que tout cela, une santé faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins sensible que lui à la gloire de sa Nation, hors d'état de travailler. C'est cependant, indépendamment de ces obstacles, que M. de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune, et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. de Voltaire, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphere des Sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires, que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations : il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces Arts et pour ces

Sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux Sciences que les Sciences lui en font : on ne le connaît dans la Henriade qu'en qualité de poëte ; mais il est Philosophe profond, et sage Historien en même-tems.

Les Sciences et les Arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à César, ou bien à Alexandre, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'assujetir quelque petit terrain ; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des Sciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains se sont partagés ; et ces petits Souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des Académies, et comme dans ces Gouvernemens Aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres ; de même les siecles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les Sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur tems, M. de Voltaire l'est aujourd'hui ; il n'y a aucune

Science qui n'entre dans la sphere de son activité, et depuis la Géométrie la plus sublime, jusqu'à la Poésie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de Sciences qui partagent M. de Voltaire, malgre ses fréquentes infirmités, et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa Henriade à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun Poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la Henriade. L'Auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à Homere : ses Chants et l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la Henriade on trouve une liaison intime entre tous les Chants : ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des tems en dix actions principales : le dénouement de la Henriade est naturel : c'est la conversion de Henri IV, et son entrée à Paris qui met fin aux gueres civiles des Ligueurs qui troublaient la France, et en cela, le Poëte français est infiniment supérieur au Poëte latin, qui ne termine pas son Énéide d'une maniere aussi intéressante qu'il l'avait commencée : ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le Lecteur admirait dans le commencement de ce Poëme : on dirait que Virgile en a composé le premier Chant dans la fleur de

sa jeunesse, et qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, et le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permet plus aux Guerriers d'être Héros, ni aux Poëtes d'écrire.

Si le Poëte français imite en quelques endroits Homere et Virgile, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du Poëte français est infiniment supérieur au Poëte grec. Comparez la descente d'Ulysse aux Enfers avec le septieme Chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier est enrichi de beautés que M. de Voltaire ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de Henri IV ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, et ce qui lui est pronostiqué au Temple du Destin, vaut seule toute l'Iliade; car le rêve de Henri IV ramene aux regles de la vraisemblance tout ce qui lui arrive, au lieu que le voyage d'Ulysse aux Enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de verité à l'ingénieuse fiction d'Homere.

De plus, toutes les épisodes de la *Henriade* sont placées dans leur lieu; l'art est si bien caché par l'Auteur, qu'il est difficile de l'apercevoir : tout y paraît naturel, et l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce Poëme, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez

point de ces petits détails où se noient tant d'Auteurs, à qui la sécheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de Voltaire s'applique à décrire d'une maniere touchante les sujets pathétiques ; il sait le grand art de toucher le cœur : tels sont ces endroits touchans, comme la mort de Coligni, l'assassinat de Valois, le combat du jeune Dailly, le congé de Henri IV de la belle Gabrielle d'Estrées, et la mort du brave d'Aumale ; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot, l'Auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, et il passe légérement sur ceux qui ne feraient que grossir son Poëme : il n'y a ni du trop ni trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'Auteur a employé ne peut choquer aucun Lecteur sensé, tout y est ramené au vraisemblable par le systéme de la Religion ; tant la Poésie et l'Eloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guere par eux-mêmes, et de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce Poëme sont nouvelles : il y a la Politique qui habite au Vatican, le Temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Discorde, les Vices ; tout est animé par le pinceau de M. de Voltaire : ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des Connaisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du Carache et du Poussin.

Il me reste à présent à parler de la Poésie du style, de cette partie qui caractérise proprement le Poëte. Jamais la Langue française n'eut autant de force que dans la Henriade : on y trouve par-tout de la noblesse : l'Auteur s'éleve avec un feu infini jusqu'au sublime, et il ne s'abaisse qu'avec grace et dignité : quelle vivacité dans les peintures ! quelle force dans les caracteres et dans les descriptions ! quelle noblesse dans les détails ! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout tems l'admiration des Lecteurs : c'est dans cette peinture de coups portés, parés, rendus, que M. de Voltaire a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa Langue ; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible. Il transporte le Lecteur sur le champ de bataille, et il vous semble plutôt voir un combat, qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentimens, on trouve dans ce Poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de Henri IV, jointe à sa générosité et à son humanité, devrait servir d'exemple à tous les Rois et à tous les Héros qui se piquent quelquefois mal-à-propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des Etats ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance. Qu'il leur soit dit en passant, que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie, que consiste la vraie grandeur ; mais bien dans ces

sentimens que l'Auteur exprime avec tant de noblesse :

> Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames,
> Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
> Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractere de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chef-d'œuvres de la Henriade ; ce caractere est tout nouveau. Un Philosophe guerrier, un Soldat humain, un Courtisan vrai et sans flatterie ; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages : aussi l'Auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidele et stoïque ami à côté de son jeune et vaillant Maître, repousser par-tout la mort et ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siecle, et il est à déplorer pour le bien de l'humanité, qu'un caractere aussi beau que celui de ce sage, ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs, la Henriade ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par M. de Voltaire ; il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce Héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus

cruelle : mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la Saint - Barthelemi , et la cruauté inouïe avec laquelle Charles IX hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets Calvinistes.

La sombre politique de Philippe II , les artifices et les intrigues de Sixte-Quint, l'indolence léthargique de Valois, et les faiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV , sont estimées à leurs juste valeur. M. de Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes , mais excellentes , qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse , et donner des vertus et des vices , les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toutes parts dans ce Poëme , que l'Auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs Souverains. Il a immortalisé le nom du Président de Harlay , dont la fidélité inviolable pour son Maître méritait une pareille récompense, il en fait autant pour les Conseillers Brisson , l'Archer , Tardif, qui furent mis à mort par les factieux , ce qui fournit la réflexion suivante de l'Auteur :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi , meurt toujours avec gloire.

Le discours de Potier aux Factieux est aussi beau par la justesse des sentimens, que par la force de l'éloquence : l'Auteur

fait parler un grave Magistrat dans l'assemblée de la Ligue ; il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur Souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire. Il condamne toutes les vertus des Guises, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faisaient usage contre leur Roi et leur Patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne saurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des Lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de Religion, qui fait le sujet de la Henriade. L'Auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la Religion ; car on a remarqué que, par je ne sais quelle fatalité, ces sortes de guerres ont été plus sanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des Sujets ont suscitées ; et comme le fanatisme et la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des Grands et des Ecclésiastiques, il fallait nécessairement y opposer une digue. L'Auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'Eloquence et la Poësie, pour mettre devant ce siecle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait pu-

rifier les camps et les Soldats des argumens pointilleux et subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des Scholastiques. Il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'autel, et dont ils égorgent impitoyablement leurs freres : en un mot, le bien et le repos de la société fait le principal but de ce Poëme; et c'est pourquoi l'Auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme et du faux zele.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de Religion est finie, et ce serait assurément une folie de moins dans le monde ; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique, qui, depuis quelques années, prend beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé, moins on est superstitieux. Le siecle où vivait Henri IV était bien différent ; l'ignorance Monacale, qui surpassait toute imagination, et la barbarie des hommes, qui ne connaissaient, pour toute occupation, que d'aller à la chasse et de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis, et les Princes factieux, pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des Peuples, puisque ces Peuples étaient grossiers, aveuglés et ignorans.

Les siecles polis qui ont vu fleurir les Sciences, n'ont point d'exemples à nous

présenter de guerres de Religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux tems de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du regne d'Auguste, tout l'Empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille et sans agitations ; les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaisirs et l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siecle de Louis-le-Grand, qui peut être égalé sans flaterie à celui d'Auguste, nous fournit de même un exemple d'un regne heureux et tranquille pour l'intérieur du Royaume ; mais qui malheureusement fut troublé vers sa fin par l'ascendant que le pere le Tellier prenait sur l'esprit de Louis XIV, qui commençait à baisser ; mais c'est la faute proprement d'un particulier, et l'on n'en saurait charger ce siecle, d'ailleurs si fécond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes et moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les Arts et les Sciences, au public et au vul-

gaire ; elle passe de la Cour à la Ville, et de la Ville à la Province : on voit alors avec évidence que la Nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde ; mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins ; que le malheur, les infirmités et la mort nous poursuivent sans cesse, et que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos miseres et de notre destruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la Nature a mise entre nous ; la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque opinion que nous soyions ; que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels. En un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des Sciences ; et voilà par conséquent la regle et l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. M. de Voltaire, qui embrasse toutes ces sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du Public, et d'autant plus, qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité : cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer cette édition au Public, que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible, de M. de Voltaire et de ses Lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner de marques d'estime à cet admirable Auteur, était, en quelque façon, honorer notre siecle, et que du moins la postérité se redirait d'âge en âge, que si notre siecle a porté de grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens distiguaient du vulgaire, et même des grands hommes.

PRÉFACE,

PAR M. MARMONTEL.

On ne se lasse point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne se lasse point de relire ; et le Public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui , comme la Henriade , ayant d'abord mérité son estime , ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poëme , si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui , parut pour la premiere fois en 1723 , imprimé à Londres , sous le titre de la Ligue. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition : aussi est-elle remplie de fautes , de transpositions , et de lacunes considérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de tems après une édition à Evreux , aussi imparfaite que la premiere , avec cette différence qu'il glissa dans les vides quelques vers de sa façon , tels que ceux-ci , où il est aisé de reconnaître un tel Ecrivain :

Et malgré les Perraults , et malgré les Houdarts ,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI de son édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres , sous le titre de la Henriade in-4.° avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angle-

terre ; et pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On sait que, dans ce genre d'écrire, M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands Auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mécenes, lisent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, etc. Celle-ci est dans le même goût, et on y reconnaît un Philosophe judicieux et poli, qui sait louer les Rois même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

It is the Fate of Henri the Fourt to be protected by an English Queen. He was assisted by that great Elisabeth, who was in her age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much Elizabeth in her personnal Virtues.

Your Majesty wilfind in this Book, bold impartial Truths, Morality unstained with Superstition, a Spirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of Tyranny, the

Rights of Kings always asserted, and those of Mankind never laid aside.

The same Spirit, in which it is written, gave me the confidence to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable honour of ruling a free nation, a King who makes his power consist in being beloved, and his Glory in being just.

Our Descartes, who was the greatest philosopher in Europe, before Sir Isaac Newton appeared, dedicated his principles to the celebrated Princess Palatine Elizabeth: not, said he, because she was a Princess; for true Philosophers respect Princes, and never fflatter them; but because of all his readers she understood him the best, and lòved Truth the most.

I beg Leave, Madam, (without comparing miseld to Descartes) to dedicate the Henriade to Your Majesty, upon the like account, not only as the Protectress of all Arts and Sciences, but as the best Judge of them.

I ham with that profound respect, which is due to the greatest Virtue, as wel as to the highest rank,

May it please YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S,

Most humble, most dutiful,
most obliged servant,
VOLTAIRE.

M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy nous en a donné la traduction suivante.

A LA REINE,

Madame,

C'est le sort de Henri IV d'être protégé par une Reine d'Angleterre ; il a été appuyé par Elizabeth, cette grande Princesse qui étoit dans son tems la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi bien confiée, qu'à une Princesse dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'Elisabeth ?

Votre Majesté trouvera dans ce livre des vérités bien grandes et bien importantes ; la morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté également éloigné de la révolte et de l'oppression ; les droits des Rois toujours assurés, et ceux du Peuple toujours défendus.

Le même esprit dans lequel il est écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un Roi, qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur sans prix de gouverner une Nation libre, et d'un Roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, et sa gloire à être juste.

Notre Descartes, le plus grand Philosophe de l'Europe, avant que le Chevalier Newton parût, a dédié ses principes à la célebre

célebre Princesse Palatine Elisabeth : non pas, dit-il, parce qu'elle était Princesse ; car les vrais Philosophes respectent les Princes et ne les flattent point ; mais parce que de tous ses Lecteurs, il la regardait comme la plus capable de sentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, Madame, (sans me comparer à Descartes) de dédier de même la Henriade à Votre Majesté, non-seulement parce qu'elle protége les Sciences et les Arts, mais encore parce qu'elle en est un excellent Juge.

Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu et au plus haut rang,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-respectueux ; et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre ; mais il a remis dans la bibliothèque du Roi, c'est-à-dire, sous les yeux du Public et de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il

tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des variantes.

En 1736, le Roi de Prusse, alors Prince Royal, avait chargé M. Algaroti, qui était à Londres, d'y faire graver ce Poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siecles à venir un monument de son estime pour les Lettres, et particuliérement pour la Henriade, daigna en composer la Préface *, et se mettant ainsi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un Héros. Récompenser les beaux Arts est un mérite commun à un grand nombre de Princes ; mais les encourager par l'exemple, et les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi, son pere, les guerres survenues, et le départ de M. Algaroti, de Londres, interrompirent ce projet, si digne de celui qui l'avait conçu.

Ainsi pensait ce grand Prince avant que

---

* Elle est à la tête de ce volume, sous le titre d'*Avant-Propos*.

de monter sur le trône. Il ne pouvait alors instruire les Rois que par des maximes ; aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues ; en vers anglais par M. Lokman : une partie l'a été en vers italiens, par M. Querini, noble Vénitien ; et une autre en vers latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célebres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. MM. Ortolani et Nency ont aussi traduit plusieurs Chants de la Henriade. Elle l'à été entiérement en vers hollandais et allemands.

Cette justice rendue par tant d'Etrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme, puisqu'il a été généralement approuvé dans un siecle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siecles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi, Lecteur de Pise, dans sa lettre qui a paru en son tems, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caracteres, du merveilleux et des principales beautés de ce Poëme, en homme de goût et de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français, Auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharsale. Une telle comparaison suppose

dans son Auteur, ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité ; car en quoi se ressemblent ces deux Poëmes ? Le sujet de l'un et de l'autre est une guerre civile ; mais dans la Pharsale, *l'audace est triomphante et le crime adoré :* dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage est du côté de la justice. Lucain a suivi scrupuleusement l'Histoire, sans mélange de fiction, au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des tems, transporté les faits et employé le merveilleux. Le style du premier est souvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses Héros avec de grands traits, il est vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile et dans Homere. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre Poëte. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'Art de marquer les caracteres : un vers lui suffit quelquefois pour cela ; témoins les suivans :

Médicis la (1) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance.
Sans remords, sans plaisirs, etc.

Connaissant les périls, et ne redoutant rien ;
Heureux (2) Guerrier, grand Prince, et mauvais Citoyen.

Il (3) se présente aux Seize et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (4) marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître et le suit.

---

(1) La tête de Coligni. Chant II.
(2) Guise. Chant III.
(3) Harlay. Chant VI.
(4) Mornay. Chant VI.

Mais si M. de Voltaire annonce avec tant d'art ses personnages, il les soutient avec beaucoup de sagesse; et je ne crois pas que dans le cours de son Poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. Lucain, au contraire, est plein d'inégalités; et s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin, ce Poëte latin qui a porté à un si haut point la noblesse des sentimens, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre ou décrire; et j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la Henriade avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poëmes; les personnages, comme Henri IV et Enée, Achates et Mornay, Sinon et Clément, Turnus et d'Aumale, etc. les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, et celui de Henri chez le Solitaire de Gersei; le massacre de la Saint-Barthelemi, et l'incendie de Troye; le quatrieme Chant de l'Enéide, et le neuvieme de la Henriade; la descente d'Enée aux Enfers, et le songe de Henri IV; l'antre de la Sibylle, et le sacrifice des Seize; les guerres qu'ont à soutenir les deux Héros, et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre; la mort d'Euriale, et celle du jeune d'Ailly; les combats sin-

guliers de Turenne contre d'Aumale, et d'Enée contre Turnus; enfin le style des deux Poëtes; l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, et leur goût dans le choix des épisodes; leurs comparaisons, leurs descriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette préface, ne me permettent pas d'appuyer sur ce parallele; mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés et sans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques Critiques, que la Henriade manquait du côté de l'invention. Que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Tasse, etc.? Dans l'Enéide sont réunis le plan de l'Odissée et celui de l'Iliade. Dans la Jérusalem délivrée, on trouve le plan de l'Iliade exactement suivi, et orné de quelques épisodes tirées de l'Enéide.

Avant Homere, Virgile et le Tasse, on avait écrit des siéges, des incendies, des tempêtes; on avait peint toutes les passions; on connaissait les Enfers, les Champs-Elisées; on disait qu'Orphée, Hercule, Pirithoüs, Ulysse, y étaient descendus pendant leur vie. Enfin, ces Poëtes n'ont rien dont l'idée ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils ont modifiés et embellis, suivant le caractere de leur génie

et les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'est pas là créer, c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie, et on ne saurait disputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est-là, dit-on, que de l'invention de détail, et quelques Critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers où M. de Voltaire exprime le mystere de l'Eucharistie :

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau ; mais je ne sais, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit M. de Fénelon (1), à qui n'est ému en lisant ces vers :

(2) *Fortunate senex, hic inter flumina nota*
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espece d'anathéme au Critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'est-à-dire, de l'inoui, qu'on ne le satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de son Poëme, quelqu'extraordinaires qu'elles soient. Il les

(1) Lettre de l'Académie Françaife.
(2) Virgile, Eglogue I.

a puisées dans les Poëtes, dans l'Ecriture Sainte, etc. L'idée de son pont toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve. Saadi s'en était servi avant lui, et l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde et peint des objets hors de la Nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails et dans l'ordonnance, sur-tout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modeles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la Poésie pour avancer qu'il peut y avoir des vers en prose. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût et de bon sens. M. de Fénelon, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné son Télémaque que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, et jamais sous celui de Poëme. C'est, sans contredit, le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poëmes; je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, et parce que le style, tout fleuri et tendre qu'il est, serait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rhythme, la mesure, la rime, les inversions; en un mot, rien de ce qui constitue cet Art si difficile de la Poésie. Art qui n'a pas plus de rapport avec la

prose, que la Musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition ; c'est celle de l'Auteur ; il l'a justifiée lui-même ; et puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux même qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter : je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre Poésie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(1) Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si fiers ;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Ma colere revient et je me reconnois,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

(2) Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirois vos défauts si je vous en savois.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, et que ces deux Poëtes, si exacts et si heureux dans leurs rimes, ne se sont contentés de celles-ci que parce qu'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savais*,

---

(1) Mithridate.
(2) Le Flatteur.

avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de Boileau,

(1) La Discorde en ces lieux menace de s'accroître,
Demain avant l'Aurore un Lutrin va paroître.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, et cela est assez usité. Madame Deshoulieres dit :

(2) Puisse durer, puisse croître
L'ardeur de mon jeune Amant,
Comme feront sur ce hêtre
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît singulier, c'est que *paroître*, en faveur de quoi on prononce *s'accraître*, change lui-même sa prononciation en faveur de *cloître*.

(3) L'honneur et la vertu n'oserent plus paroître,
La piété chercha les déserts et le cloître.

Une bizarrerie si marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille, et non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer *françois* avec *succès*,

---

(1) Lutrin, Chant II.
(2) Célimene, Eglogue.
(3) Epitre IV. Boileau.

grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique, en se déclarant le Chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérets du Duc de Guise, qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre son beau-frere, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour Henri III, à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que Henri III envoya contre le Roi son beau-frere, fut battue à Coutras; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut point d'autre fruit de sa victoire, que de se réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le Roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le Duc de Guise et la Ligue. Guise, dans ce tems-là même, venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du Balafré humilierent encore davantage le Roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs et par les Réformés.

Le duc de Guise, enflé de sa gloire, et fort de la faiblesse de son Souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades, où le peuple

chassa les gardes du Roi, et où le Monarque fut obligé de fuir de sa capitale. Guise fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats-généraux du Royaume à Blois, et il prit si bien ses mesures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la Nation, et sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, réveillé par ce pressant danger, fit assassiner, au château de Blois, cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frère le Cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de Guise.

Ce qui était arrivé au parti Protestant, après la Saint-Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti : les Ligueurs leverent le masque; Paris ferma ses portes : on ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la Religion, et non comme un Roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que Henri III, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris, et c'est-là que commence la Henriade.

Le Duc de Guise laissait encore un frere : c'était le Duc de Mayenne, homme intrépide; mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une Faction instruite de ses forces, et animée par la vengeance et par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célebre Elisabeth, Reine d'An-

gleterre, qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux, et ce fut Duplessis-Mornay qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours.

D'un autre côté, la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, et par les petits secours d'hommes et d'argent que la Cour de Rome put fournir.

Cependant Henri III allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à Dieu, et qu'il courait au martyre; et ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce Moine fanatique; ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il fallait tuer son Roi s'il était mal avec la Cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothéques, comme des monumens curieux d'un

siecle également barbare, et pour les lettres, et pour les mœurs.

Après la mort de Henri III, le Roi de Navarre, Henri-le-Grand, reconnu Roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, et son Royaume à conquérir. Il bloqua; il assiégea Paris à plusieurs reprises. parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, et dont on a fait quelque usage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'Aumont et de Biron, le Duc de Bouillon, etc. Duplessis-Mornay fut dans la plus intime confidence jusqu'au changement de Religion de ce Prince; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des Papes, et de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les Princes Protestans.

Le principal chef de la Ligue était le Duc de Mayenne: celui qui avait le plus de réputation après lui, était le Chevalier d'Aumale, jeune Prince connu par cette fierté et ce courage brillant, qui distinguaient particuliérement la maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux Comte d'Egmont, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au Duc de Mayenne. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus décisif et le plus glorieux pour Henri IV, fut

la bataille d'Ivri, où le Duc de Mayenne fut vaincu, et le Comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothéque du Roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse : « Si je » suis vaincu, vous me connaissez assez » pour croire que je ne fuirai pas; mais ma » dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-» derniere à vous. »

Au reste, on omet plusieurs faits considérables, qui n'ayant pas de place dans le Poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chûte de la Ligue, ni de ce Cardinal de Bourbon, qui fut quelque tems un fantôme de Roi sous le nom de Charles X. Il suffit de dire, qu'après tant de malheurs et de désolation, Henri IV se fit Catholique, et que les Parisiens, qui haïssaient sa Religion, et révéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur Roi.

IDÉE
DE
LA HENRIADE.

Le sujet de la Henriade est le siége de Paris, commencé par Henri de Valois et Henri-le-Grand, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scene ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivri, où se donna cette fameuse bataille, qui décida du sort de la France et de la maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette ampoulée, et on a pour garans ces vers de M. Despréaux :

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique.

. . . .

Pour prendre Lille, il faut que Dôle soit rendu.

. . . .

Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragédies, où les événemens sont pliés aux regles du théâtre.

Au reste, ce Poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le Camoüens, qui est le Virgile des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une croisade connue de tout le monde, et n'en a omis ni l'Hermite Pierre, ni les processions. Virgile n'a construit la fable de son Enéide que des fables reçues de son tems, et qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homere, contemporain d'Hésiode, et qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troye, pouvait aisément avoir vu dans sa jeunesse des vieillards qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homere, c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman; que les caracteres ne sont point de son imagination; qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et que son livre est le monument des mœurs de ces tems reculés.

La Henriade est composée de deux par-

ties, d'événemens réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le systême du merveilleux, telles que la prédiction de la conversion de Henri IV, la protection que lui donne Saint Louis, son apparition, le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques, qui étaient alors si communes, etc. Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre, sont les voyages de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme personnifiés ; le Temple de l'Amour ; enfin, les Passions et les Vices.

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné, dans quelques endroits, à ces passions personnifiées, les mêmes attributs que leur donnaient les Païens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des fleches ; la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite*, dans notre poësie, ne signifie que la *Mer*, et non l'*Epouse* de Neptune. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, etc. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Despréaux, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ;
C'est vouloir, au Lecteur, plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Et par-tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; et le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a, dans cette nouvelle édition, retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les Papes qui ont autrefois déshonoré le Saint Siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de Louis XI et de Catherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec

horreur d'Alexandre VI. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, et qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premieres éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms même lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune Boufflers, qu'on supposait tué par Henri IV, parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre Henri IV un peu odieux, sans le rendre plus grand. On a fait passer Duplessis-Mornay en Angleterre auprès de la Reine Elisabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation. On s'est servi de ce même Duplessis-Mornay dans le reste du Poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les chants suivans : de même qu'il serait impertinent dans une tragédie (dans Bérénice, par exemple), que Titus se confiât à Paulin au premier acte, et à un autre au cinquieme. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur

ne

ne doit point s'en inquiéter. Il sait, que quiconque écrit, est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion, qui fait en grande partie le sujet du Poëme, et qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flatte de s'être exprimé en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure ; tel est, par exemple, ce morceau sur la Trinité :

La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Eglise ici bas combattue ;
L'Eglise toujours une, et par-tout étendue ;
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés, victime renaissante,
De ses élus chéris, nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage

comme une these de Théologie. Ce Poëme ne respire que l'amour de la Religion et des Loix. On y déteste également la rebellion et la persécution : il ne faut pas juger sur un mot, un livre écrit dans un tel esprit.

TABLE

DU

POEME DE LA HENRIADE,

Et différentes Pieces qui appartiennent à ce Poëme.

Fin de la Table.

LA

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Henri III, réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commmencé le blocus de Paris, envoie secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, et son avénement au trône. Description de l'Angleterre et de son Gouvernement.

Je chante ce Héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner;

Notes de M. l'Abbé Langlet.

La premiere édition, donnée in-8.° en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers:

« Je chante les combats, et ce roi généreux,
» Qui força les Français à devenir heureux:

Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibere,
Et fut, de ses sujets, le vainqueur et le pere.
Descends du haut des cieux, auguste Vérité,
Répands, sur mes écrits, ta force et ta clarté :
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :

» Qui dissipa la Ligue, et fit trembler l'Ibere ;
» Qui fut, de ses sujets, le vainqueur et le pere :
» Dans Paris subjugué, fit adorer ses lois,
» Et fut l'amour du monde, et l'exemple des rois.
» Muse, raconte-moi quelle haine obstinée
» Arma contre Henri la France mutinée,
» Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
» Au plus juste des rois, préféraient des tyrans.
» Valois régnoit encore, et ses mains incertaines, etc. »

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni moins exact ; il est même plus court et plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

NOTES DE L'EDITEUR.

Voici, à propos de la réflexion de M. l'abbé Langlet, une anecdote singuliere. M. de Voltaire faisait imprimer à Londres, en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait dans cette ville un Grec, natif de Smyrne, nommé Dadilky, interprete du roi d'Angleterre. Il vit par hasard la premiere feuille du Poëme où était ce vers :

« Qui força les Français à devenir heureux. »

Il alla trouver l'auteur, et lui dit : *Monsieur, je suis du pays d'Homere. Il ne commençait point ses Poëmes par un trait d'esprit, par une énigme.* L'auteur le crut, et corrigea ce commencement de la maniere qu'on le voit aujourd'hui.

C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs des peuples et les fautes des princes:
Viens, parle; et s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altiere,
Si son ombre embellit les traits de ta lumiere,
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

Valois régnait encore, et ses mains incertaines,
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes:
Les loix étaient sans force, et les droits confondus,
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats, dès l'enfance, instruit par la Victoire,

Au reste, l'édition de 1723, que cite l'abbé Langlet, fut faite par l'abbé des Fontaines, sur un manuscrit informe dont il s'était emparé, et le même des Fontaines en fit une autre à Evreux, qui est extrêmement rare, et dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

Vers 21. Henri III, roi de France, l'un des principaux personnages de ce Poëme, y est toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

Vers 26. Henri III, (Valois) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX, son frere, contre les Protestans, et avait gagné, à dix-huit ans, les batailles de Jarnac et de Moncontour.

Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès ;
Et qui de sa patrie emporta les regrets ;
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier ;
Il devint lâche roi d'intrépide guerrier :
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom ;
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guise cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur :
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveuglés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnerent ;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chasserent.

Vers 35. C'étaient les mignons de Henri III : il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstitions. Quélus fut tué en duel ; Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre. *Voyez* les remarques sur Joyeuse au troisieme chant.

Vers 42. L'édition de 1723, met :
« De son faible pouvoir insolente rivale.
» Cent Partis opposés, du même orgueil épris,
» De son trône à ses yeux disputaient les débris. »

Dans Paris révolté l'étranger accourut ;
Tout périssait enfin lorsque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriere,
A son prince aveuglé vint rendre la lumiere :
Il ranima sa force ; il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancerent;
Rome s'en allarma ; les Espagnols tremblerent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la discorde inhumaine,
Excitant au combat et la Ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'église, et, du haut de ses tours,
De la superbe Espagne appelant les secours.

Vers 48. Henri IV, le héros de ce Poëme, y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il naquit à Pau en Béarn, le 13 décembre 1553.

Vers 59. Ce vers et les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 1723, soit de 1727, ou de 1732, soit dans les suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la premiere :

« Troublant tout dans Paris, et du haut de ses tours,
» De Rome et de l'Espagne appelant les secours ;
» De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
» Divisés par leur secte, unis par la vengeance :
» Henri de leur dessein était l'ame et l'appui ;
» Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
» On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
» Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins ;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains ;
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable et pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la Nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
Là, sont mille héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.
Le pere des Bourbons, du sein des immortels,
Louis fixait sur lui ses regards paternels ;
Il présageoit en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs ; il aimait son audace ;

» Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins,
» Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
» Confondant des Ligués la superbe espérance,
» Destinaient aux Bourbons l'empire de la France.
» Déjà les deux Partis, etc. »

Vers 79. Saint Louis, neuvieme du nom, roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.



De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers la grandeur suprême,
Par des chemins cachés, inconnus à lui-même :
Louis du haut des cieux lui prêtoit son appui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux Partis aux pieds de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hasards :
Dans nos champs désolés le démon du carnage,
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :
Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre; et la Ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, et nous poursuit tous deux :
Paris nous méconnaît ; Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils savent que les loix, le mérite et le sang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang,
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône, où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la religion terrible en son courroux,
Le fatal anathême est lancé contre vous.

Vers 107. Henri IV, roi de Navarre, avait été solemnellement excommunié par le pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question.

Rome qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi ;
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglais en secret gagnez l'illustre reine.
Je sais qu'entr'eux et nous une immortelle haine

Le pape, dans sa bulle, l'appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon ;* le prive, lui et toute la maison de Condé, à jamais, de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare sur-tout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre et le prince de Condé fussent en armes à la tête des Protestans, le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes ; et Henri IV fit afficher dans Rome, à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

Vers 117. L'édition de 1723 avait mis :

« Des Anglais en secret allez fléchir la reine. »

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement : il s'agissait de gagner Elisabeth en faveur des deux rois, et non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avait aucun sujet de mécontentement de la part de ces princes.

Nous permet rarement de marcher réunis ;
Que Londre est de tout tems l'émule de Paris :
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets ; je n'ai plus de patrie :
Je hais ; je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministere,
De mes secrets agens la lenteur ordinaire ;
Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les rois.
Allez en Albion, que votre renommée
Y parle en ma défense, et m'y donne une armée :
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit : et le Héros, qui, jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la Victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettait ces tems si chers à son grand cœur,

Vers 128. On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers supprimés dans les autres éditions.

« Les momens nous sont chers, et le vent nous seconde ;
» Allez, qu'à mes desseins votre zele réponde ;
» Partez, je vous attends pour signaler mes coups ;
» Qui veut vaincre et régner ne combat point sans vous.
» Il dit : et le héros, etc. »

Mais ces vers, quoique beaux, faisaient languir l'action, et l'auteur a bien fait de les supprimer, même pour d'autres raisons.

Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein,
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encore la crainte, et combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne :

Vers 138. C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du Parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angély, à l'age de 35 ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Tremouille, fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de Henri de Condé, II du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son pere.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le style, la vérité et le bon sens sont également négligés.

Vers 149. Voici de quelle maniere ce vers et les sept qui suivent, sont mis dans l'édition de 1723:

« Déjà des Neustriens il franchit la campagne ;
» De tous ses favoris Sully seul l'accompagne :

Mornay son confident, mais jamais son flatteur ;
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui signalant toujours son zele et sa prudence,
Servit également son Église et la France ;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

» Sully, qui dans la guerre et dans la paix fameux,
» Intrépide soldat, courtisan vertueux,
» Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
» Servit également et son maître et la France.
» Heureux, si mieux instruit de la divine loi
» Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son roi.
» A travers deux rochers, etc. »

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans l'édition de 1723, M. de Voltaire avait joint une remarque fort curieuse sur ce seigneur, que je mets dans les notes historiques, pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau Poëme. L'auteur a substitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay, dans ce tems-là, alla en Angleterre de la part de Henri-le-Grand.

Vers 251. Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus grand homme du Parti protestant, naquit à Buy, le 5 novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on peut le savoir ; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant roi de Navarre, envoya à Elisabeth, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc signé. Il réussit dans presque

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe, aux yeux du Héros offre son heureux port;
Les matelots ardens s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux, sous leurs mains, fiers souverains des ondes,
Étaient prêts à voler sur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin gémit;

---

toutes ses négociations, parce qu'il étoit un vrai politique et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsque Henri IV eut changé de religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglans reproches, et se retira de sa cour. On l'appelait le pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractere dans le Poëme est conforme à l'histoire.

Vers 166. Voici comme l'édition de 1723 met ce vers et les suivans:

« On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
» On aborde bientôt les champs de l'Angleterre.
» Henri court au rivage, et d'un œil curieux,
» Contemple ces climats, alors aimé des cieux.
» Sous de rustiques toits les laboureurs tranquilles,
» Amassent les trésors des campagnes fertiles,

Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.

» Sans craindre qu'à leurs yeux, des soldats inhumains
» Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
» La paix au milieu d'eux comblant leur espérance,
» Amene les plaisirs, enfans de l'abondance :
» Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français,
» Voir d'un regne aussi doux fleurir les justes loix ?
» Quel exemple pour vous, monarques de la terre,
» Une femme a fermé les portes de la guerre !
» Et renvoyant chez vous la Discorde et l'Horreur,
» D'un peuple qui l'adore, elle fait le bonheur.
» En achevant ces mots, il découvre un bocage,
» Dont un léger zéphyre agitait le feuillage :
» Flore étalait au loin ses plus vives couleurs :
» Une onde transparente y fuit entre les fleurs ;
» Une grotte est auprès, dont la simple structure, etc.»

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit. La premiere, que le poëte, dans l'édition de 1723, met en Angleterre une scene, que, dans les autres éditions, il place dans l'île de Jersey : la seconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que son héros est battu par la tempête, qui est ici très-bien décrite ; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'île de Jersey : la troisieme re-

Tel, et moins généreux aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
Le destin de la terre, et celui des Romains;
Défiant à la fois, et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui souleve les mers;
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde,
Forme, éleve et détruit les empire du monde;
De son trône enflammé qui luit aux haut des Cieux,
Sur le Héros français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-méme. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,

---

marque est, qu'il place après six beaux vers au sujet de l'Angleterre et d'Elisabeth, celui-ci:

«Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français!»

Et les cinq qui suivent. Il écrit français par un *a*, et a grande raison, parce qu'il écrit comme on parle: mais il ne rime pas avec *loix*.

Vers 182. Jules-César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrettement, et s'embarqua sur la petite riviere de Belina, qui s'appelait alors l'*Anius*. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille,
Sous des ombrages frais, présente un doux asile:
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la Nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisait son étude;
C'est-là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ses souhaits,
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse;
Il fit dans son désert descendre la Sagesse:
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des Destins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien ;
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable :
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout tems, disait-il, la vérité sacrée,
Chez les faibles humains, fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France,
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance :
Je l'ai vu sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussiere,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altiere ;
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours ;
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être ;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux ;
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux :

Lui seul est toujours stable. En vain notre malice,
De sa sainte cité, veut sapper l'édifice;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens;
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et des tems.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître;
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main, dans les combats,
Au trône des Valois, va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire:
Mais si la Vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse;
Craignez vos passions, et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, et sur-tout de vous-même,
Lorsqu'en un siége horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les misères,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui:
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux;
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.

Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux ;
Et dès ce moment même, il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, et ne fut point touché :
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de Sage ;
Au milieu des vertus, l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince, et parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaiserent ;
Le soleil reparut ; les ondes se calmerent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon ;
Le Héros part, et vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois,
Fit long-tems le malheur, et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre, où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les Destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth ; elle dont la prudence,
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples, sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes ;
Les guérets, de leurs blés, les mers, de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre ; ils sont rois sur les eaux.

Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des Arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple instruit de son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la Discorde et l'Horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour;
Plus loin, d'Elisabeth, est l'auguste séjour.

Vers 313. C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre: il faut le concours de la chambre des communes, de celle des Pairs, et le consentement du roi, pour faire des lois.

Suivi de Mornay seul, il va trouver la reine;
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine,
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle; sa franchise est sa seule éloquence:
Il expose en secret les besoins de la France;
Et jusqu'à la priere, humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi, vous servez Valois, dit la reine surprise!
C'est lui qui vous envoie aux bords de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur!
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs différens l'univers parle encore:
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi:

Vers 331. La tour de Londres est un vieux château, bâti près de la Tamise, par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie.

Vers 333. L'édition de 1723 met ainsi ce vers et les suivans:

« Le Héros en secret est conduit chez la reine;
» Il la voit; il lui dit le sujet qui l'amene.
» Et jusqu'à la priere humiliant son cœur,
» Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
» Quoi! vous servez Valois, etc. »

Mais il employa tout l'artifice et la feinte ;
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger ;
Je l'ai vaincu, madame, et je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois.

Elisabeth, alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France ;
Veut savoir quels ressorts, et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déja, dit-elle au roi, la prompte Renommée,
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrete, en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ses récits peu fideles ;
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,

Vers 355. Ce vers et les quatre qui suivent se trouvent ainsi dans l'édition de 1723.

« Mais n'employant jamais que la ruse et la feinte,
» Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte :
» Je l'ai vaincu, madame, et je vais le venger ;
» Le bras qui l'a puni saura le protéger. »

Vers 360. Après ce vers, on trouve dans l'édition de 1723 les huit vers suivans, dont les quatre premiers sont assez peu épiques ; les quatre derniers ont été transportés au troisième chant.

« La reine accorda tout à sa noble prière,
» De Mars à ses sujets elle ouvre la barrière;

Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui;
Daignez développer ce changement extrême;
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même:
Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits;
Songez que votre vie est la leçon des rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuse histoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte,
Des Princes de mon sang, les fureurs et la honte?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

» Mille jeunes héros vont bientôt sur ses pas,
» Fendre le sein des mers et chercher les combats.
» Essex est à leur tête; Essex dont la vaillance
» Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence,
» Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
» Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Vers 384. Il y avait auparavant:

« Sur-tout en écoutant ces tristes aventures,
» Pardonnez, grande reine, à des vérités dures, etc. »

L'auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvoient être dures pour les rois de France, ne l'étaient pas pour la reine Elisabeth.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Henri le Grand raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemi.

Reine, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreuse, que leur source est sacrée.
C'est la religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève et Rome,
De quelque nom divin que leur parti les nomme ;
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur :
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si, dans les différens où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;

Il n'y a que ce seul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé.

Vers 5. Plusieurs historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, et détestant le crime par-tout où il se trouve.

L'un et l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi, qui de l'état embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend, sur les cœurs, un pouvoir despotique;
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui, du sang hérétique, arrose les autels,
Et suivant un faux zele ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un et l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,

Vers 25. François, duc de Guise, appelé communément alors le Grand Duc de Guise, était pere du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal son frere, jeta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le président de Thou, ce grand historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, pere de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot et ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. « S'ils » me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez

Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, madame, et votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage, en vos états, à peine était formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régnez, Londre est libre, et vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.

» ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à » ma femme; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent » faire pour me venger. » François II n'osa pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime, et le duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria : *Le pauvre roi que nous avons !*

Vers 41. M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la reine Elisabeth, parle ainsi d'elle :

« Cette princesse avait toutes les grandes qualités qui » sont requises pour régner heureusement. On pourrait » dire de son règne ce qui advint au tems d'Auguste » lorsque le temple de Janus fut fermé, etc. »

Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé ; mais peu l'ont bien connue ;
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaïent la jalousie et la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis ;

Vers 53. Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX, sur la fin de la vie de ce prince, et ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

Vers 58. Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

Esclave des plaisirs ; mais moins qu'ambitieuse,
Infidelle à sa secte et superstitieuse :
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas.
Le ciel qui vous forma pour régir des états,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déja François Second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu ;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de roi ;
Médicis régnait seule ; on tremblait sous sa loi :
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;
Sa main de la Discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son empire nouveau ;

Vers 61. Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la bastille, et avec un gentilhomme Breton, nommé *Moscoüet*.

Vers 62. Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les Protestans vainqueurs : *Eh bien !* dit-elle, *nous prierons Dieu en français*.

Même vers. Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné.
Mon pere malheureux, à la cour enchaîné;

Vers 82. La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le Parti catholique et le Parti protestant. Ce fut en 1562.

Vers 84. Anne de Montmorenci; homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son tems, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un Anglais, nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

Vers 87. C'est ce même François de Guise, cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot-de-Méré, gentilhomme Angoumois, le tua par-derrière, d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des Catholiques.

Vers 88. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV, était un esprit faible et indécis. Il quitta la Religion protestante, où il était né, dans le tems que sa femme renonça à la Religion catholique. Il ne sut jamais bien de quel Parti ni de quelle Religion il était.

Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frere,
M'adopta, me servit et de maître et de pere.
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé, déja mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup ; j'ai vu trancher sa vie.

Il fut tué au siége de Rouen, où il servait le Parti des Guises, qui l'opprimaient contre les Protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.

Vers 93. Le Prince de Condé, dont il est ici question, était frère du roi de Navarre, et oncle de Henri IV. Il fut long-tems le chef des Protestans, et le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac, par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, (depuis Henri III.) Le comte de Soissons, fils du mort, chercha par-tout Montesquiou et ses parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur :
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu, si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, Ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage :
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.
Je voyais ce guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, et contre la Fortune ;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, savant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès et de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes

Vers 107. Gaspard de Coligni, amiral de France, fils de Gaspard de Coligni, maréchal de France, et de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 février 1516.

Voyez les remarques suivantes.

D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer, d'un seul coup, les discordes civiles.
La cour, de ses faveurs, nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste!
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel! faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins.

Coligni, dans son cœur, à son Prince fidele,
Aimait toujours la France en combattant contre elle;
Il chérit, il prevint l'heureuse occasion,
Qui semblait de l'état assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance,
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;
Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-tems des tendresses de mere,
Assura Coligni d'une amitié sincere,
Voulait, par ses avis, se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus long-tems.

Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens:
Les dons d'un ennemi leur semblait trop à craindre.
Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre:
Dans l'ombre du secret, depuis peu Médicis,
A la fourbe, au parjure avait formé son fils,

Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile,
Et le malheureux prince à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystere,
Il me donna sa sœur; il m'appela son frere.
O nom qui m'a trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen, qui de nos maux fut le premier signal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colere,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je ne suis point injuste, et je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons, peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut: pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénouement la reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit:
C'était à la faveur des ombres de la nuit:

Vers 162. Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

Vers 166. Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, attirée à Paris, avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils et la Saint-Barthelemi; mais Caillart, son médecin, et Desnœuds, son chirurgien, protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouverent aucune marque de poison.

De ce mois malheureux l'inégale courriere,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumiere.
Coligni languissait dans les bras du repos,
Et le Sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se leve : il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités :
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans, dans la flamme etouffés,
Les meurtriers en foule, au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne :
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne. »
Il entend retentir le nom de Coligni ;
Il aperçoit de loin le jeune Téligni ;
Téligni dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son Parti, l'honneur de sa famille,

Vers 177. Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de saint Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie. L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge appelée l'hôtel Saint-Pierre, où on voit encore sa chambre.

Vers 192. Le comte de Téligni avait épousé, il y avait dix mois, la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissé attendrir à sa vue ; mais d'autres, plus barbares, le massacrerent.

Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect:
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligni vous pardonne..
Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant, par son peuple adoré.

Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt indigné qu'on differe son crime.

Vers 221. Besme était un Allemand, domestique de

Des assassins trop lents il veut hâter les coups,
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant, lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide;
Coligni l'attendait d'un visage intrépide,
Et bientôt dans le flanc, ce monstre furieux,
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil, cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort;
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

---

la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Brétanville.

Vers 236. On pendit l'amiral de Coligni par les les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligni sentait mauvais, le roi répondit comme Vitellius: *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoya au pape la tête de l'amiral. Ce fait n'est point assuré; mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems écrite de la main de Coligni.

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisirs, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs;
D'un peuple d'assassins, les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle, au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans.
Guise était à leur tête, et bouillant de colere,
Vengeait sur tous les miens, les mânes de son pere.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zele inhumain:

Vers 253. C'était Henri, duc de Guise, surnommé le *Balafré*, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois. Il était fils du duc François, assassiné par Poltrot.

Vers 255. Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint-Barthelemi.

Ibid. Albert de Gondi, maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur, en égorgeant leurs freres;
Et, le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de héros indignement périrent!
Renel et Pardaillan, chez les morts descendirent;

Ibid. Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la Saint-Barthelemi, criant : *Saignez ; la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai.* Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son pere étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : *Quoi ! vous ne parlez point de la Saint-Barthelemi ! Je la regarde*, répondit le maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.*

Vers 274. Antoine de Clermont-Renel se sauvant

Et vous, brave Guerchi, vous, sage Lavardin,
Dignes de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.

---

en chemise, fut massacré par le fils du baron des Adrets, et par son propre cousin, Bussi d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

Vers 275. Guerchi se défendit long-tems dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

Vers 279. Marsillac, comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, et avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelqu'envie de le sauver, et lui avait même dit de coucher dans le louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant: *Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.*

Ibid. Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritiere de la maison de Soubise. Il s'appelait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-tems, et tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Les dames de la cour allerent voir son corps nu et tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette cour abominable.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête ;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu, les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je! ô crime, ô honte, ô comble de nos maux!
Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi, qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frere,
A ce honteux carnage excitait sa colére.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main :
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins tromperent les efforts.
De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.

Vers 292. J'ai entendu dire au dernier maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été page de Charles IX, et lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré sur ses sujets Protestans la nuit de la Saint-Barthelemi.

Vers 305. De Caumont, qui échappa à la Saint-

Son vieux pere accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans :
Un lit seul enfermait et le fils et le pere.
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colere,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années ;
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé.
Un invisible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance ;
Son pere à son côté, sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant,
Et du peuple, et du roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant que faisais-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.

Barthelemi, est le fameux maréchal de la Force, qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit dans ces mémoires, que son pere et son frere furent massacrés dans la rue des Petits-Champs; mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

On avait massacré mes plus chers domestiques ;
Le sang, de tous côtés, inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi se leverent :
Je touchais au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma téte, et j'attendis la mort.
Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres,
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligni, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire, au tombeau le suivit ..
Vous frémissez, madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie
Je ne vous ai compté que la moindre partie.
On eût dit que, du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal.
Tout imita Paris ; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi ;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Regne de Henri III. Son caractere. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom de Balafré. *Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la Ligue. D'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.*

QUAND l'arrêt des Destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquerent de victimes,
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux et vit ses attentats.
Aisément sa pitié succede à sa furie :
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;

Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui, jusque sur le trône, épouvante les rois.
Par sa mere élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours;
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévere,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colere,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang, à gros bouillons, de son corps élancé,
Vengeait le sang français par ses ordres versé:
Il se sentait frappé d'une main invisible;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi si jeune et sitôt moissonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France,
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

Vers 23. Il fut toujours malade depuis la Saint-Barthelemi, et mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix*,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois :
Son nom plus redouté que les plus puissans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux:
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie;
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfere à lui :
Je le plains ; je le blâme, et je suis son appui.
Sa gloire avait passé comme une ombre légere :
Ce changement est grand; mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage :
Il est vaillant, mais faible, et moins roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance :
Au fond de son palais, avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes,
Des trésors de la France ils dissipaient les restes;
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe et payait leurs plaisirs.

Vers 37. La réputation qu'il avait acquise à Jarnac et à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier prince de la race des Jagellons.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise, et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire :
Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misere,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
Terrible et sans retour alors qu'il offensait,
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, et même par ses vices,
Connaissant le péril, et ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince et mauvais citoyen.

Vers 65. Henri de Guise, le Balafré, né en 1550, de François de Guise et d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le cardinal de Lorraine, son oncle, au concile de Trente, et entamé par François, son pere.

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, et vint ouvertement,
Du trône de son roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infesta tout le reste :
Monstre affreux qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraissé de carnage, et fertile en tyrans.

La France dans son sein vit alors deux monarques :
L'un n'en possédant plus que les frivoles marques ;
L'autre, portant par-tout l'espérance et l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguerent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête :
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, et se rejetant dans les bras du Sommeil,
Entre ses favoris, et parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restais encore, et, tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir :
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras, sans balancer, s'armait pour sa défense :
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile, et trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.

Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui pouvait le sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystere.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des sectes étrangeres,
Me peignit ennemi de l'Eglise et de Dieu.
« Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu;
» Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples;
» Sur vos temples détruits il va fonder ses temples;
» Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. »

Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels;
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le roi trop faible obéit sans murmure :
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frere, à la Ligue soumis,
S'unissait pour me perdre avec ses ennemis;
De soldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.

Je plaignis sa faiblesse, et sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France, enfantaient des armées.
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.

Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis, pressé de toutes parts,
Je les défiai tous et tentai les hasards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse ;
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse et son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre.
Et peut-être suis-je digne de les entendre.
Elle dit : le Héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des loix,

Vers 151. Il y avait dans les anciennes éditions :

« L'arbitre des combats, à mes armes propice,
» De ma cause en ce jour protégea la justice :
» Je combattis Joyeuse ; il fut vaincu : mon bras
» Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras. »

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt ni de la majesté que demande un poëme épique.

Vers 165. Anne, duc de Joyeuse, avait épousé la

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :
Il avait des vertus et, si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée ;
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :

---

sœur de la femme de Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frere du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie nommés *Bordaux* et *Descentiers*.

Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue,
Mon armée, en silence, à leurs yeux étendue,
N'offrait, de tous côtés, que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures.
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux,
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret, dans leur sein, j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables.
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français, tel est le caractere :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flateurs à la cour, héros au champ de Mars.

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse :
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.

Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyre et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès ?
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait enfin sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace :
Paris fut moins soumis ; la Ligue eut plus d'audace ;
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
Guise, dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse.

Vers 221. On voit bien que l'auteur a changé ces vers à cause de la prononciation de *français*, qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois. Il y avait auparavant :

« Des succès trop heureux, déplorés tant de fois !
» Mon bras n'est encor teint que du sang des François. »

Mais l'auteur a pris le parti d'écrire toujours *français*, pour les raisons déjà alléguées dans la préface de M. Marmontel.

Vers 231. Dans le même tems que l'armée du roi était

Accabla dans Anneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage.
L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulut, d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus tems : la tendresse et la crainte,
Pour lui, dans tous les cœurs, était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble; on conspire; on répand les alarmes:
Tout bourgeois est soldat; tout Paris est en armes :
Mille remparts naissans, qu'un instant a formés,
Menaçent de Valois les gardes enfermés.

Guise, tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage.

---

battue à Coutras, le duc de Guise faisait les actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours de Henri IV; et, après les avoir harcelés et fatigués long-tems, il les défit au village d'Anneau.

Vers 251. Le duc de Guise, à cette journée des barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait, à son gré, mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie :
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite.
Lui laissa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quelque fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guise en ses grands desseins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance et de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Iberes,
Adoré des Français, secondé de ses freres,

Vers 265. Le cardinal de Guise, frere du duc, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tète du roi entre ses jambes pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier, sœur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de Henri III; c'étaient trois couronnes avec ces mots : *Manet ultima cælo*, auxquels les Ligueurs substituerent ceux-ci : *Manet ultima claustro.*

Ce sujet orgueilleux crut ramener ces tems,
Où, de nos premiers rois les lâches descendans,
Déchus presqu'en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître, en secret gémissans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états:
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas.
De mille députés, l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile:
Car de tant de conseils, l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des états, Guise, avec arrogance,
De son prince offensé vint braver la présence,

On connaît aussi ces deux vers latins:

Qui dedit ante duas, unam abstulit; altera nutat;
Tertia tonsoris est facienda manu.

On a trouvé dans la bibliotheque de feu M. le premier Président de Mêmes, cette traduction de ce distique:

Valois, qui les dames n'aime,
Deux couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême,
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ses heureux travaux:
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisieme.

S'assit auprès du trône, et sûr de ses projets,
Crut, dans ses députés, voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue,
Lorsque, las de le craindre et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colere;
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat, assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue;
De cent coups de poignards indignement percé,
Son orgueil en mourant, ne fut point abaissé;
Et ce front que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant;
Le roi dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.

Vers 305. Il fut assassiné dans l'anti-chambre du roi, au château de Blois, un vendredi 23 décembre 1588, par Laugnac, gentilhomme Gascon, et par quelques-uns des gardes de Henri III, qu'on nommait les Quarante-cinq. Le roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Laugnac leur capitaine.

Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'église à soutenir et son pere à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frere,
Mayenne, à la vengeance anime leur colere;
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne, dès long-tems nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes:
Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins:
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans bornes, à ses désirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere.

Vers 320. On trouve quatre vers dans l'édition de 1723, qui manquent dans les autres. Les voici :

« Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
» Sous un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux,
» Et ce guerrier si craint que tout un peuple adore,
» Si Guise était vivant ne serait rien encore.
» Il succede, etc.

Il est évident que l'auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils semblaient avilir Mayenne, qui doit être un des héros du Poëme.

Vers 324. Le duc de Mayenne, frere puîné du Balafré, tué à Blois, avait été long-tems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frere, à l'activité près.

Il servait à regret ; et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens ; il sait en faire usage :
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non moins dangereux.
Voilà quel est Mayenne et quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altiere espere en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du Parti le bouclier terrible ;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible :
Mayenne qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la Ligue, et l'autre en est le bras.

Vers 331. Au lieu de ce vers et des trois suivans, l'édition de 1723 met ceux-ci :

« Mais souvent il se trompe à force de prudence ;
» Il est irrésolu par trop de prévoyance ;
» Moins agissant qu'habile, et souvent la lenteur
» Dérobe à son Parti les fruits de sa valeur.

Vers 342. *Voyez* la remarque au quatrieme chant, page 66, vers 32.

Vers 343. L'édition de 1723, moins ample que les autres, met ainsi ces vers :

Cependant des Flamands l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce roi, votre ennemi, mais plus encor le mien;
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle;
Et Rome qui devrait étouffer tant de maux,
Rome de la Discorde allume les flambeaux.

« Voilà quel est Mayenne et quelle est sa puissance;
» Cependant l'ennemi du pouvoir de la France;
» L'ennemi de l'Europe, et le vôtre et le mien,
» Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien:
» Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
» Soutient des révoltés la cause criminelle;
» Et Rome qui devrait, etc. »

Vers 347. Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appelait *le Démon du midi*, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante Claire-Eugénie, ou à quelque prince de sa famille.

Vers 349. La cour de Rome, gagnée par les Guises, et soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes et d'argent, et Sixte-Quint commença son pontificat par les excès les plus grands, et heureusement les plus inutiles contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

Celui qui des Chrétiens se dit encor le pere,
Met aux mains de son fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin, roi sans sujets, poursuivi, sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, et ne s'est point trompé:
Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colere;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere:
Mon devoir l'ordonnait; j'en ai subi la loi;
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans otage:
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu, dans son ame,
Verser, par mon exemple, une si belle flamme;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu.
Il gémit du repos qui l'avait abattu:
Valois avait besoin d'un destin si contraire;
Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sinceres discours.
Des Anglais cependant il presse le secours.

Vers 360. Henri IV, alors roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un page seulement, malgré les défiances et les prieres de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde Saint-Barthelemi.

Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la Victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers et chercher les combats.

Essex est à leur tête; Essex, dont la vaillance
A, des fiers Castillans, confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Henri ne l'attend point. Ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre;
A vos soins généreux mon amitié les livre:
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés, par votre exemple, au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups.
L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous.

Vers 379. Robert de Dreux, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590, au secours de Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des nations venger la liberté,
De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.

Philippe, de son pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.

Sixte au trône élevé du sein de la poussiere,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fiere :
Le pâtre de Montalte est le rival des rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois ;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même :
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,

Vers 405. Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre vigneron nommé Peretti) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier, il assomma de coups le neveu de son provincial, et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V, contre la reine Elisabeth ; cependant il estimait cette reine, et l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

Dans Londres, dans ma cour il a formé des brigues,
Et l'univers qu'il trompe est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un et l'autre oserent s'élever :
L'un combattant en vain l'Anglais et les orages,
Fit voir à l'Océan sa fuite et ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint;
L'autre se tait dans Rome, et m'estime et me craint.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise;
Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise.

Vers 415. Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrettement Elisabeth en 1589, et c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, et dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux, une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la reine Elisabeth de croire que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avait osé excommunier son pere.

Mais le critique ne songeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur désavoué et condamné par la plupart de ses confreres, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs,
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs;
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre :
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre la foudre.

FIN DU CHANT TROISIEME.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

D'AUMALE était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, et arme les Moines. On livre, à la main du Bourreau, des Magistrats qui tenaient pour le Parti des Rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine, avec effroi, voit sur ses bords sanglants,
Les drapeaux de la Ligue, abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.

A ses desseins flottans il fallait un appui,
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris, leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, et Nemours et Brissac,
Le farouche Saint-Pol, la Châtre, Canillac,
D'un coupable Parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides;
Et ce roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frere de Joyeuse osa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour,
Du siecle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour;

Vers 20. Henri comte de Bouchage, frere puîné du duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin sous le nom de *Frere Ange.* Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc et pair, et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi : mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : *Mon cousin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un Apostat et un Renégat.* Cette parole du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale;
Vous, né du sang lorrain, si fécond en héros,
Vous, ennemi des rois, des lois et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne;
Avec eux, sans relâche, il fond dans la campagne:
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit.
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels, du front du Caucase ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur le pré déchirent les troupeaux,

Vers 32. Le chevalier d'Aumale, frere du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, et inspirait aux habitans sa valeur et sa confiance.

Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats, de sa gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré;
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes;
Tout pliait; tout tremblait; tout cédait à ses armes:
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'Etoile du matin commençait à paraître;
Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris:
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris:
Il court; il aperçoit dans un désordre extrême:
Les soldats de Valois, et ceux de Bourbon même:
« Juste ciel, est-ce ainsi que vous nous attendiez!
» Henri va vous défendre; il vient, et vous fuyez!
» Vous fuyez compagnons! » Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du capitole,
Le fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient,
La honte les enflamme; ils marchent; ils s'écrient:
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête:
Il vole aux premiers rangs; il s'avance à leur tête;

Vers 71. On trouve dans les premieres éditions ces vers-ci:

« Soudain pareil au feu dont l'éclat fend la nue,
» Henri vole à Paris d'une course imprévue:

Il combat ; on le suit ; il change les destins :
La foudre est dans ses yeux ; la mort est dans ses mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent ;
La Victoire revient ; les Ligueurs disparaissent :
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ses rives,
Des siens épouvantés, les troupes fugitives ;
Sa voix, pour un moment, les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas ;
De son front menaçant la terreur les renverse :
Leur chef les réunit : la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais que dis-je ? il s'arrête ; il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.

» Il arrive ; il combat ; il change les destins :
» La foudre est dans ses yeux ; la mort est dans ses mains.
» Vers son indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuse.
» Au milieu des mourans on voit tomber Saveuse.
» Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux !
» Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux.
» Respectez de Henri la valeur invincible :
» Mais il tombe déjà sous cette main terrible ;
» Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
» Et son sang qui le couvre efface ses appas, etc. »

Il y a encore beaucoup de choses corrigées dans ce chant, et sur-tout la plupart des comparaisons.

Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage;
Honteux de vivre encor, il retourne au carnage;
Il arrête un moment son vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.

La Discorde le vit, et trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours:
Elle s'éleve en l'air, et vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, Discorde inexorable!
Pour la premiere fois tu parus secourable.
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais, jusques-là, n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire:
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle,
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.

Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ;
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succedent aux batailles :
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui :
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis; tout succede à leurs vœux;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allaient briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant.
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere :
Là, le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere :
Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir ;
Ce grand corps allarmé ne peut se réunir.
On s'assemble; on consulte; on veut fuir ou se rendre;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre :

Vers 140. Après ces vers, on lit dans l'édition de 1723, les quatre suivans, qui sont beaux, et méritaient de rester.

« Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des lois,
» Ces Ligueurs redoutés qui font trembler les rois !
» Paris n'a dans son sein que de laches complices,
» Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices;
» Tant le faible vulgaire, etc. »,

Il est à croire que l'auteur les a retranchés, parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

Tant le faible vulgaire, avec légéreté,
Fait succéder la peur à la témérité.

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue,
Cent desseins partageaient son ame irrésolue,
Quand soudain la Discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpens, et lui parle en ces mots:

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi, nourri sous mes yeux, et formé sous mes loix,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple, imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains.
Tu les verras bientôt, secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie.

La Discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré, les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes:
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté;
Les épis renversés sur la terre languissent;
Le ciel s'en obscursit, les astres en pâlissent;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels;
Rome jadis son temple et l'effroi des mortels;

Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être, en tous les tems, maîtresse de la terre.
Par le sort des combats, on la vit autrefois,
Sur leurs trônes sanglans, enchaîner tous les rois :
L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible:
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits et commander aux cœurs :
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.

Près de ce capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille,
Les tombeaux des Catons, et la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, et tantôt triomphante :
Là, son premier apôtre avec la Vérité
Conduisit la Candeur et la Simplicité.

Vers 186. Il y a dans l'édition de 1723, quatre vers que l'auteur a sagement supprimés : les voici cependant.

« C'est de là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
» S'explique aux nations par la voix du grand prêtre ;
» Là, son premier disciple, avec la Vérité,
» Conduisit la Candeur et la Simplicité ;
» Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
» Alors au Vatican régnait la Politique,
» Fille de l'intérêt, etc. »

Ses successeurs heureux quelque tems l'imiterent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaisserent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté soutint leur austere vertu ;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien désire,
Du fond de leur chaumiere ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems puissante et profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée ;
La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ, au fond du sanctuaire,
Placerent, sans rougir, l'inceste et l'adultere ;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux Dieux. *
On écouta depuis de plus sages maximes ;
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler ses crimes ;
De l'église et du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois.
Sous l'orgueil imposant du triple diadême,
La modeste vertu reparut elle-même :

---

* Voyez l'histoire des papes.

Vers 210. Voici les vers curieux qui étaient dans les éditions de Londres :

« Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes ;
» La décence y régna ; le conclave eut ses lois ;
» La vertu la plus pure y régna quelquefois.

Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est, sur-tout aujourd'hui, la vertu des Romains.

Sixte alors était roi de l'Eglise et de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être faux, austere et redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices:
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique;
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:

» Des Ursins, dans nos jours, a mérité des temples:
» Mais d'un tel souverain, la terre a peu d'exemples,
» Et l'église a compté, depuis plus de mille ans,
» Peu de pasteurs sans tache et beaucoup de tyrans. »

» *Vers* 215. Sixte-Quint étant cardinal de Montalto contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément l'*Ane d'Ancône*. On sait avec quel artifice il obtint la papauté, et avec quelle hauteur il régna.

Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérite même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
Avec un ris malin, la flatte, la caresse;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse:
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix, les loix de son église.
Je parlais, et soudain les rois humiliés,
Du trône, en frémissant, descendaient à mes pieds,
Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.

Vers 250. On sait que, pendant les guerres du treizieme siecle, entre les empereurs et les pontifes de Rome, Grégoire IX, eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'empereur Fréderic II, mais encore d'offrir la couronne impériale à Robert, frere de Saint Louis. Le parlement de France assemblé, répondit au nom du roi, que ce n'était pas au pape à déposséder un souverain, ni au frere d'un roi de France à recevoir de la main d'un pape une couronne, sur laquelle ni lui, ni le saint pere, n'avaient aucun droit. En 1570, le parlement sédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle In Cœna Domini.

Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France
Eteint presqu'en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglise, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;
C'est lui qui, le premier, démasquant mon visage,
Vengea la Vérité, dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir?
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;
Que ses superbes rois retombent dans nos fers.
Elle dit, et soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts.

On connaît ses remontrances célebres sous Louis XI, au sujet de la pragmatique-sanction; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la Maison régnante *génération bâtarde*, etc. et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

Vers 263. Dans les premieres éditions de Londres:

« Ces monstres à l'instant pénetrent un asyle,
» Où la religion solitaire et tranquille,
» Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
» Passait dans la priere et dans l'humilité,
» Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, etc. »

Les éditions de Londres sont bien supérieures.

Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire et le mépris des grands.
Souffrir est son destin ; bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour ;
Cette fille des cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime ;
Elle l'en croyait digne, et ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux tems, trop lent pour ses désirs.
Soudain la Politique et la Discorde impie,
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle leve à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.

Vers 283. Les premieres éditions de Londres portent :
« Soudain la Politique et la Discorde impie,
» Surprennent en secret leur auguste ennemie ;
» Sur son modeste front, sur ces charmes divins,
» Ils portent sans frémir leurs sacriléges mains ;
» Prennent ses vêtemens, et fiers de cette injure,
» De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
» C'en est fait, et déjà leurs malignes fureurs,
» Dans Paris éperdu, vont changer tous les cœurs.

Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
D'un air insinuant, l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique :
C'est-là que s'assemblaient ces Sages révérés,
Des vérités du ciel interpretes sacrés ;
Qui des peuples chrétiens arbitres et modeles,
A leur culte attachés, à leur prince fideles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la Vérité :
Menacé par sa voix le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,
De ces lieux, en pleurant, la Vérité s'enfuit.
Alors, au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
« L'Eglise fait les rois, les absout, les châtie :

» D'un air insinuant, l'adroite Politique
» Pénetre au vaste sein de la Sorbonne antique :
» Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
» De leurs faux argumens obstinés défenseurs, etc. »

» En nous est cette église, en nous seuls est sa loi;
» Nous réprouvons Valois; il n'est plus notre roi.
» Sermens jadis sacrés nous brisons votre chaîne. »

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux :
Chacun jure par elle et signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole, et d'église en église,
Annonce aux factieux cette grande entreprise :
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;

Vers 310. Il y avait dans les premieres éditions :

« On brise les liens de cette obéissance,
» Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
» La Discorde aussitôt, de sa cruelle main,
» Trace en lettres de sang ce décret inhumain, etc. »

Vers 315. Le 17 janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fevre, doyen, et quelques-uns des plus sages, refuserent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétracterent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté?

Elle appelle à grands cris tous ces spectres austeres,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous; c'est moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu-même, en la mienne est remis.
Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples;
Allez d'un zele saint répandre les exemples :
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi, la famille sacrée,
Du ministere saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je? où sont ces tems, où sont ces jours prosperes,
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs freres?
C'était vous, prêtres saints, qui conduisiez leurs bras;
Coligni par vous seuls a reçu le trépas :
J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore.
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre au même instant donne à tous le signal;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle;
L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle;
Ils chantent, et leurs cris dévots et furieux
Semblent à leur révolte associer les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.

Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice,
Suit, au milieu des flots, d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, et tout haut l'autorise;
Il sait combien le peuple, avec soumission,
Confond le fanatisme et la religion:
Il connaît ce grand art aux princes nécessaires,
De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit;
Le sage s'en indigne et le soldat en rit:
Mais le peuple excité jusques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance et de joie:
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

Vers 349. Dès que Henri III et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endosserent la cuirasse, et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, évêque de Senlis à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

La Discorde a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leur pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse.
Et jusques sous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés;
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,

Vers 373. Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbe le Gendre dans sa petite histoire de France : mais on les nomma les Seize à cause des seize quartiers de Paris, qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires, et à la tête desquels ils avaient mis d'abord seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyere, lieutenant particulier; le commissaire Louchard; Emmonot et Morin, procureurs; Oudinet, Passart, et Sénaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure et dangereuse du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que Sénaut était pere du P. Sénaut, cet homme éloquent qui est mort général des prêtres de l'oratoire en France.

Vers 382. Les Seize furent long-tems indépendans du

Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant sur la face des ondes :
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb que les feux amollissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte et de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion ;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pancher la balance ;
Son temple était sans tache, et la simple équité,
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait sa sûreté.

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui.
Dans l'équité des rois, sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le seul bien de l'état fait son ambition ;
Il hait la tyrannie et la rebellion :
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés, toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore et la sait réprimer.

Des tyrans de la Ligue une fiere cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte.

---

duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

Bussy les conduisait ; ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre et parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
« Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
» Plébéiens qui pensez être tuteurs des rois ;

Vers 413. Le 16 janvier 1589, Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui, de tireur d'armes, était devenu gouverneur de la Bastille, et le chef de cette faction, entra dans la grand chambre du parlement, suivi de cinquante satellites ; il présenta au parlement une requète ou plutôt un ordre pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maison royale. Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti. Il les y fit jeûner au pain et à l'eau pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains. Voilà pourquoi on l'appelait le grand Pénitencier du parlement.

Même vers. Il y avait dans l'édition de Londres :

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
« Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
» Non la place du roi, mais celle de l'état,
» Le peuple assez long-tems opprimé par vous-mêmes,
» Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
» Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
» Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé :
» Je vous défends ici d'oser le reconnaître ;
» Songez que désormais le peuple est votre maître.
» Obéissez. » Ces mots prononcés fierement
Portent dans les esprit un juste étonnement.

» Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix ;
» Obéissez au peuple ; écoutez ces décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.
» Ce peuple fut long-tems par vous-même abusé ;
» Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute ;
» Ces mots de *plein pouvoir* qu'on hait et qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, et tenez au sénat,
» Non la place du roi, mais celle de l'état.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.»
Le sénat répondit par un noble silence.
Tels, dans les murs de Rome, abattus et brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fiérement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Bussy, plein de fureur, et non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi...
Alors Harlai se leve, Harlai ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux Seize ; il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ses pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

Le sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir garde un noble silence.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France;
Consacrez ces héros qu'opprima la licence;
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançaient les années;
Tout le sénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené,
Dans cet affreux château *, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'état:
La sorbonne est tombée; il n'est plus de sénat.
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
Qui sont ces magistrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau:
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,

Vers 449. De Thou, Augustin de Thou, président, oncle du célebre historien. Scaron était le bisayeul de Scarron, connu par ses poésies, et par l'enjouement de son esprit.

Nicolas Potier de Novion, surnommé le Blanc-Ménil, parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas même à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, et près d'être condamné à être pendu par les Seize.

* La Bastille.

Vers. 464. En 1591, un vendredi 15 novembre, Barnabé Brisson, homme très-savant, et qui faisait les fonc-

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas.
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheureux,
Unis contre leur prince, et divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout les débris, le carnage et les morts.

---

tions de premier président en l'absence d'Achille de Harlay, Claude Larcher, conseiller aux enquêtes, et Jean Tardif, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, curé de Saint-Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui plusieurs prêtres qui servaient d'archers.

FIN DU CHANT QUATRIEME.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifices des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles;
Et le fer et le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient les remparts.

Vers 1. Ce vers, dans l'édition de 1723, est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions:

« De la noblesse Anglaise une nombreuse élite,
» Par le vaillant Essex en nos climats conduite,
» Prête à nous secourir pour la premiere fois,
» S'étonnaient, en marchant, de servir sous nos rois:
» Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie;
» C'est là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie.
» Orgueilleux de combattre et de vaincre en des lieux,
» Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
» Cependant s'avançaient, etc. »

Les Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours;
La Victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée,
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire,
De vos aïeux séduits la criminelle histoire:
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous;
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires,
Qui, rassemblés entr'eux, sous des regles séveres,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessibles aux vains attraits du monde;

Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'état rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siecle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zele, et bien moins de puissance,
Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avait, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage:
Esprit faible et crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde Fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.

Vers 53. Jacques Clément, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

On dit que tout souillé de cendre et de poussiere,
Un jour il prononça cette horrible priere :

« Dieu qui venges l'Eglise et punis les tyrans,
» Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans,
» Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
» Favoriser le meurtre et bénir les parjures ?
» Grand Dieu ! par tes fléaux, c'est trop nous éprouver.
» Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
» Détourne loin de nous la mort et la misere.
» Délivre-nous d'un roi donné dans ta colere.
» Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur ;
» Fais marcher devant toi l'ange exterminateur :
» Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
» Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilege armée ;
» Que les chefs, les soldats, les deux rois expirans,
» Tombent comme la feuille éparse au gré des vents ;
» Et que sauvés par toi, nos ligueurs catholiques,
» Sur leurs corps tout sanglans, t'adressent leurs cantiques. »

La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers,
Elle amene à l'instant de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des Ombres.

Vers 81. Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723 :

« Les enfers sont émus de ces accens funebres :
» Un monstre en ce moment sort du fond des ténebres,
» Monstre qui de l'abîme et de ses noirs démons,
» Réunit dans son sein la rage et les poisons ;

Il vient ; le FANATISME est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion ,
Armé pour la défendre , il cherche à la détruire ,
Et reçu dans son sein , l'embrasse et le déchire.

C'est lui qui dans Rabah , sur les bords de l'Arnon ,
Guidait les descendans du malheureux Ammon ,
Quand à Moloc, leur Dieu, des meres gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie ,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France , dans tes forêts il habita long-tems :
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides ,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.

» Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
» Sait ternir les vertus , sait embellir les vices,
» Sait donner , par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
» Aux forfaits les plus grands , les plus nobles couleurs.
» C'est lui qui, sous la cendre et couvert d'un cilice,
» Saintement aux mortels enseigne l'injustice. »

Vers 87. Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours et des trompettes , en l'honneur de la divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

Vers 96. Teutatès était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fut le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

Du haut du capitole il criait aux Païens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu, Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte turbulente,
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtait, dans ses déguisemens,
Des ministres des cieux les sacrés ornemens :
Mais il prit cette fois, dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'Audace et l'Artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état, et le roi de son maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.

Vers 106. Les Enthousiastes, qui étaient appelés INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, roi d'Angleterre.

Même vers. Il y avait dans la premiere édition de Londres :

« Dans Londre il inspira ce peuple de Sectaires,
» Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires. »

D'un casque redoutable il a chargé sa tête:
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête :
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la Cabale inquiette,
Le faux Zele enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il entre, et d'une voix majestueuse et fiere :
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta priere;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle et des vœux impuissans?
Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris;

Vers 134. On imprima à Paris, et on débita publiquement, en 1589, une relation du martyre de frere Jacques Clement, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, et lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit se trouve dans la satyre Ménippée.

Vers 140. Frere Jacques Clément, étant déjà à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défiaient de lui

Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter ;
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée.
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris et Rome, et l'Univers et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France ;
Et si de ces deux rois, tes citoyens sauvés,
Te pouvaient.... Mais les tems ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains, la gloire de sa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux, remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée :

---

l'épierent pendant la nuit : ils le trouverent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article Judith.

Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune solitaire,
Des intérêts des cieux, se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paisible bonheur.
Il était animé de cette confiance,
Qui, dans le cœur des saints, affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses sacriléges vœux, au ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austere,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche : ses amis, instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,

Vers 180. Il jeûna, se confessa, et communia avant de partir pour aller assassiner le roi.

Intrépides

Intrépides soutiens de la foi de leurs peres,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs freres,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, et le Chrétien sincere,
Ont porté trop souvent le même caractere :
Ils ont même courage ; ils ont mêmes desirs ;
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs ;
Du vrai zele et du faux, vains juges que nous sommes :
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Mayenne dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer :
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit, sans en être complice ;
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que de Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même tems le sacrilége effort,
Sur cet événement interrogeait le Sort.
Jadis de Médicis l'audace curieuse
Chercha de ses secrets la science odieuse,

Vers 201. Il y a dans la premiere édition de Londres :

« On ne distingue point le vrai zele et le faux ;
» Comme la Vérité, l'Erreur a ses héros. »

Vers. 213. Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Séchelles, qui fut brûlé en Greve sous Henri III, pour sorcellerie,

Approfondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, et toujours criminel.
Tout suivit son exemple, et le peuple imbécille,
Des vices de la cour imitateur servile,
Épris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnaient en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil autel dressé sur un tombeau;
C'est-là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Éternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées;
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées;

---

accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la stupidité étaient poussées si loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes assez sots pour se croire magiciens, et des juges superstitieux qui les punissaient de bonne foi comme tels.

Vers 230. L'édition de 1723 met ainsi ce vers et les suivans :

« Là sont les instrumens de ces sombres mysteres,
» Des métaux constellés, d'inconnus caracteres;
» Des vases pleins de sang et de serpens affreux;
» Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
» Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
» Vont porter en tous lieux leur misere profonde, etc. »

Appareil menaçant de leur mystere affeux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui, proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misere profonde,
Et d'un antique amas de superstitions,
Ont rempli dès-long-tems toutes les nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent que la mort, fidelle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la priere au blasphême:
Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même,

Mais il est aisé de voir que les vers de l'édition de Londres et de celle-ci sont beaucoup plus parfaits.

Vers 244. Plusieurs prêtres Ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III et le roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantieme jour les perçaient au cœur.

Vers 245. C'était, pour l'ordinaire, des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre et beaucoup d'autres employerent des Juifs à ces prétendus sortiléges.



Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre et celui des enfers.

Tel fut, dans Gelboa, le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel,
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophetes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou, tel chez les Romains, l'inflexible Atéïus
Maudit, au nom des Dieux, les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du ciel attendre la réponse:
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire,
Des lauriers couronnaient son front noble et serein,
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre;
L'autel couvert de feux tombe et fuit sous la terre,

Vers 255. Atéïus, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville, par où Crassus sortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de Crassus en invoquant les Divinités infernales.

Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu, du haut de son trône avait compté ses jours;
Il avait loin de lui retiré son secours :
La mort impatiente attendait sa victime ;
Et pour perdre Valois Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive ; il demande à parler à son roi ;
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des secrets importans.
On l'interroge ; on doute ; on l'observe long-tems ;
On craint sous cet habit un funeste mystere.
Il subit, sans allarme, un examen sévere :
Il satisfait à tout avec simplicité ;
Chacun, dans ses discours, croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.

L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux ;
Il observe à loisir la place de ses coups ;
Et le mensonge adroit qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois ;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.

Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
Harlai, le grand Harlai, dont l'intrépide zele
Fut toujours formidable à ce peuple infidele,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, et confond les Ligueurs.
Dieu qui, bravant toujours les puissans et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlai, lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumiere, et par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlai vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zele et payer ton service?

Vers 299. Potier, président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'état sous Henri III, et qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'Épernon.

Vers 301. Achille de Harlai, qui était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc.

Jacques Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non. C'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance, et c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait surprise au premier président de Harlai ; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

En lui disant ces mots, il lui tendait les bras:
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule; on s'étonne; on avance; on s'écrie:
Mille bras sont levés pour punir l'assassin:
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;
Fier de son parricide, et quitte avec la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense.
De la France et de Rome il croit être l'appui;
Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible! affreuse illusion!
Digne à la fois d'horreur et de compassion;
Et de la mort du roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchait à son heure derniere;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumiere;
Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sinceres, ou feintes.
Quelques-uns que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement.
Les autres qu'occupaient leur crainte intéressée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus, de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.

Il fut votre ennemi, mais les cœurs nés sensibles,
Sont aisément émus dans ces momens horribles:
Henri ne se souvint que de son amitié;
En vain son intérêt combattait sa pitié:
Ce Héros vertueux se cachait à lui-même,
Que la mort de son roi lui donne un diadême.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort;
Et touchant de sa main, ses mains victorieuses,
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses;
L'univers indigné doit plaindre votre roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, et vengez-moi.
Je meurs, et je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages:
Mon trône vous attend; mon trône vous est dû;
Jouissez de ce bien par vos mains défendu:
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne:
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Retablir, de vos mains, son culte et son autel.
Adieu: régnez heureux; qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins, défende votre vie.
Vous connaissez la Ligue, et vous voyez ses coups:
Ils ont passé par moi, pour aller jusqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste ciel! épargnez une vertu si rare.
Permettez... A ces mots l'impitoyable mort
Vient fondre sur sa tête et termine son sort.

Vers 371. Henri III mourut de sa blessure le troisieme

Au bruit de son trépas, Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie :
De cent cris de victoire ils remplissent les airs:
Les travaux sont cessés ; les temples sont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.

---

d'août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud, mais non point dans la même maison, où il avait pris, avec son frere, la résolution de la Saint-Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens ; car cette maison n'était point encore bâtie du tems de la Saint-Barthelemi.

Vers 378. Il y avait dans toutes les éditions, et même dans celle de 1751, les vers suivans qui terminent le chant :

« Insensés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
» Les abîmes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas ;
» Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs miseres,
» Changer ce vain triomphe en des larmes ameres ;
» Ce vainqueur, ce Héros qu'ils osaient défier,
» Henri du haut du trône allait les foudroyer.
» Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable,
» Annonce à ces mutins leur perte inévitable :
» Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux,
» Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous,
» Et certains désormais du destin de la guerre,
» Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre. »

Mais il n'y a pas de comparaison entre ce morceau et celui de la présente édition.

Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,
Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'Eglise en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican, si craint, si dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puissant qu'eux?
Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés Catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin:
Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidele,
Pour la cause des rois, redouble encor son zele.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-tems la Victoire a conduit sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître:
Tout le camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre,
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre:
Fideles à leur Dieu, fideles à leurs loix,
C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.

Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage,
Des héros de mon sang me rendra l'héritage:
Les pairs, et l'huile sainte, et le sacre des rois,
Font les pompes du trône et ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.

Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs souverains.
C'est ainsi qu'il s'explique : et bientôt il s'apprête
A mériter son trône en marchant à leur tête.

FIN DU CHANT CINQUIEME.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III, les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des Etats se sépare; ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts; description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.

C'est un usage antique et sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois, si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple, au même instant, rentre en ses premiers droits;
Il peut choisir un maître; il peut changer ses lois:
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance,
Ainsi, de nos aïeux les augustes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiette, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée,

Vers 12. Comme on a plus d'égards, dans un poëme

Et croit avoir acquis, par un assassinat,
Le droit d'élire un maître, et de changer l'état.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être:
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un maître.

Bientôt à ce conseil accoururent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Némours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe toujours né des miseres publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui, près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là, de nos parlemens les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire;
Le louvre est étonné de sa pompe étrangere.

épique, à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III, les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Là, le légat de Rome est d'un siége honoré ;
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
« Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
» Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner. »

On s'assemble ; et déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome, esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, et devant lui déclare
Qu'il est tems que les lys rampent sous la tiare ;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre ;
Qui venge les autels et qui les déshonore ;
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré ;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie ;
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.

Vers 50. L'Inquisition, que les ducs de Guise voulurent établir en France,

Ce rang manquait encore à sa vaste puissance ;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
  Soudain Potier se leve et demande audience :
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juste et pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il éleve sa voix ; on murmure ; on s'empresse ;
On l'entoure ; on l'écoute, et le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.
  « Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême ;
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.

Vers 67. Potier de Blanc-Ménil, président du parlement, dont il est question dans le quatrieme et le cinquieme chant.

Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. *Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur*, lui dit-il, *mais je ne puis vous regarder comme maître.*

Vers 75. On ne trouve pas ces vers dans les premieres éditions.

» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
» Et je le choisirais si je pouvais choisir.
» Mais nous avons nos loix, et ce héros insigne,
» S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne. »
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage :
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un maître ;
» La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir le trône, et non pour l'usurper.
» Guise, du sein des morts n'a plus rien à prétendre,
» Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'état que le ciel a changé ;
» Périsse avec Valois votre juste colere ;
» Bourbon n'a point versé le sang de votre frere :
» Le ciel, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure et la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zele faux nos prêtres emportés,
» Qui, le fer à la main.. Malheureux ! arrêtez :
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de Saint Louis, parjure à ses sermens,
» Vient-il de nos autels briser les fondemens ?

» Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;
» Il aime ; il suit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il sait dans toute secte honorer les vertus ,
» Respecter votre culte et même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant , qui voit ce que nous sommes ,
» Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un roi , comme un pere il vient vous gouverner;
» Et plus Chrétien que vous il vient vous pardonner.
» Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?
» Infidelles pasteurs , indignes citoyens !
» Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens,
» Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre ,
» Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre.
» Expiraient sans se plaindre , et sur les échafauds ,
» Sanglans , percés de coups , bénissaient leurs bourreaux !
» Eux seuls étaient Chrétiens; je n'en connais point d'autres :
» Ils mouraient pour leurs rois ; vous massacrez les vôtres.
» Et Dieu que vous peignez implacable et jaloux,
» S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous. »

A ce hardi discours, aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité ,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées ,
Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées ,
Font par-tout retentir , avec un bruit confus :
Aux armes , citoyens , ou nous sommes perdus.

Les nuages épais que formait la poussiere ,
Du soleil dans les champs dérobaient la lumiere.

Des tambours, des clairons, le son rempli d'horreur,
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du nord, échappés sur la terre,
Précédés par les vents, et suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui lasse du repos et de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait les campagnes, et marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens salutaires,
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui, malgré l'injure et des tems et du sort.
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des remparts,
Le soldat rassemblé vole à ses étendarts :
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avait bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le dévance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages;
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés;
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leurs trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux,
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.

Vers 200. C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un ingénieur italien fit usage des bombes

Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes:
L'enfer est sous leurs pas; la foudre est sur leurs têtes:
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.

pour la premiere fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

Vers 223. Il y avait dans les dernieres éditions:

« D'un œil ferme et stoïque il ne voit dans la guerre
» Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.»

Mais l'auteur a préféré l'autre leçon. La rime est moins

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent ; ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la breche ils s'élancent :
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple ; il les rappelle au crime :
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts,
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux, la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle :
Le soldat, à son gré, sous ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succede avec horreur.

---

riche; mais le sens est plus fort; et en ce cas il n'y a pas à balancer.

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains, la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés :
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, et qui fuit ses rivages,

Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la premiere fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux,
Essex monte à la bréche où combattait d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-Dieux :
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex et son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes consternées;
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque tems son choc impétueux;
Mais bientôt renversant sa barriere impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes :
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés;
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.

Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte,
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
  Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue,
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents,
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles :
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur,
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, tes temples, mes trésors,
Egorger tes sujets, et régner sur des morts
Arrête... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise et qui gronde :
O fatal habitant de l'invisible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :

Vers 336. Il y a dans l'édition de 1727 :
« O fatal habitant de l'invisible monde,

Je

Je suis cet heureux Roi que la France révere,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere :
Ce Louis, qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis, qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime.
Dieu sur son trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon fils ! tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie.
Le Héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son pere échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
  Du faite cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi, le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le pere des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille,
Français, s'écria-t-il, et toi fatale ville,

» Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux !
» Sors-tu du noir abyme, ou descends-tu des cieux ?
» Que viens-tu m'annoncer ? que dois-je faire encore !
» Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre ?
» Es-tu mon mauvais ange, ou bien mon défenseur ? »

Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?
Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumiere,
Après avoir rempli sa brûlante carriere,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire,
Il marche vers Vincennes, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'état, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir,
Ces Ministres, ces grands qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vient sur Paris porter ses voiles sombres;
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

Vers 376. On sait combien d'illustres prisonniers d'état les Cardinaux de Richelieu et de Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à l'Henriade, le Secrétaire d'état *le Blanc* était prisonnier dans ce Chateau, et il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

FIN DU CHANT SIXIEME.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

Saint Louis transporte Henri IV en esprit au Ciel et aux Enfers, et lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa postérité, et les grands hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, et l'autre l'Espérance.

Tout le commencement de ce Chant est entiérement différent dans l'édition de 1723; le voici:

« Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs,
» Un silence profond régnait dans l'univers.
» Henri, près d'affronter de nouvelles allarmes,
» Endormi dans son camp, reposait sur ses armes;
» Un Héros descendu de la voûte des cieux,
» Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux.
» C'était ce Saint guerrier, qui, loin du bord Celtique,
» Alla vaincre et mourir sur les sables d'Afrique;
» Le généreux Louis, le pere des Bourbons,
» A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons,

L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus, sans force, sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;

» Sur sa tête éclatait un brillant diadême;
» Au front du nouveau Prince il le posa lui-même.
» Recevez-le, dit-il, de la main de Louis,
» Acceptez-moi pour pere, et devenez mon fils.
» La vertu qui toujours vous guida sur ma trace,
» Du tems qui nous sépare a rapproché l'espace;
» Je reconnais mon sang que Dieu vous a transmis,
» Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
» Mais ce sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire,
» Possédez ma sagesse ainsi que mon empire.
» C'est peu qu'un vain éclat qui passe et qui s'enfuit,
» Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
» Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
» Des humaines vertus récompense fragile.
» D'un bien plus précieux osez être jaloux;
» Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
» Quand verrai-je, ô mon fils! votre vertu guerriere,
» Comme sous son appui, marcher à sa lumiere!
» Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
» Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans!
» Que vous éprouverez de faiblesses honteuses!
» Et que vous marcherez dans des routes trompeuses!
» Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins,
» Et venez de la France apprendre les destins.
» Henri crut à ces mots, dans un char de lumiere,
» Des cieux en un moment pénétrer la carriere;
» Comme on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
» Courir d'un pole à l'autre et diviser les airs. »

L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie ;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui :
Elle est inébranlable, et pure comme lui.

Louis, près de Henri tous les deux les appelle :
Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.
Le Sommeil l'entendit dans ses antres secrets :
Il marche mollement vers ses ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
Les songes fortunés, enfans de l'Espérance,
Voltigent vers le Prince, et couvrent ce Héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son diadême,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
Regne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils,
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire ;
Des présens de Louis le moindre est son empire.
C'est peu d'être un héros, un Conquérant, un Roi,
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile ;
Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins,
Vole au sein de Dieu même, et remplis tes destins.

L'un et l'autre, à ces mots, dans un char de lumiere,
Des cieux en un moment traversent la carriere :
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pole à l'autre, et diviser les airs ;
Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.

Vers 49. On trouve immédiatement après, dans l'édition de Londres de 1727 :

« Parmi ces tourbillons que, d'une main féconde,
» Disposa l'Eternel aux premiers jours du monde,
» Est un globe élevé dans le faîte des cieux,
» Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux.
» C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance,
» Ces esprits immortels, enfans de son essence,
» Qui soudain répandus dans les mondes divers,
» Vont animer les corps et peupler l'univers.
» Là sont, après la mort, nos ames replongées,
* De leur prison grossiere à jamais dégagées ;
» Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein,
» D'une course rapide elles volent soudain.
» Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
» Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,

De lui partent sans fin des torrens de lumiere;
Il donne, en se montrant, la vie à la matiere,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre et de regle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, et loin de cet espace,
Où la matiere nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'est-là que le Héros suit son céleste guide;
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers;
Là sont, après la mort, nos ames replongées,
De leur prison grossiere à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet être infini qu'on sert et qu'on ignore;
Sous des noms différens le monde entier l'adore :

» Lorsque les Aquilons, messagers des hivers,
» Ramenent la froideur, et sifflent dans les airs;
» Ainsi, la mort entraîne en ces lieux redoutables,
» Des mortels passagers les troupes innombrables. »

Vers 58. Que l'on admette, ou non, l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes

Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec pitié de sa sagesse immense.

La Mort auprès de lui, fille affreuse du Tems,
De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les Disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encor aveugles sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiete,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophête.
Le Bonze avec des yeux sombres et pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens.

---

célestes s'approchant et s'éloignant tour-à tour, paraissent s'attirer et s'éviter.

Vers 84. En Perse, les Guebres ont une religion à part, qu'ils pretendent être la religion fondée par Zoroastre, et qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à une image du Créateur.

Vers 92. Il y a dans l'édition de 1727, après ce vers :

« Leurs tourmens et leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
» Comme sans châtiment restent sans récompense;
» Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.

Eclairés à l'instant, ces morts, dans le silence,
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend et connaît tout*,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
« Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé les yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
» Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste Maître,
» Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous;
» Il grave en tous les cœurs la loi de la Nature,
» Seule à jamais la même, et seule toujours pure.

» Il ne les juge point, tel qu'un injuste Maître,
» Sur les chrétiennes loix, qu'ils n'ont point pu connaître;
» Sur le zele emporté de leurs saintes fureurs;
» Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
» La nature ici bas, sa fille et notre mere,
» Nous instruit en son nom, nous guide et nous éclaire:
» De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
» Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir;
» Mais pure en notre enfance et par l'age altérée,
» Elle pleure ses fils dont elle est ignorée,
» Elle pleure, et ses cris que nous n'entendons pas.
» S'élevent contre nous dans la nuit du trépas. »

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes et dans la nôtre est fort supérieur à tous ces morceaux.

» Sur cette loi, sans doute, il juge les Payens,
» Et, si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la raison confondue
Portait sur ce mystere une indiscrete vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit :
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit ;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du Mont-Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le cœur des Immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter :
A ta faible raison garde toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il regne dans ton cœur ;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux, quand son Soleil t'éclaire.
Henri, dans ce moment d'un vol précipité,
Est, par un tourbillon, dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisant.
Sur cette terre horrible et des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort et la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée ! et quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !

O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des Enfers.

Là gît la sombre Envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;

Vers 144. Les Théologiens n'ont pas décidé, comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il l'était dans la Théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

Vers 145. Au lieu de ce vers et des onze suivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723:

« D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage,
» Le Désespoir, la Mort, la Fureur, le Carnage:
» Et ces vices affreux suivis par les douleurs,
» Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
» L'Orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
» Qui d'abord, en rampant, se cache et s'humilie,
» Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
» Fait siffler ses serpens, et porte le trépas;
» L'avarice au teint pale, et la Haine et l'Envie,
» Le Mensonge, et sur-tout sa sœur l'Hypocrisie,
» Qui les regards baissés, l'encensoir à la main,
» Distille en soupirant sa rage et son venin;
» Le faux Zele étalant, etc. »

Et, s'il m'est permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'auteur a mis

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans ;
Triste amante des morts, elle hait les vivans :
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire ;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cede au crime, et détruit les vertus ;
L'Ambition sanglante, inquiete, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur :
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur ;
Le faux Zele étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri paraissaient consternés.
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie.
Quel mortel, disaient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?
Le Héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi !
Mon pere ! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.

à leur place, soit dans les éditions de Londres, soit dans celles de 1737 et 1740.

N. B. Il n'y a qu'à comparer, on verra si M. Langlet ne se trompe pas.

Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels,
Osent de son portrait souiller les saints autels,
Que la Ligue l'invoque et que Rome le loue,
Ici dans les tourmens, l'Enfer les désavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus séveres lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie;
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis, cachait la Vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs supplices;
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros, aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans:
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase;
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili, fantômes impuissans.

Vers 173. Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire où l'on aurait dû prononcer l'oraison funebre de Henri III. On mit son portrait, à Paris, sur les autels avec l'Eucharistie. Le Cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vint un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLÉMENT.

Henri voit près des rois leurs insolens Ministres ;
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'inestimable prix des vertus de nos peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, et couchés sur les fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ?

Vers 199. Au lieu de ce vers et des sept qui le suivent, en voici huit autres qu'on lit dans l'édition de 1723.

« Le sujet révolté, le lâche adulateur ;
» Le juge corrompu, l'infame délateur ;
» Ceux même qui, nourris au sein de la mollesse,
» N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse ;
» Ceux qui, livrés sans crainte à des penchans flatteurs,
» N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
» Tous enfin de la mort éternelles victimes,
» Souffrent des chatimens qui surpassent leurs crimes.
» Le généreux Henri, etc. »

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers sont tournés :

« Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs,
» Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
» Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
» Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse, etc. »

On voit, par tous ces différens changemens, avec quelle extrême attention et avec quelle sévérité l'auteur à revu son ouvrage. C'est ainsi que doit en user quiconque travaille pour la postérité.

Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux ! s'ils expiraient dans le sein de leur mere,
Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévere,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateurs des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans ;
Mais ici c'est un pere, il punit ses enfans ;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse.
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux éternels comme lui.

Vers 228. On peut entendre par cet endroit les fautes véniellès et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expressément dans Virgile.

Il dit ; et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs ;
La Volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats, tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent,
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là regnent les bons rois qu'ont produits tous les âges ;
Là sont les vrais héros ; là vivent les vrais sages ;
Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des freres.
Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'éleve comme un cedre et leur donne des lois.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir sa justice ;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.

Vers 251. LOUIS XII est le seul roi qui ait eu le surnom de *Pere du Peuple*.

D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidelle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle,
Tendre ami de son maître, et qui, dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire ;
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits ;
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.
Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie ;
La Trimouille, Clisson, Montmorenci, de Foix,
Guesclin, le destructeur et le vengeur des Rois ;

Vers 257. Sur ces entrefaites mourut GEORGES D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France et de son Maître, parce qu'il les aimait tous deux également. MEZERAI, *Grande Histoire*.

Vers 267. Parmi plusieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOUILLE, sur-nommé le VAILLANT, qui portait l'oriflamme, et qui refusa l'epée de Connétable sous Charles VI.

Ibid. CLISSON, (le Connétable de) sous Charles VI.

Ibid. MONTMORENCY. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette maison.

Ibid. GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célebre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

Vers 268. GUESCLIN. (le Connétable du Guesclin.) Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre-le-Cruel, et fut Connétable de France et de Castille.

Le vertueux Bayard, et vous brave Amazone,
La honte des Anglais, et le soutien du trône.

Vers 269. Bayard, (Pierre du Terrail, surnommé *le Chevalier sans peur et sans reproche.*) Il arma François I. chevalier, à la bataille de Marignan; il fut tué, en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

Ibid. Jeanne d'Arc, (connue sous le nom de *la Pucelle d'Orléans*,) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy-sur-Meuse, qui, se trouvant une force de corps et une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiegne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorciere par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

Vers 270. L'édition de 1723 met ici une longue suite de vers, que l'auteur a supprimés dans les autres éditions, les voici donc :

« Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
» Voit Henri qui s'avance et reconnaît son fils.
» Le Héros attendri tombe aux pieds de son pere,
» Trois fois il tend les bras à cette ombre si chere,
» Trois fois son pere échappe à ses embrassemens,
» Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
» Cependant il apprend à cette ombre charmée
» Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
» Et ses premiers travaux, et ses derniers exploits.
» Tous les héros en foule accouraient à sa voix;
» Les Martel, les Pepins l'écoutaient en silence,
» Et respectaient en lui la gloire de la France.

Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chere :
Mais, enfant de l'Église, ils ont chéri leur mere :
Leur cœur simple et docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des Destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain souvrent à ses regards.
Le tems, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos desirs
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonniere;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,

» Enfin le Saint guerrier poursuivant ses desseins:
» Suivez mes pas, dit-il, au temple des Destins,
» Avançons, il est tems de vous faire connaître
» Les rois et les héros qui de vous doivent naître,
» De ce temple déja vous voyez les remparts,
» Et ses portes d'airain, etc. »

Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la Grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi !

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment et s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des siecles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abbaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, leur mort.

Approchons-nous, le ciel te permet de connaître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils :
Il soutiendra long-tems la gloire de nos lys,

Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibere ;
Mais il n'égalera ni son fils ni son pere.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs-de-lys
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine ;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats ;
Il les prend pour des rois .. Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du Prince et de l'État l'un et l'autre est l'arbitre :
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la Fortune et de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique ;
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami :
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage ;
L'autre, aux flots irrités opposant son courage ;
Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang, le premier des humains,

Vers 341. Le Cardinal de Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernait ; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis, et même malgré le Roi, qui était dégoûté de lui.

Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse Abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple, ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger;
Semblable à ce Héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.

Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé;
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie et plus grand dans sa mort.
Siecle heureux de Louis, siecle que la Nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amene les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée et le marbre respire.

Vers 351. Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chere et respectable.

* Louis XIV.

Quels Sages, rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux,
Et dans la nuit obscure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la nature entiere ?
L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant, qui polit la Grece et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes,
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de Héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour-à-tour la terreur et l'appui de son Maître;

Vers 372. L'ACADÉMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

Vers 385 et 387. LOUIS DE BOURBON, appelé communément *le Grand Condé*, et HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems; tous deux ont gagné de grandes victoires et acquis de la gloire, même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talens du Guerrier et les vertus du sage.
Vauban sur un rempert, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

Vers 390. Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marsaille, et obéit ensuite, sans murmurer, au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne, à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, et n'ayant jamais démenti un moment son caractere de modération.

Vers 391. Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle maniere, trois cents places anciennes, et en a bâti trente-trois; il a conduit cinquante-trois siéges, et s'est trouvé à cent quarante actions. Il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'État dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

Idem. Il y avait dans les éditions précédentes :

« Ce Héros dont la main raffermit nos remparts,
» C'est Vauban, c'est l'ami des Vertus et des Arts. »

Malheureux

Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars;

Vers 394. FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCI, qui prit le nom de *Luxembourg*, Maréchal de France, et Duc et Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR, frere de Louis XIV, et remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde, conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille, et reçut mille dégoûts des Ministres.

Vers 395. On s'était proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette regle qu'en faveur du Maréchal de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue et celle du premier Hocstet. Il est à remarquer qu'il occupa, dans cette bataille, le même terrein où se posta depuis le Duc de Marlborough, lorsqu'il remporta, contre d'autres Généraux, cette grande victoire du second Hocstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin, en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*,

Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.
Quel est ce jeune Prince *, en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La Mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagere, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son regne eût été trop heureuse ;
Il eût entretenu l'abondance et la paix ;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe il verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mere et le fils !

Un faible rejeton * * sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.

Quesnoy, *Bouchain*, etc. à discrétion, et fit ensuite la paix à Rastad, au nom du Roi, avec le même Prince Eugene, Plénipotentiaire de l'Empereur.

* Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

** Ce Poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

Les enfans de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,

Vers 422. Au lieu de ce vers et des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

« De l'Empire Français douce et frêle espérance :
» O vous qui gouvernez les jours de son enfance ;
» Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous nos yeux,
» Du plus pur de mon sang le dépôt précieux ;
» Conduisez par la main son enfance docile :
» Le sentier des vertus à cet âge est facile :
» Age heureux où son cœur, exempt de passion,
» N'a point du vice encor reçu l'impression ;
» Où d'une Cour trompeuse, ardente à nous séduire,
» Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire :
» Age heureux, où lui-même ignorant son pouvoir,
» Vit tranquille et soumis aux regles du devoir.
» Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître ;
» Qu'il songe qu'il est homme, en voyant qu'il est maître ;
» Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux,
» Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
» Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence
» Aux services rendus leur juste récompense ;
» Qu'il ne permette pas qu'un Ministre insolent
» Change son regne aimable en un joug accablant ;
» Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
» Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
» Que de l'amitié même il chérisse les lois,
» Bien pur, présent du ciel, et peu connu des Rois ;

Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se connaître:
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître:
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté premiere,
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumiere;
Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes.
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le Commerce t'appelle et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
* Un Héros que de loin poursuit la calomnie,
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie;
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du sein des voluptés,

» Et que digne en effet de la grandeur suprême,
» Il imite, s'il peut, Henri quatre et moi-même. »

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'auteur a retranché ici n'est pas moins bien que ce qu'il a mis en sa place.

* Vrai portrait de Philippe, Duc d'Orléans, Régent du royaume.

Par des ressorts nouveaux, sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans :
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître;
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs :
Devant lui d'Espagnols une troupe guerriere
De l'aigle des Germains brisait la tête altiere.
O mon pere, quel est ce spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée,
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à vos genoux vient demander des rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transporte de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement,
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître :
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mon fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !

Vers 449. Il y a dans l'édition de 1727 :

« Malheureux toutefois, dans le cours de sa vie,
» D'avoir reçu ciel un trop vaste génie. »

C'était-là une vérité dure.

Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du temple des Destins les portes se fermerent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipserent.

L'Aurore cependant au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil:
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres:
Les Songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiraient le respect et la crainte;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi, quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ses pieds couchés dans la poussiere,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumiere.

Vers 469. Dans le tems que ceci fut écrit, la branche de France et la branche d'Espagne semblaient désunies.

FIN DU CHANT SEPTIEME.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne et des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait et d'Egmont est tué. Valeur et clémence de Henri le Grand.

DES Etats dans Paris, la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,

Voici le commencement de ce chant dans l'édition de 1723.

« Paris toujours injuste, et toujours furieux,
» De la mort de son Roi rendait graces aux cieux.
» Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
» S'enivrait follement de sa vaine espérance :
» Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
» Trembla dans ses Etats pour la premiere fois ;
» Il voyait des Bourbons les forces réunies,
» Du trône sous leurs pas les routes applanies,

Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
  Ce Lieutenant sans chef, ce Roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui;
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle:
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,

» Un chef infatigable et plein de fermeté,
» Instruit par le travail et par l'adversité,
» Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
» Reporter dans Madrid les malheurs de la France;
» Il crut qu'il était tems d'envoyer un secours
» Demandé si long-tems et différé toujours.
» Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine,
» Le malheureux d'Egmont vint se joindre à Mayenne.

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

Vers 9. Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat et du Royaume de France.

Vers 15. Les LORRAINS. Le Chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, et son frere le Duc, étaient de la Maison de Lorraine.

CHARLES-EMMANUEL, DUC DE NEMOURS, frere utérin du Duc de Mayenne.

LA CHASTRE était un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelait des batards, qui se feraient un jour

Et l'inconstant Joyeuse, et Saint-Paul et Brissac :
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns, en tremblant, semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger ;
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle, au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, et menaçant les cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :

---

légitimer aux dépens de leur pere. En effet, la Châtre fit la paix depuis, et Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

Vers 16. JOYEUSE est le même dont il est parlé au quatrieme chant. *Voyez la remarque.*

SAINT-PAUL, Soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafré.

BRISSAC s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le baton de Maréchal de France.

Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
C'est, maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale, le premier, se leve à ces paroles :
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours
Demandé si long-temps, et différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie,
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie.
C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;

Vers 47. Le Comte D'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du Duc de Mayenne à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral d'Egmont son pere : *Ne parlez pas de lui*, dit le Comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle ;* paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son pere, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtisan lâche, et guerrier téméraire,
Baisa long-tems la main qui fit périr son pere,
Servit, par politique, aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle et secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu Tutélaire au secours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à son tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire Orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'état!
Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:

Vers 64. Il manque ici quatre vers qui sont dans l'édition de 1723, et qu'on doit restituer.

« Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
» Aux campagnes d'Ivri conduisit son armée;
» Attirant sur ses pas Mayenne et ses Ligueurs,
» Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs. »

N. B. L'Auteur les a retranchés afin que ces mots, *loin des remparts*, ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

Vers 65. Ce fut dans une plaine entre l'Iton et l'Eure que se donna la bataille d'Ivri, le 14 Mars 1590.

Vers 66. Après ce vers, on lit les suivans dans l'édi-

La guerre avait long-tems respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphyrs embellissaient ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles :
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité ;
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmerent,
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cacherent,

---

tion de 1723, dont la plupart sont changés dans les autres éditions.

« Là, souvent les bergers, conduisant leurs troupeaux,
» Du son de leur musette éveillaient les échos :
» Là, les Nymphes d'Anet, d'une course rapide,
» Suivaient le Daim léger et le Chevreuil timide ;
» Les tranquilles Zéphyrs habitaient sur ces bords ;
» Cérès y répandait ses utiles trésors.
» C'est-là que le Destin guida les deux armées,
» D'une chaleur égale au combat animées ;
» Cérès, en un moment, vit leurs fiers bataillons
» Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons :
» De l'Eure et de l'Iton les ondes s'allarmerent,
» Dans le fond des forêts les Nymphes se cacherent,
» Le berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
» Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
» Habitans malheureux, etc. »

Et leur tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
Peuple, sa main sur vous répandra ses bienfaits,
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers:
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes;

Vers 93. JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivri, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la Chambre, et de Françoise de Sully, héritiere de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles II, Henri III et Henri IV.

Vers 94. HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, Grand-Maître de l'Artillerie, était un grand homme de guerre: il commandait à Ivri le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri-le-Grand, après la victoire: *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron; et Biron, ce que devait faire le Roi.* Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siége d'Epernay.

Et son fils, jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux;
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime;

Vers 95. CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal et Duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, et fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

Ibid. On voit dans l'édition de 1726 ce qui suit:
« Sanci, brave Guerrier, Ministre, Magistrat,
» Estimé dans l'Armée, à la Cour, au Sénat;
» La Trimouille, Clermont, Tournemine et d'Angenne,
» Et ce fier ennemi de la pourpre Romaine,
» Mornay dont l'éloquence égale la valeur,
» Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
» Là paraissait Givry, Noailles et Feuquieres,
» Le malheureux de Nesle, etc. »

Ces vers méritaient d'être conservés.

Vers 97. ROSNY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivri.

NANGIS, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu; il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les loix.

CRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à

Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom,
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altiere,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangere.
Son casque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envie l'or et les diamans,
Dons chers et précieux, dont sa fiere maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse :
Ambitieux Essex vous étiez à la fois
L'amour de votre Reine et le soutien des Rois.

---

ce Crillon que Henri-le-Grand écrivit; *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas.. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers.*

Vers 99. HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri-le-Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces, le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric Maurice, Duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie; il eut, en échange de sa Souveraineté, de très-grandes terres plus considerables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

Plus loin sont la Trimouille, et Clermont et Feuquieres,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguieres;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du Roi lisaient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu.
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crut point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,

Vers 113. CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, était à la bataille d'Ivri. Il avait un grand courage, une ambition démesurée, de grandes richesses, et était le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivri; Feuquieres et de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

Vers 114. LESDIGUIERES. Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être simple Soldat, et finit par être Connétable sous Louis XIII.

Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ses yeux et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.
  Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence,
« Vous êtes nés Français, et je suis votre Roi,
» Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi;
» Ne perdez point de vue au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées;
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
  Sur les pas de deux chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.

Vers 150. On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la bataille d'Ivri : *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.*

Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus des deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde ;
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas,
Déjà de tous côtés porte un double trépas :
Cette arme que jadis pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même-tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.

On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frere en fuyant meurt de la main d'un frere.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance et se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.

Vers 166. La bayonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-tems après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premieres Bayonnettes.

Vers 180. Du Plessis Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre et des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin ;
Aux chefs des légions il le porte soudain ;
L'Officier les reçoit ; sa troupe impatiente
Regle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps,
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée,

Vers 181. Il y avait dans l'édition de 1727, et les autres :

« Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie :
» Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie ;
» Ici, près de ce bois, Mayenne est arrêté,
» D'Aumale vient à nous ; marchons de ce côté :
» Ainsi, dans la mêlée, il assiste, il escorte. »

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs.

Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort et ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans;
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre et meurtriere,
Commençait des combats la fatale carriere:
D'un tendre Hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des Amours, il sortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse en accusant le ciel,
En détestant la Ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerriere,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussiere,
A travers les blessés, les morts et les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent, loin des rangs, d'une course assurée,

Vers 206. Cet épisode est bien moins orné et moins touchant dans les premieres éditions.

Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable, ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues;
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents:
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leur main le fatal cimeterre.
La Discorde accourut; le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante étaient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités;
Mais un destin funeste enflamme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas;
Le fer qui les couvrait, brille et vole en éclats,
Sous leurs coups redoublés leur cuirasse étincelle,
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumiere;
Son casque auprès de lui roule sur la poussiere.
D'Ailly voit son visage, ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse: hélas! c'était son fils.

Ce pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteste à jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le Soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant, la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts....
Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
Est-ce toi, cher amant! Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Pere, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des armes salutaires;
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés ?
Quel héros, ou quel Dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez... Lâches, où courez-vous ?
Vous fuir ! vous, compagnons de Mayenne et de Guise ?
Vous qui devez venger Paris, Rome et l'Eglise ?
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide ;
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ses côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiere ;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussiere :
Percé de coups lui-même, il est près de périr...
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir !

Vers 309. L'édition de 1727 porte ce qui suit:

« Que vois-je ! c'est ton roi qui vole à ton secours,
» Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
» Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
» De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite.
» Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant :
» D'Aumale, à son aspect, recule en frémissant :
» Tout tremble devant lui, tout s'ecarte, tout plie. »

Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître févere,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri, de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames!
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide,
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie.
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidele.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.

Vers 332. Le Duc de BIRON fut blessé à Ivri ; mais ce fut au combat de Fontaine-Française, que Henri-le-Grand lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivri cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut aisément être déplacé.

Elle

Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale,
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus, d'Aumale est excité;
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élance;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent.
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?

Vers 358. Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723 :

» Egmont, courtisan lâche et soldat téméraire,
» Esclave du tyran qui fit périr son pere;
» Malheureux, il osait, sur un bord étranger,
» Chercher dans les combats la gloire et le danger;

O vous, mânes sanglans du plus vaillant des rois ;
Eclairez mon esprit et parlez par ma voix !
Il voit voler sur lui sa noblesse fidelle,
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le dévançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-tems cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage :
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des Destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre,
Le soldat, sous ses pieds, sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui ;
Que la nature entiere, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc ;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le Roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble ;
Ainsi que le danger, son audace redouble :

» Et de ses fers honteux chérissant l'infamie;
» Il n'osait point venger son pere et sa patrie.
» Il parut, le Héros le fit tomber soudain,
» Le fer étincelant, etc. »

Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite,
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulerent,
Des ombres du trépas ses yeux s'envelopperent ;
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son pere excita ses remords.

Vers 387. Il y avait dans la premiere édition, et dans celle d'Evreux :

« Sur son corps tout sanglant, le Roi sans résistance,
» Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance :
» Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, et son bras
» A chaque instant sur lui suspendait le trépas :
» Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie :
» La Ligue en pâlissait, la guerre était finie ;
» Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent à l'instant ;
» On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
» Que vois-je ? au moment même une main inconnue
» Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
» C'est ainsi qu'autrefois, dans ces tems fabuleux,
» Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux,
» Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
» Dans ces combats sanglans, aux rives de Scamandre,
» On vit plus d'une fois des mortels furieux,
» Par un fer sacrilege, oser blesser les Dieux.

Mais ce que l'Auteur y a substitué est incomparablement mieux.

Espagnols tant vantés, troupe jadis si fiere,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere;
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée:
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers.
D'autres, d'un pas rapide, évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale, auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamans, la fortune et les cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur:
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemble ce qui reste.

Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramassez les débris :
De Coligni vaincu surpassons le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris allait cacher sa honte.

Henri, victorieux, voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés :
Des cieux, en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent,
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis, au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment;
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups :
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.

Vers 445. Voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723 :

« Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire,
» Henri voulait vous vaincre, et non pas vous détruire.

Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés, avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître :
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être.
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le tranquille vainqueur a cessé le carnage,
Maître de ces guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang :
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.

» C'est la seule vertu qui doit nous désarmer.
» Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
» Il dit, et dans l'instant arrêtant leur carnage,
» Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
» Ce n'est plus ce lion, etc. »

Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumiere était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous leurs dangers et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un pere attentif, il étendait ses soins.

Du vrai, comme du faux, la prompte messagere,
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légere,
Plus prompte que le tems, vole au-delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre, et remplit l'univers;
Ce monstre, composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célebre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'alégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte, de tristesse.
O malheureux Paris! infideles Ligueurs!
O citoyens trompés! et vous, prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre, en ce moment, vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits;
Vaincu, mais plein d'espoir, et maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer,
En cachant sa disgrace il croit la réparer.

Par cents bruits mensongers il ranimait leur zele.
Mais, malgré tant de soins, la vérité cruelle
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche et glaçait tous les cœurs.

La Discorde en frémit, et redoublant sa rage:
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême;
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui.
Elle dit; et soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

FIN DU CHANT HUITIEME.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de HENRI IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame D'ESTRÉE, si célebre sous le nom de LA BELLE GABRIELLE. Mornay l'arrache à son amour, et le Roi retourne à son armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'éleve un vieux palais respecté par les tems:
La nature en posa les premiers fondemens :

Vers 3. Cette description du Temple de l'Amour et la peinture de cette passion personnifiée, sont entierement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scene, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout tems passé pour être abandonnés à l'Amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus et comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs et tous les désordres qui l'accompagnent.

Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrthes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde
De sa main bienfaisante accordait aux humains;
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célebrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.

Vers 11. Au lieu des huit vers qui sont ici, on trouve les suivans dans l'édition de 1723.

« Dans ces climats charmans habite l'Indolence;
» Les peuples paresseux, séduits par l'abondance,
» N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
» Leurs corps appesantis qu'énerve le repos;
» Dans un loisir profond, aux soins inaccessible,
» La mollesse entretient un silence paisible:
» Seulement quelquefois on entend dans les airs
» Les sons efféminés des plus tendres concerts,
» Les voix de mille amans, etc. »

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystere en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne avec un souris ou la paix ou la guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes,
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La Discorde soudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang et les yeux enflammés :
Mon frere, lui dit-elle, où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves-tu tes fleches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure;
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.

Vers 56. Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

« Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre,
» Porte en sa faible main les destins de la terre. »

La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, et mon trône est en poudre,
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, et vaincre et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber, sans effort, Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste, et te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre après tant de guerriers:
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers,
Va du myrthe amoureux ceindre sa tête altiere;
Endors entre tes bras son audace guerriere.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien;
Viens, ma cause est la tienne, et ton regne est le mien.

Ainsi parlait ce monstre, et la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses fleches dorées;
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées;

Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aile des Zéphirs.
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie
Le faible Ximoïs, et les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure,
Lui-même en ordonna la superbe structure.

Vers 110. L'édition de 1723 met ainsi ce vers :
« La campagne où jadis on vit les murs de Troie. »

Vers 122. VAUCLUSE, *Valisclausa*, près de Gordes, en Provence, célebre par le séjour que fit Pétrarque dans ses environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

Vers 125. ANET fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivri.

Par ces adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les Plaisirs et les Graces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivri l'Amour arrive enfin.
Le Roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre;
Mille jeunes guerriers à travers les guerêts,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs.
Déjà les aquilons, à ses ordres fideles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succede au plus beau jour;
La Nature en gémit, et reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte et sans guide:
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres;
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,

Ces feux, dont la vapeur maligne et passagere
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la Fortune, en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille et solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son pere,
Qui fidele à ses rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée était son nom; la main de la Nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;

Vers 165. Gabrielle d'Estrée, d'une ancienne Maison de Picardie, fille et petite-fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, et depuis Duchesse de Beaufort, etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies, et arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conti.

Vers 167. L'édition de 1723 met ainsi ces deux vers :

« Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
» Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux. »

Moins touchante et moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître,
Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux;
Semblable en son printems à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.

L'Amour, qui, cependant, s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre :
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois ;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.

Vers 170. Cléopatre allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, et orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de soie. Cléopatre était habillée comme on représentait alors la Déesse Vénus, ses femmes représentaient les Nymphes et les Graces ; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cidnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux. Plutarque.

On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainquer de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle;
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas;
Au-devant du Monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits l'effet de la Nature:
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissans;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche et triste austérité,
Qui fait fuir les Amours et même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les désirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus, (à l'Amour tout miracle est possible,)
Il enchante ces lieux par un charme invincible.

Vers 191. Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers et de quelques suivans:

« Au-devant du Monarque il conduisit ses pas.
» Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
» Il allume en leur ame une crainte inconnue,
» Leur inspire ce trouble et ces émotions,
» Que forment, en naissant, les grandes passions. »

Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse:
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à long traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour en tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiete et pousse des soupirs:
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergere oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée.
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros et l'Amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle,
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu premiere il cherche un vain appui.

Sa vertu l'abandonne, et son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.
Loin de lui, cependant, tous ces chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, et restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : hélas! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire?
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphere,
Pour y trouver un sage il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivri. Là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.

Vers 238. Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723 :

« C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
» Les folatres Plaisirs désarmer ce Héros,
» L'un tenait sa cuirasse, encor de sang trempée,
» L'autre avait détaché sa redoutable épée,
» Et riait, en voyant dans ses débiles mains,
» Ce fer, l'appui du trône et l'effroi des humains.
» Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
» Son absence en son camp répandait les alarmes,
» Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus, etc. »

Il s'adresse à Mornay ; c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire ;
Ainsi qu'elle guida, chez des peuples payens,
Marc-Aurele ou Platon, la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami, que philosophe austere,
Mornay sur l'art discret de reprendre et de plaire :
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours,
Les solides vertus furent ses seuls amours ;
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austere pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée ;
Un crystal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la sagesse,
Part et vole en ces lieux où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir sa gloire,
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens et remplissaient ses jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colere,
A côté de Mornay la Sagesse sévere ;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur ;
Mais Mornay méprisait sa colere et ses charmes,
Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.

Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asyle du mystere,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans.
Ils sentaient cette ivresse et ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins désarmaient ce Héros:
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

La Discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime en grondant sa barbare alégresse:
Sa fiere activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les serpens;
Et tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin, dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit et rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence;
Mais ce silence même, et ses regards baissés
Se font entendre au Prince et s'expliquent assez.

Sur ce visage austere où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere:
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi:
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi,
Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son maître;
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous de la France entiere auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre:
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Vers 320. Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

« Tout autre eût, d'un censeur, haï le front sévere.
» Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire;
» Viens, le cœur de ton Prince, etc. »

Il dit : le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel ! attendrit ses adieux !
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part : en ce moment d'Estrée évanouie
Reste sans mouvement, sans couleur et sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts,
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à son empire une Nymphe si belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras ; et bientôt cette amante
Rouvre à sa douce voix sa paupiere mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
Mornay, toujours sévere et toujours inflexible,
Entraînait cependant son maître trop sensible.
La Force et la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
Va cacher loin d'Anet sa colere et sa honte.

FIN DU CHANT NEUVIEME.

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

RETOUR du Roi à son armée : il recommence le siége. Combat singulier du Vicomte de Turenne et du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui même les habitans qu'il assiége. Le ciel recompense enfin ses vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

CES momens dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.

Vers 1. Voici de quelle maniere commence l'édition de 1723 :

« Le tems vole, et sa perte est toujours dangereuse,
» En vain du grand Bourbon la main victorieuse
» Fit dans les champs d'Ivri triompher sa vertu.
» Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu.
» Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
» Rendaient aux ennemis l'audace et l'alégresse.
» Déja, dans leur asyle, oubliant les malheurs,
» Vaincus, chargés d'opprobres, ils parlaient en vainqueurs.

Leur espoir les trompait ; Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendarts ;
Le Héros reparut aux pieds de ces remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'Ange de la France, appaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.
Déjà le camp du Rôi jette des cris de joie,
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les Ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous assemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fierement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
L'ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher ;
C'est-là qu'il faut porter une fureur heureuse ;
Je connais des Français la fougue impétueuse.
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi-vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence,
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus,
Il lut, en frémissant, leur crainte et leur refus.
Eh bien ! poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.

Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,
Il s'avance : un hérault, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du Roi, marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.

Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zele poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage,
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage,
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.
Combats pour ton pays, pour ton prince et pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée,
Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit : le Roi l'embrasse, et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangerent ;
Sur les deux combattans tous les yeux s'attacherent ;

Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur ;
Du geste et de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage,
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage ;
Ses flancs noirs et brûlans, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au méme instant du haut des cieux ouverts,
Un Ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiere,
Sur des aîles de feu parcourant sa carriere,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix desirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel, à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés,
La terreur les enchaîne, un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible :
Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins :

Lorsque du Dieu des Dieux, en son temple apportée,
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

Paris, le Roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carriere;
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriere,
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier;
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil, qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Leur arme est une épée, et sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance:
O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi.
Le courage n'est rien sans ta main protectrice,
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.
D'Aumale répondit, j'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;
Tranquille au haut du ciel, il me laisse à moi-même:
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,

Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant;
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre, d'un pas léger, se détourne et l'évite.
Tantôt, plus rapprochés ils semblent se saisir,
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumiere éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit et moins impétueux.
Maître de tous ses sens, animé sans colere,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:

Vers 132. Tous ces vers n'étaient pas dans les premieres éditions.

« De la Ligue à jamais, le trône est renversé :
» Tu l'emportes, Bourbon, notre regne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale, sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche ;
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche :
Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne ;
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant, des soldats, dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple, interdit, égaré ;
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,

Vers 160. Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denis, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célebre derriere les Chartreux, entre le sieur de Marivaux, qui tenait pour les Royalistes, et le sieur Claude de Marolles, qui tenait pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple et de l'armée, le jour même de l'assassinat de Henri III ; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, et de poudre couverte;
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, et retiennent leurs plaintes;
Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmenta la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'éleverent,
Les chefs et les soldats près du Roi s'assemblerent:
Ils demandaient l'assaut. Le Roi dans ce moment
Modéra son courage et leur emportement.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux, si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir:
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.

Vers 179. Au lieu de ce vers et des cinq qui le suivent voici ce que met l'édition de 1723:

« Mais, d'un peuple barbare ennemi généreux,
» Henri retint ses traits déja tournés sur eux;
» Il voulait les sauver de leur propre furie;
» Haï de ses sujets, il aimait sa patrie;
» Armé pour les punir, prompt à les épargner, etc. »

Vers 187. Henri IV bloqua Paris, en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé,
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zele, hélas ! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins, qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse ;
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur ;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la Mort, qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, et la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.

Vers 195. « Mais le faux zele, hélas ! etc. »

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723 :

« Mais il ne prévit pas, en cette occasion,
» Ce que pouvaient les Seize et la Religion. »

Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors,
Ce n'était plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la Mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés et la mort dans les yeux,
Périssant de misere au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin, des malheureux couchés dans la poussiere,
Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la Nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture,

Vers 230. Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts ; conseil qui fut exécuté, et qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués ; mais ils mangeaient volontiers les os.

Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes miseres ?
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les miseres publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels,
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux.
Aux autres ils montraient, d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains appâts, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles:
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds :
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville était remplie ;

Vers 240. On fit la visite, dit Mézerai, dans les logis des Ecclésiastiques et dans les Couvens, qui se trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Tigres, que nos ayeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers et des monts Helvétiques,
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultere,
Une fille éplorée à sa tremblante mere :
De la cruelle faim le besoin consumant
Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.

Une femme.... grand Dieu ! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire ?

Vers 259. Les Suisses qui étaient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du tems ; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *barbares*, et non sur leur nation pleine de bon sens et de droiture, et l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'a conserver sa liberté, et jamais à opprimer celle des autres.

Vers 173. Cette histoire est rapportée dans tous les

Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle.
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misere et ses charmes,
A sa mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité:
Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
Meurs avant de sentir mes maux et ta misere,
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mere;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,

---

mémoires du tems. De pareilles horreurs arriverent au siége de la ville de Sancerre.

Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante:
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mere et le fils vous servent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager le Nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent:
Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs.
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs et de moi tu sépares la cause.

Je puis lever vers toi mes innocentes mains :
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne, à son gré, s'immole ces victimes ;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans ;
De mes sujets séduits qu'il comble la misere ;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le pere.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ;
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadême ;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix :
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis,
Et si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :

« Henri de ses sujets, ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux. »

Il dit, et dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la Ville affamée ;

Vers 349. Henri IV fut si bon, qu'il permettait à ses Officiers d'envoyer, comme le dit Mézeray, des rafraîchissemens à leurs anciens amis et aux Dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris preque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeans nourrirent les assiégés.

Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent,
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides et tremblans,
Tels qu'on feignait jadis, que des royaumes sombres
Les Mages, à leur gré, faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les enfers, et les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables,
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels ?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image.
C'est un Roi bienfaisant, le modele des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance.
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel était le langage ;
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vain discours,
Qui quelquefois s'éleve et retombe toujours ?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu :
« Combattans sans courage, et chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appât vous laissez-vous séduire ?
» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
» Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne.
» Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos temples saints de son culte hérétique. »
C'est ainsi qu'ils parlaient, et leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, et redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;

Vers 399. Au lieu de ce vers et des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1727.

« Malgré tant de clameurs et de cris odieux,
» La vertu de Henri pénétra dans les cieux, etc.
» Par des coups effrayans, souvent ce Dieu jaloux
» A, sur les nations, étendu son courroux ;
» Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices ;
» Il le soutient lui-même au bord des précipices,

Et déjà quelqu'uns-uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis qui, du plus haut de la voûte divine,
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes,
La Foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce espérance, et l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.

» Epure sa vertu dans les adversités,
» Combat pour sa défense et marche à ses côtés. »

Et quelques vers après :

« Enfin les tems affreux allaient être accomplis,
» Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
» Le Saint Roi qui, du haut de la voûte divine,
» Veillait sur le Héros dont il est l'origine,
» Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
» Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

Mais l'Auteur a eu raison de les changer.

La puissance, l'amour, avec l'intellignce,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face,
Des puissances du siecle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du nord a livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable et juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le pere des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
Pere de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidelle.
Aveuglé par son zele il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur et l'amour de la terre;

Avec tant de vertus, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu, qu'il adore, offre un coupable hommage ?
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître,
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un maître,
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les sujets au Prince, et le Prince aux sujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlerent :
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblerent.
Le Roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la Vérité, si long-tems attendue,
Toujours chere aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi descend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux ;
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumiere immortelle.

Il avoue avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'homme, et confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, et par-tout étendue,
Libre, mais sous un chef; adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mysteres saints dont son esprit s'étonne.

Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le Héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes.
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.

Vers 477. Il y avait dans l'édition de 1727.

« Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
» Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.

Fin des Variantes recueillies par M. l'Abbé Lenglet.

Tout le peuple changé, dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur et son pere.

Dès-lors on admira ce regne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

FIN.

Vers 498. Ce Blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, et Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait catholique en Juillet 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un Poëme et non une Histoire.

Fin des Notes de l'Editeur.

NOTES HISTORIQUES SUR LA HENRIADE,

TIREES DE L'EDITION DE M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT PREMIER.

Page 4, vers 30.

Les peuples à ses pieds, *etc*. Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne par les mouvemens que se donna Jean de *Montluc*, Evêque de Valence, Ambassadeur de France en Pologne, et Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais ayant appris, en 1574, la mort de son frere, il ne tarda point à revenir en France.

Page 4, vers 35.

Quélus et Saint-Maigrin, *etc*. La note de l'édition de 1723 est très-étendue, et contient même beaucoup de vérités et de curiosités historiques.

Maugiron, *Saint-Maigrin*, *Joyeuse et d'Epernon*.

C'était eux qu'on appelait les mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villéquier, Duguast, et

sur-tout Quélus, eurent part aussi et à sa faveur et à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa premiere jeunesse on lui avait déjà reproché ses goûts ; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guise qu'il fit tuer à Blois. Le Docteur Boucher, dans son livre, *de justâ Henrici tertii abdicatione*, ose avancer que la haine de Henri III pour le Cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse ; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ces mignons la religion à la débauche ; il faisait avec eux des retraites, des pélerinages, il se donnait la discipline : il institua la confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la Princesse de Condé, sa maîtresse ; les Capucins et les Minimes étaient les directeurs des confreres, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces confreres étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie, toute contraire, qui était celle des pénitens blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé, aussi bien que certains théologiens de son tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitudes : on tient que les statuts de ces confreres, leurs habits, leurs regles, étaient des emblêmes de ses amours, et que le poëte Desportes, Abbé de Tyron, l'un des plus

fins

fins courtisans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particuliere, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour : il mettait sur son visage une pâte préparée, et une espece de masque par-dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever et sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure ; il était si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le Duc d'Epernon de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs, et avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, *Baron d'Ampus*, dont il est ici question, était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage et d'une grande espérance ; il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrace lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du Roi : on le comparait à la princesse d'Eboli, qui, étant borgne comme lui, était dans le même tems maîtresse de Philippe II, Roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette Princesse et pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers, renouvelés depuis :

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes, concede puellæ;
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578, en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuart de Caussade de Saint-Maigrin, gentil-homme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III autant que Quélus et Maugiron, et mourut d'une maniere aussi tragique; il fut assassiné, le 21 juillet de la même année, dans la rue Saint-Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy, où étaient morts ses deux amis, et il y mourut le lendemain, de trente-quatre blessures qu'il avait reçues la veille. Le Duc de Guise, le Balafré, fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la Duchesse de Guïse. Les mémoires du tems rapportent que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large et à sa main faite en épaule de mouton. Le Duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévere sur la conduite de sa femme, et il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa Saint-Maigrin, Quélus et Maugiron après leur mort, les fit raser, et garda leurs blonds cheveux; il ôta, de sa main, à Quélus, des boucles

d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Etoile dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion ; Maugiron en blasphêmant ; Quélus en disant à tous momens : Ah ! mon Roi, mon Roi ! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à Saint-Paul : le Roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux ; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose et en vers, en latin et en français ; on y comparait Maugiron à Horatius Coclès et à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le regne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens ; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus :

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 4, vers 39.

Des Guises cependant, etc. C'étaient deux freres, l'un Henri, Duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans, par Poltrot, et lui-même tué à Blois par ordre de Henri III, en 1588 ; l'autre était Louis de Lorraine, cardinal de Guise, tué à Blois aussi bien que son frere. Le Duc de Guise sur-tout était le chef de la Ligue, et contraignit Henri III d'abandonner et le louvre et Paris, à la journée des Barri-

cades. C'est ce qui est exprimé par le vers 46 de la page suivante. : *Du Louvre* , *etc.*

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans l'édition de 1723 , nous plaçons ici une remarque fort curieuse sur ce Seignenr , que M. de Voltaire y avait jointe.

Page 10, vers 150.

De tous ses favoris , *etc.* On a choisi , dit M. de Voltaire , le Duc de Sully, parce qu'il était de la religion prétendue réformée , qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa religion et à son maître , et que depuis même, il alla, en qualité d'ambassadeur, en Angleterre. Il naquit à Rosny en 1559 , et mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu Henri II et Louis XIV. Il fut Grand-Voyer et Grand-Maître de l'Artillerie , Grand-Maitre des Ports en France , Sur-Intendant des Finances , Duc et Pair , et Maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal , comme une marque de disgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de Grand-Maitre de l'Artillerie , que la Reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre , et encor meilleur Ministre , incapable de tromper le Roi , et d'être trompé par les financiers ; il fut inflexible pour les courtisans , dont l'avidité est insatiable , et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appelaient le *Négatif* , et l'on disait que le mot *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette

vertu sévere il ne plut qu'à son maître, et le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrace. Le Roi Louis XIII le fit revenir à la Cour quelques années après pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient Louis XIII voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux Ministre, qui reparaissait dans une jeune Cour avec des habits et des airs de mode, passés depuis long-tems. Le Duc de Sully qui s'en aperçut, dit au Roi : Sire, quand le Roi votre pere, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins et les boufons de la Cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires dans lesquels regne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour, sous la régence de Marie de Médicis :

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du Roi ;
Adieu conseils, tresors déposés à ma foi ;
Adieu munitions, adieu grands équipages ;
Adieu tant de rachapts, adieu tant de ménages ;
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court ;
Adieu les amitiés et les amis de Cour, etc.

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV

d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calviniste, il lui répondit : Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile ; car il est si contraire à l'église romaine, que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministere ; le Pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, et conjurait le Duc de Sully de se servir de ses lumieres pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit sur le même ton ; il l'assurait qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa Sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Mais la substitution du nom de Mornay, que le poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Page 18, vers 293.

En voyant l'Angleterre, *etc.* Dans l'édition de 1723, la rencontre du vieillard se fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle se fait dans l'ile de Jersey ; et voici la note de M. de Voltaire sur cet endroit, dans son édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épisode, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le men-

songe à la vérité dans une histoire si récente ; que les savans dans l'histoire de France en doivent être choqués, et les ignorans peuvent être induits en erreur ; que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles ; que quand on personnifie les passions, que l'on peint la Politique et la Discorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV, etc. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorsque l'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une Princesse de sa religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot, un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de poëte que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent opposer à ces raisons, que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits qui ne sont pas des faits principaux, mais qu'il est impossible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hasard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens : car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poëme épique. A la vérité il serait ridicule de transporter des événemens principaux et dépendans les uns des

autres, de placer la bataille d'Ivri avant la bataille de Coutras, et la Saint-Barthelemi avec les Barricades : mais l'on peut bien faire passer secrettement Henri IV en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens même, change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes lecteurs qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne seraient point étonnés qu'on le fît aller en Guienne, qui est quatre fois plus éloigné. Que si Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois cents ans après lui, on peut, sans scrupule, faire rencontrer ensemble Henri IV et la Reine Elisabeth, qui s'estimaient l'un l'autre, et eurent toujours un grand désir de se voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné : il est vrai; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade et l'histoire de Carthage étaient aussi familieres aux Romains, que nous le sont les histoires les plus récentes. Il est aussi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin, ce mélange de l'histoire et de la fable, est une regle établie et suivie, non-seulement dans tous les poëtes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures, qui, à la vérité, ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems où l'histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupa-

tions. Or, il est certain, qu'après la mort de Guise, Henri a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, et qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable, que la Reine Elisabeth envoya effectivement, six mois après, à Henri-le-Grand, quatre mille Anglais. De plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV, le Héros du Poëme, qui puisse conter dignement l'histoire de la Cour de France, et qu'il n'y a guere qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin, il s'agit de savoir si les choses que se disent Henri IV et la Reine Elisabeth sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Page 19, vers 313.

Aux murs de Westminster, etc. C'était anciennement une abbaye et une ville unie à celle de Londres, et où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines.

Voyez au Poëme la note sur le vers 313.

Page 19, vers 331.

Il aperçoit la Tour, etc. La Tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours, bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume-le-Conquérant, Duc de Normandie, et depuis Roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux Château qu'est l'Arsenal, la garde des archives de la Couronne, la Monnaie, et même la prison des criminels d'Etat.

(*Tiré en partie de l'édition de* 1737.)

CHANT SECOND.

Page 23, vers 5.

Je ne décide point, *etc.* Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, et de leur faire considérer que les mêmes paroles qui seraient une impiété dans la bouche d'un catholique, sont très-séantes dans celle du Roi de Navarre. Il était alors calviniste ; beaucoup de nos historiens même nous le peignent flottant entre les deux religions, et certainement s'il ne jugeait de l'une et de l'autre que par la conduite des deux parties, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poëme pour un homme de bien qui cherche de bonne foi à s'éclaircir : par-là on satisfait à l'obligation de tout écrivain, qui doit être moral et instructif. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 28, vers 88.

Mon pere malheureux, *etc.* Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible et le moins décidé ; il était huguenot et sa femme catholique. Ils changerent tous deux de religion presqu'en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre, mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité.

jusque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestans qu'il aimait, et servit Catherine de Médicis qu'il détestait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La Reine mere l'envoya chercher. « Je sais, lui dit-» elle, que vous prétendez au gouvernement, je » veux que vous me le cédiez tout-à-l'heure par un » écrit de votre main, et que vous vous engagiez » à me remettre la régence, si les Etats vous la » déferent. » Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, et signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers que j'ai lus dans les manuscrits de M. le premier Président de Mesmes :

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand Seigneur et le Maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine,
Servant lachement une Royne.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services et leurs vies à Antoine de Navarre ; il se mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine ; la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épaule gauche au siége de Rouen où il commandait. Sa mort arriva le 17

novembre 1562, le trente-cinquieme jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ces derniers momens : et quoiqu'il eût reçu ses sacremens selon l'usage de l'église romaine, on douta s'il ne mourut point Protestant ; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe :

Ami Français, le Prince ici gissant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en a une dans M. le Laboureur qui ressemble à celle-là, et finit par le même hémistiche. M. Jurieu assure que, lorsque Louis, Prince de Condé, était en prison à Orléans, le Roi de Navarre, son frere, allait solliciter le Cardinal de Lorraine, et que celui-ci recevait assis et couvert le Roi de Navarre, qui lui parlait debout et nu-tête : je ne sais où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 29, vers 93.

Condé qui vit en moi, etc. La remarque de l'édition de 1723 est trop curieuse pour ne la pas mettre ici. La voici donc :

Louis de Condé, frere d'Antoine, Roi de Navarre, le septieme et dernier des enfans de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long-tems le chef des Réformés, et mourut, comme on le sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault, son beau-frere,

lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce Prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe et la jambe cassée, le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez, et chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à *Dargence* dans cette bataille, arriva un très-honnête et très-brave gentilhomme, nommé Montesquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était M. le Prince de Condé : *Tuez*, *tuez*, *mordieu*, dit-il, et lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince était bossu et petit, et cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli
Toujours cause et toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gard' de mal ce petit homme.

La Maréchale de Saint-André se ruina pour lui, et lui donna entr'autres présens la terre de Vallery, qui depuis est devenue la sépulture des Princes de la maison de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, et sur-tout pour les Reitres, qui étaient venus à son secours, et qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer

à son armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire ; et ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion, et sous un général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous François II, à Orléans, à perdre la tête ; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du sang, qui ne pouvait être jugé que par la Cour des Pairs, les chambres assemblées, obligé de répondre devant des Commissaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commissaires même fussent tirés du corps du Parlement. C'étaient Christophe de Thou, depuis premier Président, et pere de l'Historien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, Conseillers, Bourdin, Procureur-Général, et du Tillet, Greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occasion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que Madame Rénée de France, fille de Louis XII, et Duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour dont on se servit pour perdre ce Prince, qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait : il y avait pour légende *Louis XIII, Roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorenci, qui la montra tout en colere au Roi, persuadé que

le Prince de Condé l'avait fait frapper. (*Tiré presque tout de l'édition de* 1723.) Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme* et dans *Vigneul de Marville.*

Page 30, vers 107.

Coligni de Condé, etc. Gaspard de Coligni, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligni, Maréchal de France, et de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Châtillon, le 16 Février 1516. Après la mort du Prince de Condé, il fut déclaré chef du Parti des réformés en France. Catherine de Médicis et Charles IX surent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et de Henri III. Il fut massacré le jour de la Saint-Barthelemi; c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici :

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros, dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son Roi, et accusé par la voix publique de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au Souverain, qui doit faire le principal caractere d'un Héros Français; mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle : il avait fait ses premieres campagnes sous l'Amiral qui lui avait tenu lieu de pere. Il avait été accoutumé à le respecter, et ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, et sur-tout après la justification publique de Coligni,

qui ne pouvait point paraître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était point à ce Prince à regarder comme un crime, dans l'Amiral, son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains et une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux protestans ; et les huguenots, dont Henri IV était le chef, regardaient l'Amiral comme un martyr.

Page 32, vers 167.

Je ne suis point injuste, etc. Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut, après cinq jours, d'une fievre maligne ; le tems de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la Cour ; enfin, sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants et des collets parfumés chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, et qui passait pour un empoisonneur public, tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même que ce René se vanta de son crime, et osa dire publiquement qu'il en préparait autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la Reine, ne toucherent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV, parce qu'il est juste de se défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des grands à des causes naturelles. Le

peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort du Prince ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai, (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons, et avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard, son Médecin, et Desnœuds, son Chirurgien, disséquerent son cerveau, qu'ils trouverent très-sain; qu'ils aperçurent seulement des petites bubes d'eau, logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugerent être la cause des maux de tête, dont la Reine s'était plainte; ils attesterent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, et qu'apparemment ils auraient parlé de poison, s'ils y avaient trouvé quelque ressemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Desnœuds, Chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot passionné,

écrivit des libelles contre la Cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle, et dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530, de Henri d'Albret, Roi de Navarre, et de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Clèves ; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le Pape Paul III, et elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux Prédicateurs de la Ligue de dire publiquement, dans leurs sermons contre Henri IV, qu'il était bâtard ; mais ce qu'il y eut de plus étrange, fut que les Guises, et, entr'autres, ce François de Guise, qu'on dit avoir été si bon Chrétien, abuserent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon, au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avait des enfans, pour épouser leur niece, et se donner entiérement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à quarante-quatre ans, le 9 Juin 1572.

M. Bayle, dans ses réponses aux questions d'un Provincial, dit qu'on avait vu, de son tems, en Hollande, le fils d'un Ministre, nommé Goyon, qui passait pour le petit-fils de cette Reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre,

elle s'était remariée en secret à un Gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce Ministre. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 35, vers 236.

On l'insulte, *etc.* Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'assurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems, écrite de la main de Coligni. La populace traîna son corps par les rues, et le pendit par les pieds, avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Montfaucon, jouir de cet horrible spectacle; quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius : le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le Parlement rendit un Arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur la claie, serait pendu en Grève; ses enfans déclarés roturiers, et incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon-sur-Loin rasée, les arbres coupés, etc. et que tous les ans on ferait une procession le jour de la Saint-Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration, à laquelle l'Amiral n'avait point songé.

Le Parlement avait mis, quelques années auparavant, sa tête à cinquante mille écus. Il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie

des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Coligni, secundùm Bartholomæum.*

Mézerai rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter : il dit que, quelques années auparavant, le Gardien du Couvent des Cordeliers de Saintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté par les fenêtres, et ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Coligni, y trouva, dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de* 1723, *et de celle de* 1737.)

Page 39, vers 292.

Le Roi, le Roi lui-même, *etc.* Voici ce que Brantôme ne fait pas de difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, et voyait aucuns dans le Fauxbourg Saint-Germain qui se remuaient et se sauvaient : il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait, et en tirait tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin : incessamment criait : Tuez, tuez.*

Voici maintenant de quelle maniere est couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi, le Roi lui-même, au milieu des Bourreaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même

avec une arquebuse sur les huguenots qu'il voyait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le Maréchal de Tessé, que dans son enfance il avait vu un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la Saint Barthelemi, et lui demanda s'il était vrai que le Roi eût tiré sur les huguenots. C'était moi, Monsieur, répondit le vieillard, qui chargeait son arquebuse.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la Saint-Barthelemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre, et que pendant sept nuits le Roi, lui et toute sa cour, entendirent des gémissemens et des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres, jouant aux dez avec le Duc d'Alençon et le Duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table, que par deux fois il les fit essuyer, que deux fois elles reparurent, et qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

Voyez au poëme, la note du vers 292, *tirée presque toute de l'édition de 1737.*

Page 39, vers 305.

De Caumont, jeune enfant, etc. Mézerai, dans sa grande histoire, dit que son pere, son frere et lui couchaient dans le même lit, que son pere et son frere y furent massacrés, et qu'il échappa comme par miracle, etc. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerai appuie son récit

ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte : mais depuis, Monsieur le Duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même Maréchal de la Force, écrits de sa propre main. Le Maréchal y conte son aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le Maréchal de la Force raconte de la Saint-Barthelemi.

Deux jours avant la Saint-Barthelemi, le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui était prisonnier à la conciergerie ; le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, et tirer de force le prisonnier ; le lendemain le Parlement vint faire ses remontrances au Roi. Tous ces Messieurs avaient mis leur bras en écharpe pour faire voir à Charles IX qu'il avait estropié sa justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit, et au commencement du massacre on persuada d'abord aux huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du Parlement.

Cependant, un maquignon qui avait vu le Duc de Guise entrer avec des satellites chez l'Amiral de Coligny, et qui, se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce Seigneur, courut aussi-tôt en donner avis au sieur de *Caumont de la*

Force, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force et ses deux fils logeaient au Fauxbourg Saint-Germain, aussi bien que plusieurs calvinistes; il n'y avait point encore de pont qui joignît ce Fauxbourg à la ville. On s'était saisi de tous les bateaux, par ordre de la Cour, pour faire passer des assassins dans le Fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord, et avertit M. de la Force de son danger. La Force était déjà sorti de sa maison, il avait encore eu le tems de se sauver; mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre, le désarme, lui et ses deux enfans, et lui dit, avec des sermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus; le Capitaine l'accepte; la Force lui jure de la payer dans deux jours, et aussi-tôt les assassins, après avoir tout pillé dans sa maison, disent à la Force et à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule; c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la riviere, et les amenent dans la Ville. Le Maréchal de la Force assure qu'il vit la riviere couverte de morts : son pere, son frere et lui aborderent devant le Louvre : là ils virent égorger plusieurs de leurs amis; et entre autres le brave de Piles, pere de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin

mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de-là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats Suisses, et alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la Ville.

L'un des deux Suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire, il répondit qu'il avait donné sa parole, et qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer : une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, et l'on allait les délivrer au Capitaine Martin, lorsque le Comte de Coconas, celui-là même à qui depuis on coupa le cou, vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussi-tôt il fit descendre le pere et les enfans nu-tête et sans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort; il suivit Coconas, en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait Jacques Nompar, et qui a écrit ceci, éleva la voix, et reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont emmenés avec leur pere au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie : *Ah ! mon pere, ah ! mon Dieu, je suis mort;* dans le même moment le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune, couvert de leur sang, mais qui, par un miracle étonnant, n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi : *Je suis mort;*

mort ; il se laissa tomber entre son pere et son frere, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allerent, en disant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps ; il restait un bas de toile au jeune de la Force, un marqueur du jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas !* dit-il, *c'est bien dommage : celui-ci n'est qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait ?* Ces paroles de compassion obligerent le petit de la Force à lever doucement la tête, et à lui dire tout bas : je ne suis pas mort ; ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher, il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus*, et lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon ? c'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enivré ; vous voyez comme il s'est accommodé, je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui demanda trente écus pour sa récompense. De-là le jeune de la Force se fit conduire, déguisé en gueux, jusqu'à l'Arsenal, chez le Maréchal de Biron, son parent, Grand-Maître de l'Artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin, sur le bruit que la Cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de Page, sous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIEME.

Page 55, vers 300.

Le Roi le fit lui même, etc. Le Duc de Guise fut tué le vendredi 23 Décembre de l'an 1558, à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'anti-chambre du Roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la Cour : c'était Madame de Noirmoutier, selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort disent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du Conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre *d'Espinac*, Archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même tems se douta de quelque chose, lui dit, en présence de Larchant, Capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portait : *Cet habit est bien léger au tems qui court ; vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmerent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi, qui conduisait à un cabinet, dont le Roi avait fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fût murée, leve, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait ; dans le moment plusieurs

de ces garçons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avait distribués lui-même.

Montseri ou Montsivry fut celui qui donna le premier coup; il fut suivi de Lognac, de la Bastide et de Saint-Malin, qui se jeterent en même tems sur le Duc.

On montre encore, dans le château de Blois, une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, et qui fut la premiere teinte de son sang. Quelques Lorrains, en passant par Blois, ont baisé cette pierre, et la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussiere.

On ne parle point dans le poëme de la mort du Cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois; il est aisé d'en voir la raison : c'est que le détail de l'histoire ne convient pas à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*Edition de* 1723.)

Page 56, vers 323.

Cette grandeur sans borne, etc. On lit, dans la grande histoire de Mézerai, que le Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertissait de se défier de son frere. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractere qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractere naturel à un ambitieux, et sur-tout à un chef de parti.

CHANT QUATRIEME.

Page 76, vers 251.

Cet heureux tems n'est plus, etc. Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques observations sur la note qui se trouve au poème sur le vers 251, *tirée de l'édition de* 1737.

Premierement, il ne s'agit point de Parlement du tems de Saint Louis, le Parlement n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorzieme siecle. L'histoire marque que ce furent les envoyés de Saint Louis qui firent à ceux du Pape la réponse du Roi; et ils firent connaître depuis à l'Empereur Frédéric II, que comme la Couronne de France vient par un droit successif, il était plus glorieux d'être Roi de France que d'être Empereur, dignité qui ne s'obtient que par l'élection, et qu'il suffisait à Robert d'être frere d'un aussi grand Prince que le Roi de France. *

Page 86, vers 450.

Potier, cet hommes juste, etc. Voici la remarque des deux éditions de 1723 et 1737.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, Pré-

---

* *N. B.* Cette observation est de M. l'Abbé Langlet, et l'Auteur de la Henriade a avoué que cet Abbé avait raison, et que l'Auteur des premieres notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

sident à Mortier. Il se nommait *Blancménil* à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon par le mariage de sa petite-fille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas à la vérité conduit à la Bastille avec les autres membres du Parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la Grand Chambre : mais il fut depuis emprisonné au Louvre dans le tems de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrette avec Henri IV. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, et de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin, comme Blancménil allait être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancménil une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu. Il alla lui-même le tirer de prison. Le prisonnier se jeta à ses pieds; et lui dit : « Monseigneur, je vous » ai obligation de la vie, mais je vous demande un » plus grand bienfait, c'est de me permettre de me » retirer auprès de Henri IV, mon légitime Roi : » je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bien- » faiteur; mais je ne puis vous servir comme mon » maître. » Le Duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa et le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancménil sont encore dans les pa-

piers de M. le Président de Novion d'aujourd'hui.

Bussy-le-Clerc avait été d'abord Maître en fait d'armes, et ensuite Procureur : quand le hasard et le malheur des tems l'eurent mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussy*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussy d'Amboise*. Il se faisait appeller *Bussy grande puissance.*

CHANT CINQUIEME.

Page 90, vers 53.

C*LÉMENT dans la retraite*, *etc.* La fiction qui regne dans ce cinquieme Chant, et qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des Ligueurs et le fanatisme des Moines de ce tems firent passer pour certain, dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du poëte.

L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyre de frere Jacques-Clément, dans laquelle on assurait qu'un Ange lui avait apparu, et lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confreres de Jacques-Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, et avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne et par la superstition. Quoi qu'il en soit,

Clément se prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications et par la priere. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible, séduit par la simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques-Clément sortit de Paris le dernier juillet 1589, et fut amené à Saint-Cloud par la Guéle, Procureur-Général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil: son bréviaire était auprès de lui, ouvert et tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin, dans le Poëme, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'écriture sainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de* 1723)

CHANT SIXIEME.

Le sixieme et le septieme Chant sont ceux où M. de Voltaire a fait plus de changemens. * Celui

---

* *N. B.* Que quand on imprima la Henriade en 1723, sous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, et qui fut beaucoup altérée à l'impression.

qui était le sixieme dans la premiere édition de 1723, est le septieme dans l'édition de Londres in-4.° et dans les autres qui l'ont suivie; ainsi le commencement de ce Chant est tiré du Chant neuvieme de l'édition de 1723. Il est bon d'abord de remarquer que, comme on a plus d'égard dans un Poëme épique à l'ordonnance du dessin qu'à la chronologie, on a placé, immédiatement après la mort de Henri III, les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuvieme Chant, dans l'édition de 1723; la voici:

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuvieme Chant, et de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matiere mérite d'être éclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux; 1.° Les Etats de Paris; 2.° Le siége de cette Ville; 3.° La conversion de Henri IV, qui occasionna la réduction de cette Ville; mais ce dernier article est réservé pour le Chant dixieme dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri-le-Grand assiégea Paris quelques tems après la bataille d'Ivri, en 1590, au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de Septembre. La Ligue, long-tems après, en 1593, assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X,

et qui était mort depuis deux ans et demi ; et sur la fin de la même année 1593, au mois de juillet, le Roi fit son abjuration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris, qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée du Duc de Parme, et le prétendu regne de Charles, Cardinal de Bourbon : il est aisé de s'apercevoir que faire paraître le Duc de Parme sur la scene, eût été avilir Henri IV, le Héros du Poëme, et agir précisément contre le but de l'ouvrage ; et qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal : il serait aussi inutile dans le Poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on passe sous silence le Duc de Parme, parce qu'il était trop grand, et le Cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le siège, parce que, si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du Héros : on n'aurait pas pû lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs, les Etats de Paris ne sont point du nombre des événemens, qu'on ne peut déranger de leur point chronologique : la poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire. Par

exemple, je pourrais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parce que la vie et la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Les Etats de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris : ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet : on n'y prît nulle résolution, ils ne contribuerent en rien aux affaires du parti : le hasard aurait pu les assembler avant le siége comme après ; ils sont bien mieux placés avant le siége dans le Poëme. De plus il faut considérer qu'un Poëme épique n'est pas une histoire : on ne saurait trop présenter cette regle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui, chantant d'un Héros les exploits éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des tems.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue ;
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue ;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtrai, etc.

CHANT SEPTIEME.

Page 138, vers 269.

Et vous brave Amazonne, etc. Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans : c'est Monstrelet, Auteur comtemporain, qui parle.

« En l'an 1428 vint devers le Roi Charles de » France à Chinon où il se tenait, une pucelle, » jeune fille âgée de vingt ans, nommée Jeanne, » laquelle était vêtue et habillée en guise d'homme, » et était née des parties entre Bourgogne et Lor- » raine, d'une ville nommée Droimi, à présent » Domremi, assez près de Vaucouleurs; laquelle » pucelle Jeanne fut grand espace de tems cham- » briere en une hôtellerie; et était hardie de che- » vaucher chevaux, les mener boire, et faire telles » autres apertises et habiletés que jeunes filles n'ont » point accoutumé de faire, et fut mise à voie, et » envoyée devers le Roi par un Chevalier nommé » Messire Robert de Baudrencourt, Capitaine, de » par le Roi, de Vaucouleur, etc. »

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle : il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poëte soit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézerai dit tout bonnement que *Saint Michel, le Prince de la Milice Celeste*, apparut à cette fille, etc. Quoi qu'il en soit, si les

Français ont été trop crédules sur la pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler : car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage et leurs défaites. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet, sans faire néanmoins une dissertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage et la résolution si prudente et si bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée et nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille simple dans ses mœurs, toujours sage dans sa conduite et dans ses réponses, sans se démentir en rien tant qu'elle fut à la tête de nos armées ? Elle avait paru devant le Roi en 1429, avec une fermeté et une résolution extraordinaire ; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe et à son âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, et de le conduire à Reims pour y être sacré : ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille sans talens et sans expérience, renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudens, et même si bien établis dans le royaume, et que par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors ? Cependant bien des Auteurs du tems même avouent qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille : c'est ce qui est examiné dans le livre de l'*Histoire justifiée contre les Romans.*

CHANT HUITIEME.

Page 159, vers 102, après ce vers :

Et par Armand détruite, etc. On voit dans l'édition de 1723 ce qui suit :

Sancy, brave guerrier, Ministre, Magistrat, etc.

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de M. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement Conseiller au Parlement, Maître des Requêtes, Ambassadeur en Angleterre et en Allemagne. Colonel général des Suisses, premier Maître-d'Hôtel du Roi, Surintendant des finances, et réunit ainsi en sa personne le Ministere, la Magistrature et le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay, Conseiller au Parlement, et de Jacqueline de Morvilliers; il naquit en 1546, et mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des Requêtes, il se trouva dans le Conseil de Henri III, lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue ; il proposa de lever une armée de Suisses. Le Conseil, qui savait que le Roi n'avait pas un sou, se moqua de lui. *Messieurs*, dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée.*

On lui donna sur-le-champ la commission, et point d'argent, et il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singuliere : d'abord il persuada aux Génevois et aux Suisses de faire la guerre au Duc de Savoie, conjointement avec la France : il leur promit de la cavalerie qu'il ne leur donna point : il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au Duc de Savoie : ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du Roi. Ainsi on vit pour la premiere fois les Suisses donner des hommes et de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens; il mit en gage ses pierreries, et entr'autres ce fameux diamant nommé le Sancy, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal, Dom Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Dom Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, et un petit coffre, dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, et qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier : il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une

piece d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au Roi Dom Antoine, et eût pu même en donner davantage.

Sancy, étant Surintendant des finances sous Henri IV, fut disgracié, au rapport de M. de Thou, parce qu'il avait dit à la Duchesse de Beaufort que ses enfans ne seraient jamais que des fils de *P.* Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosny. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le Roi, en 1604, le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque tems après Henri IV, disant qu'il fallait être de la religion de son Prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse et mordante satyre intitulée : *La Confession Catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 171, vers 10 des Variantes.

Frappe le Grand Henri, *etc.* Ce vers donne lieu à l'Auteur de faire, dans l'édition de 1723, une remarque qui n'est point dans les autres éditions, parce que l'on a supprimé les vers qui y ont donné lieu : la voici cependant :

Ce ne fut point à Ivri, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre le soldat qui l'avait blessé dans ses gardes.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri-le-Grand,

dans un Poëme où il faut conserver l'unité d'action. Ce Prince fut blessé à Aumale ; il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poëte ; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées ; qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties : sans cela il est absolument impossible de faire un poëme épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivri ; mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même enveloppé de trois cents Cornettes Walonnes, et y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont et par le Duc de la Trémoille. Les siens le crurent mort quelque temps, et jeterent de grands cris de joie, quand ils le virent l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du Roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit : *Sire, Vous avez assez fait l'Alexandre, il est temps que vous fassiez le Cesar : c'est à nous à mourir pour votre Majesté, et ce vous est gloire, Sire, de vivre pour nous ; et j'ose vous dire que ce vous est devoir.*

Fin des Notes historiques sur la Henriade, tirées de l'édition de M. l'Abbé Langlet.

DISSERTATION
SUR LA MORT
DE HENRI IV.

LE plus horrible accident qui soit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuses conjectures. Presque tous les mémoires du tems de la mort de Henri IV, jettent également des soupçons sur les ennemis de ce bon Roi, sur les courtisans, sur les Jésuites, sur sa maîtresse, sur sa femme même. Ces accusations durent encore, et on ne parle jamais de cet assassinat sans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur, en les accusant; on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle, comme d'une tragédie dans laquelle il faut attacher par de grandes passions et par de grands crimes

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue ; tout Paris accuse de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enleve des personnes considérables, il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête ; et la calomnie passant de bouche en bouche, et bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours cruelle. Depuis que je m'applique à l'Histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuves, dont les Historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mere de Henri IV mourut d'une pleurésie ; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, et qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de Catherine de Médicis. On ne s'avise guere de douter que le Pape Alexandre VI ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le Cardinal Cornéto, et pour quelques autres Cardinaux, dont il voulait, dit-on, être l'héritier. Guicciardin, auteur contemporain, auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime et à ce châtiment du crime : il ne dit pas que le Pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, et l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi, j'ose dire à Guicciardin : *L'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion.*

Vous êtes l'ennemi du Pape, vous avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui; de là vous concluez qu'un Pape de soixante et quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier était-il un objet si important? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets-de-chambre avant que les Papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action si infâme, une action qui demandait des complices, et qui, tôt ou tard, eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape, plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fievre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son pere; voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le pere et le fils sont malades en même tems; donc ils sont empoisonnés: ils sont l'un et l'autre de grands politiques, des princes sans scrupule; donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze Cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité c'est la logique d'un peuple qui déteste son maître;

mais ce ne doit pas être celle d'un historien. Il se porte pour juge, il prononce les arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de Guicciardin, je le dirai des mémoires de Sully au sujet de la mort de Henri IV. Ces mémoires furent composés par des secrétaires du Duc de Sully, alors disgracié par Marie de Médicis; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette Princesse, que la mort de Henri IV faisait maîtresse du royaume, et sur le Duc d'Epernon, qui servit à la faire déclarer régente. Mézerai, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons; et celui qui vient de faire imprimer le sixieme tome des mémoires de Condé, fait ses efforts pour donner au malheureux Ravaillac les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuse à la fois le P. Alagona, Jésuite, oncle du Duc de Lerme, tout le Conseil espagnol; la Reine Marie de Médicis, la maîtresse de Henri IV, madame de Verneuil et le Duc d'Epernon. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit; si le Conseil d'Espagne, a mis, dans Naples, le couteau à la main de Ravaillac, ce n'est donc pas le Duc d'Epernon qui l'a séduit dans Paris; lui que Ravaillac appelait

Catholique à gros grains, comme il est prouvé au procès; lui qui n'avait fait que des actions généreuses, lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, et qui voulut qu'on le réservât à la question et au supplice.

Il y a des preuves, dit Mézerai, que des Prêtres avaient mené Ravaillac jusqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne sais quelles dépositions vagues d'un nommé du Jardin et d'une Descomans, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant; rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe, cele d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusque dans le crime; cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aura séduit, un fanatique à qui on aura fait accroire qu'il sera protégé, ne décélerait-il pas ses séducteurs? Comment, dans l'horreur des tortures, n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape ; j'ai eu des visions, des révélations ; j'ai cru servir Dieu ; je reconnais que je me suis trompé, et que je suis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par personne.* Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la messe : il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au Roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques : il avoue que le dessein de tuer le Roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a résisté ; qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible ; qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires : *François Ravaillac.*

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers, dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étaient la superstition et la fureur, qui animerent Jean Châtel, Pierre Barriere, Jacques Clément. C'était l'esprit de Poltrot qui assassina le Duc de Guise ; c'étaient les maximes de Balthazard Gérard, assassin du Prince d'Orange. Ravaillac avait été Feuillant, et il suffisait alors d'avoir été

moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de Henri IV, le meilleur des Rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux Aod assassinant le Roi des Philistins, Judith se prostituant à Holoferne, pour l'égorger dormant entre ses bras, Samuël coupant par morceaux un Roi prisonnier de guerre, envers qui Saül n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres qui ne tiraient point à conséquence : on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur et d'ignorance qui dominait, et par la connaissance du cœur humain, et par les interrogatoires de Ravaillac, qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ses confessions, faites à la mort devant les juges. Ces confessions prouvent expressément que Jean Châtel avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, et Ravaillac dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. Ravaillac se recommande, en pleurant, à Saint François, son patron, et à tous les Saints : il se confesse avant de recevoir la question;

il charge deux Docteurs, auxquels il s'est confessé, d'assurer le greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le Roi : il avoue seulement qu'il a parlé au P. d'Aubigny, Jésuite, de quelques visions qu'il a eues ; et le P. d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas : enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment, sur sa damnation éternelle, qu'il est le seul coupable, et il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons ? Sont-ce-là des preuves suffisantes ?

Cependant l'éditeur du sixieme tome des mémoires de Condé insiste encore ; il recherche un passage des mémoires de l'Etoile, dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'exécution: *On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premierement ces paroles ne sont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution. Secondement, il est vrai, peut-être, que Ravaillac dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me disait : Le Roi est haï ; on se réjouira de sa mort.* Il voyait le contraire, et que le peuple le regrettait ; il se voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire : *On m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu justifier dans les conversations le crime de Jean Châtel, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de ces

ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de l'Etoile ? Un bruit de ville qu'il rapporte, prévaudra-t-il sur un procès-verbal ? Dois-je en croire M. de l'Etoile, qui écrivait le soir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux, qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques années, dix-huit tomes *in-folio* des mémoires du feu marquis de Dangeau, j'y trouvai ces propres paroles : « La Reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, est morte empoisonnée par le marquis de Masfeld ; le poison avait été mis dans une tourte d'anguilles : la comtesse de Pernits, qui mangea la desserte de la Reine, en est morte aussi ; trois Caméristes en ont été malades : le Roi l'a dit ce soir à son petit couvert. » Qui ne croirait un tel fait circonstancié, appuyé du témoignage de Louis XIV, et rapporté par un courtisan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avait soin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il est très-faux que la comtesse de Pernits soit morte alors ; il est tout aussi faux que Louis XIV ait prononcé des paroles aussi indiscrettes. Ce n'était point M. de Dangeau qui faisait ces malheureux mémoires ; c'était un vieux valet-de-chambre imbécille qui se mêlait de faire, à tort et à travers, des gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendait dans les antichambres. Je suppose cependant que ces mémoires

tombassent, dans cent ans, entre les mains de quelque compilateur; que de calomnies alors sous presse! que de mensonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. Aristote avait bien raison, quand il disait que *le doute est le commencement de la sagesse.*

ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des Peuples.

ON a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de regles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent poétiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, et presque pas un orateur : le monde est plein de critiques, qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait, il n'y a pas long-tems, dans la tête d'un

jeune homme, pour lui donner, une année ou deux, une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois, par la lecture de quelques bons livres! La voie par laquelle on a si long-tems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est sur-tout en fait de poésie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des poëtes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre dont ils ne connaissent point le caractere; aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport, et quand même leurs regles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles? *Homere*, *Virgile*, *le Tasse*, *Milton*, n'ont guere obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues regles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche, et seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carriere, et non pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homere* des regles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poëte Grec a composé deux poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homere* avec lui-même.

Virgile venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* et celui de l'*Odyssée*, il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs regles à l'*Eneide.* Ils ont fait à-peu-près comme les astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, et créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savans, et qui se croient tels, venait vous dire : *Le Poëme épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, et dans laquelle un Héros acheve quelque grande action, avec le secours des Dieux, dans l'espace d'une année* ; il faudrait lui répondre : votre définition est très-fausse ; car, sans examiner si l'*Iliade* d'*Homere* est d'accord avec votre regle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le Diable et par sa femme en un jous, et chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à Dieu. Ce poëme cependant est mis, par les Anglais, au niveau de l'*Iliade*, et beaucoup de personnes le préferent à *Homere*, avec quelque apparence de raison.

Mais, me direz-vous, le poeme épique ne sera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuse ? Non : cette définition serait aussi fausse que l'autre. L'*Œdipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *César* de *Shakespear*, le *Caton* d'*Adisson*, la *Mérope* du marquis *Scipion Maffei*,

le *Roland* de *Quinault*, sont toutes de belles tragédies, et j'ose dire, toutes d'une nature différente. On aurait besoin en quelque sorte d'une définition particuliere pour chacune d'elles.

Il faut, dans tous les arts, se donner bien de garde de ces définitions trompeuses, par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familieres. Il n'en est point des arts, et sur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature : nous pouvons définir les métaux, parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les ouvrages des hommes changent, ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins different. Que dis-je ! la même nation n'est plus reconnaissable au bout de quatre siecles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les états : ils changent en mille manieres, tandis qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs, autant que nous pouvons juger, était trés-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de *Luigi* et de *Carissimi* : des airs Persans ne plairaient pas assurément à des oreilles Européanes ; mais, sans aller si loin, un Français accoutumé à nos opéra, ne peut s'empêcher de rire la premiere fois qu'il entend du récitatif en Italie. Autant en fait un Italien à l'opéra de Paris, et tous deux ont également tort, ne considérant point que le réci

tatif n'est autre chose qu'une déclamation notée ; que le caractere des deux langues est très-différent ; que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, et doit par conséquent l'être beaucoup dans la musique. Nous suivons à-peu-près les regles d'architecture de *Vitruve ;* cependant les maisons bâties en Italie par *Palladio*, et en France par nos architectes, ne ressemblent pas plus à celle de *Pline* et de *Ciceron*, que nos habillemens ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet : Qu'était la tragédie chez les Grecs ? Un chœur qui demeurait presque toujours sur le théâtre ; point de division d'actes ; très-peu d'action, encore moins d'intrigue. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la tragédie est véritablement une action ; et si les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pieces, un style naturel avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs et sur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la poésie épique ? Le mot *Epique* vient du mot Grec Ἔπος, qui signifie *Discours :* l'usage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'aventures héroïques, comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord signifiait aussi *Dis-*

cours , ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil ; et comme le titre d'*Imperator* , qui appartenait aux Généraux d'armée , fut ensuite conféré aux seuls Souverains de Rome.

Le poëme épique , regardé en lui même , est donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action soit simple ou complexe, qu'elle s'acheve dans un mois ou dans une année , ou qu'elle dure plus longtemps ; que la scene soit fixée dans un seul endroit, comme l'*Iliade ;* que le héros voyage de mers en mers , comme dans l'*Odyssée ;* qu'il soit heureux ou infortuné , furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée ;* qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer ; sur le rivage d'Afrique , comme dans la *Lusiade* , dans l'Amérique comme dans l'*Aracauna ;* dans le ciel , dans l'enfer , hors des limites de notre monde , comme dans le *Paradis* de *Milton* , il n'importe ; le poëme sera toujours un poëme épique , un poëme héroïque , à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous faites scrupule , disait le célebre M *Adisson* , de donner le titre de poëme épique au *Paradis perdu* de *Milton* , appelez-le , si vous voulez , un poëme divin ; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira , pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade.*

Ne disputons jamais sur les noms. Irai-je refuser le nom de comédie aux pieces de M. *Congreve* , ou à celles de *Calderon* , parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs ? La carriere des arts a plus d'étendue

qu'on ne pense : un homme qui n'a lu que les auteurs classiques, méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes ; et celui qui ne sait que la langue de son pays, est comme ceux qui, n'étant jamais sortis de la Cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, et qui a vu Versailles a tout vu.

Mais le point de la question et de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent, et sur quoi elles different. Un poëme épique doit par-tout être fondé sur le jugement, et embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action *une et simple*, qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes qui soient comme les membres d'un corps robuste et proportionné. Plus l'action sera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra sur-tout que cette action soit *intéressante ;* car tous les cœurs veulent être remués ; et un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, serait insipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être *entiere*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à-peu-près les principales regles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les

lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet instinct qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions, et point de regles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les nations ? il y en a sans doute en très grand nombre. Depuis le temps de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modeles, *Homere*, *Démosthenes*, *Virgile*, *Ciceron*, ont en quelque maniere réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres ; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractere de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit, des goûts, des couleurs et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol à son style, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manieres. La douceur et la mollesse de la langue Italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un style majestueux, sont, ce me semble, généralement parlant, le caractere des écrivains Espagnols. La force, l'énergie, la hardiesse, sont plus particulieres aux Anglais ; ils sont sur-tout

amoureux des allégories et des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hasardent peu, ils n'ont ni la force Anglaise, qui leur paraîtrait une force gigantesque et monstrueuse, ni la douceur Italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse effeminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût et ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ces jours cette différence qui se trouve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur style.

On approuve avec raison, en Italie, ces vers de la troisieme stance du premier chant de la *Jerusalem*.

> Così all' egro fanciul' porgiamo aspersi
> Di soave licor' gli orli del vaso :
> Succhi amari ingannato intanto ci beve,
> E dall' inganno suo vita riceve.

Cette comparaison du charme des fables, qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amere, donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un poëme épique Français. Nous lisons avec plaisir dans *Montagne*, qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plaît dans son style familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'Epopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, et qui mérite de l'être. C'est dans le chant seizieme de la *Jerusalem*, lorsqu'*Armide* commence à soupçonner la fuite de son amant :

Volea guidar : dove, o crudel, me sola
Lasci ! ma il varco al suon chiuse il dolore ;
Si che tornò la flebile parola
Più amara in dietro a rimbombar su'l cuore.

Ces quatre vers Italiens sont très-touchans et très-naturels ; mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimatias* en Français. « Elle voulait crier : » Cruel, pourquoi me laisses-tu seule ? mais la dou- » leur ferma le chemin à sa voix, et ces paroles » douloureuses reculerent avec plus d'amertume, » et retentirent sur son cœur. »

Apportons un autre exemple tiré d'un des sublimes endroits du poëme singulier de *Milton*, dont j'ai déjà parlé ; c'est au premier livre, dans la description de Satan et des Enfers.

—— Round he throw his baleful eyes
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd wit obdurate pride, and stedfast hate.
At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation wast and wild :
A dungeon horrible, on all sides round,
As one great furnace, flam'd yet from those flames
No ligth, but rather darkness visible,
Serv'd ony to discover sights of woe ;
Regions of sorrow ! doleful shades ! where peace
And rest can never dwel ! hope never comes
That comes to all ; etc.

« Il promene de tous côtés ses tristes yeux, dans » lesquels sont peints le désespoir et l'horreur, avec » l'orgueil et l'irréconciliable haine. Il voit d'un » coup-d'œil aussi loin que les regards des Ché- » rubins peuvent percer, ce séjour épouvantable,

» ces déserts désolés, ce donjon immense, enflam-
» mé comme une fournaise énorme. Mais de ces
» *flammes il ne sortait point de lumiere; ce sont des*
» *ténebres visibles*, qui servent seulement à décou-
» vrir des spectacles de désolation, des régions de
» douleur, dont jamais n'approchent le repos ni
» la paix; où l'on ne connaît point l'espérance,
» connue par-tout ailleurs. »

Antonio de Solis, dans son excellente histoire de la conquête du Méxique, après avoir dit que l'endroit où *Montézume* consultait ses Dieux, était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumiere, ajoute: *O permittian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad*: « Où laissaient entrer seulement au-
» tant de jour qu'il en fallait pour voir l'obsurité. »
Ces ténebres visibles de *Milton* ne sont point condamnés en Angleterre, et les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très-certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions, l'exactitude Française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matiere, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le pere *Bourdaloue* prêche devant une assemblée de la Communion Anglicane, et qu'animant par un geste noble un discours pathétique, il s'écrie: « Oui,

» chrétiens, vous étiez bien disposés ; mais le sang
» de cette veuve que vous avez abandonnée, mais
» le sang de ce pauvre que vous avez laissé oppri-
» mer, mais le sang de ces misérables dont vous
» n'avez pas pris en main la cause ; ce sang retom-
» bera sur vous, et vos bonnes dispositions ne ser-
» viront qu'à rendre sa voix plus forte pour de-
» mander à Dieu vengeance de son infidélité. Ah !
» mes chers auditeurs, etc. » Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire Anglais. Car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées et les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, et récitée avec enthousiasme. En Angleterre, un sermon est une dissertation solide, et quelquefois seche, qu'un homme lit au peuple sans geste et sans aucun éclat de voix. En Italie, c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien est grande la différence entre les goûts des nations.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent que la raison et les passions sont par-tout les mêmes ; cela est vrai, mais elles s'expriment par-tout diversement. Les hommes ont, en tout pays, un nez, des yeux et une bouche : cependant l'assemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie ; ni une beauté Turque à la Chine ; et, ce qu'il y a de plus aimable en Asie et en Europe,

serait regardé comme un monstre dans le pays de Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des loix générales des arts sur lesquels la coutume, c'est-à-dire, l'inconstance a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle maniere on les cultive chez toutes les nations. Il ne suffit pas, pour connaître l'Epopée, d'avoir lu *Virgile* et *Homere* ; comme ce n'est point assez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* et *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui est universellement *beau* chez les anciens, nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue et dans leurs mœurs ; mais ce serait s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la religion, qui est presque toujours le fondement de la poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siége Troye que de celles des Américains. Nos combats, nos siéges, nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la boussole, de l'imprimerie, tant d'autres arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont, en quelque façon, changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens ; mais il ne faut pas peindre la même chose.

Qu'*Homere* nous représente ses Dieux s'enivrant

de nectar, et riant sans fin de la mauvaise grace dont *Vulcain* leur sert à boire, cela était bon de son tems, où les Dieux étaient ce que les Fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un poëme une troupe d'anges et de saints buvant et riant à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait, après *Virgile*, introduire des harpies enlevant le dîner de son héros, et qui changerait de vieux vaisseaux en belles nymphes ? En un mot, admirons les anciens; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle ; et ne faisons pas cette injustice à la nature humaine et à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec tant de sûreté.

Il n'y a point de monument en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la *Jérusalem* du *Tasse ; Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que *Newton. Camoëns* est en Portugal ce que *Milton* est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand plaisir, et même un grand avantage pour un homme qui pense, d'examiner tous ces poëmes épiques de différentes natures, nés en des siecles et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages Grecs, Romains, Italiens, Anglais ; tous habillés, si je l'ose dire, à la maniere de leurs pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces que

de prétendre les peindre ; j'essaierai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au lecteur à suppléer aux défauts de ce dessein : je ne ferai que proposer ; il doit juger, et son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité, et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu, qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'art ; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines ; il le suivra dans tous ses changemens ; il distinguera ce qui est *beauté* ou défectuosité dans tous les tems, et chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales*, qu'on admire dans un pays et qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à *Aristote* ce qu'il doit penser d'un auteur Anglais ou Portugais, ni à M. *Perrault*, comment il doit juger de l'*Iliade ;* il ne se laissera point tyranniser par *Scaliger*, ni par le *Bossu :* mais il tirera ses regles de la nature et des exemples qu'il aura devant les yeux, et il jugera entre les Dieux d'*Homere* et le Dieu de *Milton*, entre *Calypso* et *Didon*, entre *Armide* et *Eve.*

Si les nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages et aux manieres de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'ere chrétienne : il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or, *Hésiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui suivait celui de la guerre de Troye, et que cet âge dans lequel il vivait finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain qu'*Homere* fleurissait deux générations après la guerre de Troye ; ainsi il pouvait avoir vu, dans son enfance, quelques vieillards qui avaient été à ce siége, et il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe et d'Asie qui avaient vu *Ulysse*, *Ménelas* et *Achille*.

Quand il composa l'*Iliade*, (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire et des fables de son tems. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour historiens et pour théologiens ; ce ne fut même que quatre cents ans après *Hésiode* et *Homere* qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raisonnable. Un livre dans ce tems-là était une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui : loin de donner au public l'histoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à présent, on ne transmettait à la postérité que les

grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des Dieux et l'histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa long-tems en vers chez les Egyptiens et chez les Grecs, parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur, et à être chantés : telle était la coutume de ces peuples, si différens de nous. Il n'y eut, jusqu'à *Hérodote*, d'autre histoire parmi eux qu'en vers, et ils n'eurent, en aucun tems, de poésie sans musique.

A l'égard d'*Homere*, autant ses ouvrages sont connus, autant est on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que, long-tems après sa mort, on lui a érigé des statues et élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion est que, de son vivant, il mendiait dans sept villes, et que celui dont la postérité a fait un Dieu, a vécu méprisé et misérable ; deux choses très-compatibles.

L'*Iliade*, qui est le grand ouvrage d'*Homere*, est plein de Dieux et de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, et il n'y a point de nation qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'*Iliade*, naissent les deux grands reproches que l'on fait à *Homere* : on lui impute l'extravagance de ses Dieux, la grossiéreté de ses Héros. C'est reprocher

à un peintre d'avoir donné à ses figures des habillemens de son tems. *Homere* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, et les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homere*. Si l'idée des trois Graces qui doivent accompagner la déesse de la beauté, si la ceinture de *Vénus* sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion que nous lui reprochons ? Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siecle qui avait trouvé des allégories si justes et si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossiereté dans les héros d'*Homere*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvieme chant de l'*Iliade*, mettre trois gigots de moutons dans une marmitte, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec *Achille* ; *Achille* et *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans ; *Charles XII*, Roi de Suede, a fait six mois sa cuisine à *Demir - Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme : et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la Princesse *Nausica*, qui, suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes et celles du Roi et de la Reine; on peut trouver ridicule que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur pere, lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers : cela n'em-

pêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à *Homere* d'avoir tant loué la force de ces héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que par cette supériorité seule les nations du nord ont conquis notre hémisphere depuis la Chine jusqu'au Mont-Atlas. Les anciens se faisaient une gloire d'être robustes; leurs plaisirs étaient des exercices violens; ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment, d'une maison dans une autre, leur ennui et leur inutilité. En un mot, *Homere* avait à représenter un *Ajax* et un *Hector*, non un courtisan de Versailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des poëmes d'*Homere*, ce serait ici le lieu d'examiner la maniere dont il les a traités, et d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matiere, que je me bornerai à une seule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homere* a eu des temples, il s'est trouvé bien des infideles qui se sont moqués de sa divinité; il y a eu, dans tous les siecles, des savans, des *rai-*

sonneurs, qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce pere de la poésie est, depuis quelque tems, un grand sujet de dispute en France. *Perrault* commença la querelle contre *Despréaux;* mais il apporta à ce combat des armes trop inégales; il composa son livre du parallele des anciens et des modernes, où l'on voit un esprit très-superficiel, nulle méthode et beaucoup de méprises. Le redoutable *Despréaux* accabla son adversaire en s'attachant uniquement à relever ses bévues; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, sans qu'on entamât seulement le fond de la question. *Houdar de la Motte* a depuis renouvelé la querelle: il ne savait pas la langue Grecque; mais l'esprit a suppléé en lui, autant qu'il est possible, à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion et de finesse que ses dissertations sur *Homere*. Madame *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'*Homere* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. *de la Motte* était d'une femme d'esprit, et celui de Madame *Dacier*, d'un homme savant. L'un, par son ignorance dans la langue Grecque, ne pouvait sentir les beauté de l'auteur qu'il attaquait; l'autre, toute remplie de la superstition des commentateurs, était incapable d'apercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorsque je lus *Homere*, et que je vis ces fautes grossieres, qui justifient les critiques, et

ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tous les chants de l'*Iliade*. En effet, nous ne connaissons parmi les Latins ni parmi nous aucun auteur qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homere*, a fait, à la vérité, *Pertharite*, *Suréna*, *Agésilas*, après avoir donné *Cinna et Polieucte;* mais *Suréna* et *Pertharite* sont des sujets encore plus mal choisis que mal traités. Ces tragédies sont très-faibles; mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions et de fautes grossieres. Enfin, j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; et le paradoxe de la réputation d'*Homere* m'a été développé. *Shakespear*, leur premier poëte tragique, n'a guere, en Angleterre, d'autre épithete que celle de *Divin*. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle est par *Philipps*, ou au *Caton* d'*Adisson*, qu'aux anciennes pieces de *Shakespear*. Ces pieces sont des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années; on y baptise, au premier acte, le héros qui meurt de vieillesse au cinquieme; on y voit des sorciers, des paysans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse, et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux et de plus absurde, vous le trouverez dans *Shakespear*. Quand je commençais à apprendre la langue Anglaise, je ne pouvais comprendre comment une

nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant; mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, et ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossieres de leur auteur favori; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulieres que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de *Caton*, et ses talens qui en ont fait un Secrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de *Shakespear.* Tel est le privilége du génie d'invention; il se fait une route où personne n'a marché avant lui; il court sans guide, sans art, sans regle; il s'égare dans sa carriere; mais il laisse loin derriere lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. Tel à-peu-près était *Homere;* il a créé son art et l'a laissé imparfait: c'est un chaos encore, la lumiere y brille déjà de tous côtés.

Le *Clovis* de *Desmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces poëmes, fameux par leur ridicule, sont, à la honte des regles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pyrame* de *Pradon* est plus exact que le *Cid* de *Corneille.* Il y a peu de petites *Nouvelles* où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homere.*

Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des Colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homere* est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui, poussé par les vents, consume la terre devant lui.* Si c'est un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, *il fait trois pas, et au quatrieme il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colere d'*Achille*, il personifie les prieres; *elles sont filles du Maître des Dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, et ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans; elles suivent de loin l'Injure, l'Injure altiere qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse.* C'est ici sans doute qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdar*, de l'Académie Française, qui, dans sa traduction d'*Homere*, étrangle ce beau passage, et le raccourcit ainsi en deux vers :

On appaise les Dieux; mais par des sacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit,

s'il a empêché M. de *la Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination, et si cet académicien si ingénieux a cru que quelques antitheses, quelques tours délicats pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homere*; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré et trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué les louanges à *la Motte*; en vain, avec tout l'art possible, et soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable; son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, et *Homere* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homere* en faveur de ses beautés, sont la plupart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les *Pensées* de M. *Pascal*, qu'il n'y a point de beauté poétique, et *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme* fatal laurier, bel astre, *et que c'est cela qu'on appêlle beauté poétique.* Que prouve un tel passage, sinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ? Pour juger des poëtes, il faut savoir se sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître ; comme pour décider sur la musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille et de l'ame. Qu'on ne croie point encore connaître les poëtes par les traductions ; ce serait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions

augmentent les fautes d'un ouvrage, et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame *Dacier*, n'a point lu *Homere;* c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le style du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin, on verra *Homere* lui-même, qu'on trouvera, comme ses héros, tout plein de défauts, mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de son poëme! Heureux qui peindrait les détails comme lui! et c'est précisément par ces détails que la poésie charme les hommes.

CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

Il ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand homme. Elle est pleine de puérilités et de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espece de maquignon et de faiseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était d'une jument malade, et qui, étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avait été jusques-là récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands

hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier Consulat du grand *Pompée* et de *Crassus*. Les Ides d'octobre, qui étaient le quinze de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *octobris Maro consecravit Idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, et mourut à Brindes, comme il allait en Grece pour mettre, dans la retraite, la derniere main à son *Enéïde*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les poëtes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages et l'amitié d'*Auguste*, de *Mécene*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour, comme il vint paraître au théâtre après qu'on y eût récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractere doux, modeste, et même timide. Il se dérobait très-souvent, en rougissant, à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarasssé de sa gloire, ses mœurs étaient simples, il négligeait sa personne et ses habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité,

qui s'accorde si bien avec le génie, et qui semble être donnée aux véritablement grands hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, et qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même lorsqu'il écrivait en prose. *Séneque* le philosophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réussi en prose que *Cicéron* ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu descendre à la prose, puisque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poésie.

Horace et lui furent comblés de biens par *Auguste*. Cet heureux tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux. Aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguste*, a effacé l'horreur de ses proscriptions; ils nous font aimer sa mémoire, ils ont fait, si j'ose le dire, illusion à toute la terre. *Virgile* mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas* et à l'Empereur même. On sait qu'il ordonna par son testament que l'on brûlât son *Enéïde*, dont il n'était point satisfait; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa derniere volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguste* composa au sujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant; ils sont beaux, et semblent partir du cœur.

Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas! ergo ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis! etc.

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes, est encore, avec ses défauts, le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. *Virgile* tira le sujet de son poëme des traditions fabuleuses que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui ; à-peu-près comme *Homere* avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siége de Troye ; car en vérité il n'est pas croyable qu'*Homere* et *Virgile* se soient soumis par avance à cette regle bizarre, que le pere *le Bossu* a prétendu établir ; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, et de disposer toutes les actions qui se passent dans le poëme avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette regle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siecle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire, ni du poids d'aucun nom célebre.

Les poëtes épiques, au contraire, sont obligés de choisir un héros connu, dont le nom seul puisse imposer au lecteur, et un point d'histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout poëte épique qui suivra la regle de *le Bossu* sera sûr de n'être jamais lu ; mais heureusement il est impossible de la suivre : car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez ensuite quelqu'événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan : il faudra, de nécessité, que vous

altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans plusieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans *Denis d'Halicarnasse*. Cet historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée*, il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les prédictions de *Céléno*, ni le petit *Ascane*, qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes*, *etc*. Pour la métamorphose des vaisseaux d'*Enée* en *Nymphes*, *Denis d'Halicarnasse* n'en parle point. *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Prisca fides facto, sed fama perennis*. Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappellant la créance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup-d'œil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un auteur Français qui prendrait *Clovis* pour son héros, de parler de la Sainte Ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi, et qui se conserve encore avec foi dans cette ville ? Un Anglais qui chanterait le Roi *Arthus*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin* ! Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité en riant de leur ab-

surdité. Après tout, quelqu'excusable qu'on soit de mettre en œuvres de pareils contes, je pense qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entierement ; un seul lecteur sensé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de la fable, *Virgile* est blâmé par quelques critiques, et loué par d'autres, de s'être asservi à imiter *Homere*. Pour moi, si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scene les Dieux d'*Homere*, qui étaient aussi les siens, et qui, selon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais assurément, il les fait agir avec plus de jugement que le poëte Grec. Il parle comme lui du siége de Troye ; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art, et des beautés plus touchantés dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homere*. On nous crie que l'épisode de *Didon* est d'après celui de *Circé* et de *Calipso ;* qu'*Enée* ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulisse*. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homere a fait Virgile*, dit-on. Si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles, même pour l'ordinaire, il est au-dessous de l'original : quand *Virgile* est grand, il

est lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caracteres *Homere* a jetée dans son *Iliade ;* au lieu que dans l'*Enéide*, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias* et le fidele *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste ; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, et *Homere* l'oisiveté d'*Achille*. Le poëte Grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros, et comme son talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant, avec plus de force que de choix, des caracteres éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage, et le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée* qu'il a voulu et qu'il a dû nous attacher, aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté son poëme.

Saint-Evremont dit qu'*Enée* est plus propre à être fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il est vrai qu'*Enée* passe, auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du

courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits gigantesques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins sage, si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* et de *Diomede*, qui combattent contre des Dieux, il aurait plu davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'*Eneïde*. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut; je suis persuadé qu'il le sentait lui même, et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu le dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguste* que le premier, le second, le quatrieme et le sixieme livre, qui font effectivement la plus belle partie de l'*Enéïde*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troye. De cette haute élévation où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guere que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec *Lavinie* qu'il ne connaissait pas, ne saurait nous intéresser après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'ima-

gination échauffée par la ruine de Troye. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse ; cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'*Enéïde* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez *Virgile*. Ce que la force de son art a tiré de ce terrein ingrat est presque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme sage qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homere* avait répandu avec une profusion sans regle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Enéïde*, c'est qu'on est tenté, en les lisant, de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la personne de *Turnus* un jeune Prince passionnément amoureux, prêt à épouser une Princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est favorisé dans sa passion par la mere de *Lavinie*, qui l'aime comme son fils. Les Latins et les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, et même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une Ambassade au Roi Latin pour obtenir un asyle ; le bon vieux Roi commence par lui offrir sa fille, qu'*Enée* ne demandait pas : de-là suit une guerre cruelle, encore ne commence-t-elle que par hasard et par une aventure commune et petite. *Turnus*, en combattant pour sa maîtresse est tué impitoyable-

ment par *Enée;* la mere de *Lavinie* au désespoir, se donne la mort, et le faible Roi Latin, pendant tout ce tumulte, ne sait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix; il se retire au fond de son palais, laissant *Turnus* et *Enée* se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive. Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant, qui avait tant de droits sur elle, et qu'il secourut le vieux Roi *Latinus*, au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de *Lavinie;* j'aimerais qu'il en fût le vengeur, je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser au héros davantage. Une telle proposition eût été une source de beautés nouvelles. Le pere et la mere de *Lavinie*, cette jeune Princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin; ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un *Raphaël*, et je ne puis pas dire comme le *Corrége*, *son Pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé les yeux vers *Homere* et *Virgile*, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius* et *Silius Italicus*, l'un

faible, l'autre monstrueux imitateur de l'*Iliade* et de l'*Enéide ;* mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle : il n'a rien imité, il ne doit à personne ni ses beautés, ni ses défauts, et mérite, par cela seul, une attention particuliere.

Lucain étoit d'une ancienne maison de l'Ordre des Chevaliers : il naquit à Cordoue en Espagne, sous l'empereur *Caligula.* Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de *Séneque*, son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucaïn* pour un Espagnol, qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son style des barbarismes qui n'y sont point, et qui, supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poésie, et le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traiterent tous deux était *Orphée.* La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premieres années de ce regne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges, il le loue même avec trop de flatterie; et en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit

donner à un autre homme, quel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avoit comblé. Il força Séneque à conspirer contre lui : *Lucain* entra dans cette fameuse conspiration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami et rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siecle éclairé, politique et peu superstitieux, où vivaient *César* et *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains, du tems de *César*, étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomede*, *Mezence* et *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines et les plus puissans hommes, qui aient jamais été, disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par là il a rendu son poëme sec et aride. Il a voulu suppléer

au défaut d'invention par la grandeur des sentimens; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'*Achille* et *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homere* et dans *Virgile*, et que *César* et *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain.* Il n'y a dans son poëme aucune description brillante comme dans *Homere.* Il n'a point connu, comme *Virgile*, l'art de narrer et de ne rien dire de trop; il n'a ni son élégance ni son harmonie. Mais aussi vous trouverez dans la *Pharsale* des beautés qui ne sont ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Enéide.* Au milieu de ces déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli : quelques-uns de ces discours ont la majesté de ceux de *Tite-Live*, et la force de *Tacite* : il peint comme *Salluste*, en un mot, il est grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une seule ligne telle que celle-ci; en parlant de *César* : *Nil actum reputans si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poétique.

Virgile et *Homere* avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scene. *Lucain* a fait tout aussi bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embellissemens nécessaires aux actions d'*Enée* et d'*Agamemnon.* On savait peu de chose de ces héros fabuleux; ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que *Pindare* chantait, et dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait

qu'il se jetât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* et d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire Romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus*, vivaient dans un autre siecle qu'*Enée ;* les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de *Pharsale*, si *Iris* venait lui apporter son épée, ou si *Vénus* descendait dans un nuage d'or à son seccurs ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont persuadés qu'un poëme ne saurait subsister sans Divinités, parce que l'*Iliade* en est pleine ; mais ces Divinités sont si peu essentielles au poëme, que le plus bel endroit qui soit dans *Lucain*, et peut-être dans aucun poëte, est le discours de *Caton*, dans lequel ce stoïque ennemi des fables, dédaigne d'aller voir dans le Temple *Jupiter Hammon*. Je me sers de la traduction de *Brébeuf*, malgré ses défauts :

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est a craindre,
Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers,
Je ne consulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous :
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux.

Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Pensez-vous qu'a ce Temple un Dieu soit limité ?
Qu'il ait, dans ces déserts caché la vérité ?
Faut-il d'autre sejour à ce Monarque auguste,
Que les cieux, que la terre et que le cœur du juste ?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit;
C'est sa main qui nous guide et son feu qui nous luit.
Tout ce que nous voyons est cet être suprême, etc.

C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons.
Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
Percer avant le tems dans les choses futures,
Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher,
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministere des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* est inférieur à *Virgile.* Faut-il qu'après avoir peint *César*, *Pompée*, *Caton* avec des traits si forts, il soit faible quand il les fait agir ? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble que je vois un portique hardi et immense, qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIEME.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'empire Romain eut été détruit par les Barbares, plusieurs langues se formerent des débris du Latin, comme plusieurs royaumes s'éleverent sur les ruines de Rome; les conquérans porterent dans tout l'Occident leur barbarie et leur ignorance. Tous les arts périrent; et lorsqu'après huit cents ans ils commencerent à renaître, ils renaquirent Goths et Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture et de la sculpture de ces tems-là, est un composé bizarre de grosiéreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conserverent la langue Latine pour la corrompre: les Francs, les Vandales, les Lombards, mélerent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier et stérile. Enfin, la langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polit la premiere; ensuite l'Espagnole; puis la Française et l'Anglaise se perfectionnerent.

La poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. *Dante* et *Pétrarque* écrivirent dans un tems où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable: chose étrange, que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. *Homere*

fleurit chez les Grecs plus d'un siecle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les arts. Les Barbares des côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuses rimes runiques, dans les tems qu'ils ne savaient pas lire ; ce qui prouve en passant que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le *Tasse* était encore au berceau, lorsque le *Trissin*, auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la premiere Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour son sujet l'*Italie delivrée des Goths* par *Bélisaire*, sous l'empire de *Justinien*. Son plan est sage et régulier ; mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le *Tasse*.

Le *Trissin* était un homme d'un savoir très-étendu, et d'une grande capacité. *Léon* X l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de *Charles-Quint* ; mais enfin il sacrifia son ambition et la prétendue solidité des affaires à son goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célebres, que nous avons vu quitter et même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était, avec raison, charmé des beautés qui sont dans *Homere*, et cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; il en a tout pris, hors le génie. Il s'appuie sur *Homere* pour

marcher, et tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du poëte Grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur : le *Trissin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homere*, où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Justinien* a les mêmes vues sur son époux dans l'*Italia liberata*. Elle commence par se baigner dans sa belle chambre; elle met une chemise blanche, et après une longue énumération de tous les affiquets d'une toilette, elle va trouver l'Empereur qui est assis sur un gazon dans un petit jardin : elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agacerie, et enfin *Justinien*

Le diede un bascio
Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella stette; e sorridendo disse :
Signor mio dolce, or che volete fare !
Che se venisse alcuno in questo luogo,
E ci vedesse, avrei tanta vergogna,
Che più non arderei levar la fronte :
Entriamo nelle nostre usate stanze,
Chiudiam gli usci, e sopra il vostro letto
Poniam ci, e fate poi quel che vi piace.
L'Imperator rispose : Alma mia vita,
Non dubitate della vista altrui,
Che quì non può v nir persona umana,
Se non per la mia stanza, ed io la chiusi
Come qui venni, e ho la chiave a canto,
E penso, che ancor voi chiudeste l'uscio,
Che vien in esso dalle stanze vostre ;

Perché giammai non lo lasciaste aperto.
E detto questo, subito abbracciolla;
Poi si colcar nella minuta erbetta,
La quale allegra gli fioria d' intorno, etc.

L'Empereur lui donna un doux baiser, et lui jeta les bras au cou. Elle s'arrêta, et lui dit en souriant : « Mon doux Seigneur, que voulez-vous faire ? » Si quelqu'un entrait ici et nous découvrait, je » serais si honteuse, que je n'oserais plus lever les » yeux : allons dans notre appartement ; fermons » les portes, mettons-nous sur le lit, et puis faites » ce que vous voudrez. » L'Empereur lui répondit : « Ma chere ame, ne craignez point d'être aperçue ; » personne ne peut entrer ici que par ma chambre ; » je l'ai fermée, et j'en la clef dans ma poche. Je » présume que vous avez aussi fermé la porte de » votre appartement, qui entre dans le mien ; car » vous ne le laissez jamais ouvert. Après avoir » ainsi parlé, il l'embrasse et la jette sur l'herbe ten- » dre qui semble partager leurs plaisirs, et qui les » couronne de fleurs. » Ainsi ce qui est décrit noblement dans *Homere* devient aussi bas et aussi dégoûtant dans le *Trissin*, que les caresses d'un mari et d'une femme devant le monde.

Le *Trissin* semble n'avoir copié *Homere* que dans des descriptions ; il est très-exact à peindre les habillemens et les meubles de ses héros ; mais il ne dit pas un mot de leurs caracteres. Cependant je ne fais pas mention de lui pour remarquer seulement ses fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait

fait un poëme épique régulier et sensé, quoique faible, et qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus, il est le seul des poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes, et celui de tous ceux qui a le moins introduit d'enchanteurs et de héros enchantés dans ses ouvrages; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOENS.

TANDIS que le *Trissin*, en Italie, suivait d'un pas timide et faible les traces des anciens, le *Camoens*, en Portugal, ouvrait une carriere toute nouvelle, et s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le *Virgile* Portugais.

Camoens, d'une ancienne famille Portugaise, naquit en Espagne dans les dernieres années du regne célebre de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean*, il vint à la Cour de Lisbonne, la premiere année du regne d'*Emmanuel-le-Grand*, héritier du trône et des grands desseins du Roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, et le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à suivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir, en 1497,

Vasco de Gama, avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire et impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama*, et ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passerent pour des insensés qui se sacrifient de gaîté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation et avec larmes ces aventuriers, et les pleura comme morts : cependant l'entreprise réussit, et fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camoens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un désir vague de voyager et faire fortune, et l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrettes, ses mécontentemens de la Cour, et sur-tout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arracherent à sa patrie : il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, et il perdit un œil daus un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un Vice-Roi dans les Indes : *Camoens* étant à Goa, en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, était un de ces malheurs singuliers que la destinée réservait à *Camoens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontieres de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, et où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut-là qu'il

composa son poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lusiade*, titre qui a peu de rapport au sujet, et qui, à proprement parler, signifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, et de-là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, et se sauva, dit-on, en nageant d'une main, et de l'autre tenant son poëme, seul bien qui lui restait. De retour à Goa, il fut mis en prison; il n'en sortit que pour essuyer un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit gouverneur arrogant et avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin, il revint à Lisbonne avec son poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ 800 livres de notre monnaie d'aujourd'hui; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite et d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, et qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, et de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes se disputerent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homere*. Il voyagea comme lui; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait fortune et qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le *Camoens*, ne pouvait que produire une

nouvelle

nouvelle espece d'Epopée. Le fond de son poëme n'est ni une guerre ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : « Je chante ces hommes » au-dessus du vulgaire, qui des rives occidentales » de la Lusitanie, portés sur des mers qui n'avaient » point encore vu de vaisseaux, allerent étonner » la Taprobane de leur audace : eux dont le » courage, patient à souffrir des travaux au-» delà des forces humaines, établit un nouvel » empire sous un ciel inconnu et sous d'autres » étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du fa-» meux Troyen qui porta ses Dieux en Italie, ni » ceux du sage Grec qui revit Ithaque après vingt » ans d'absence, ni ceux d'*Alexandre*, cet impé-» tueux conquérant. Disparaissez, drapeaux que » *Trajan* déployait sur les frontieres de l'Inde : voici » un homme à qui Neptune a abandonné son trident; » voici des travaux qui surpassent tous les vôtres.

» Et vous, Nymphes du Tage, si jamais vous » m'avez inspiré des sons doux et touchans, si j'ai » chanté les rives de votre aimable fleuve, donnez-» moi aujourd'hui des accens fiers et hardis; qu'ils » aient la force et la clarté de votre cours, qu'ils » soient purs comme vos ondes, et que désormais » le Dieu des vers préfere vos eaux à celles de la » fontaine sacrée. »

De-là le poëte conduit la flotte Portugaise à l'embouchure du Gange; il décrit en passant les côtes occidentales, le midi et l'orient de l'Afrique, et

les différens peuples qui vivent sur cette côte ; il entremêle avec art l'histoire du Portugal. On voit dans le troisieme chant la mort de la célebre *Inès de Castro* , épouse du Roi *Dom Pedro*, dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le théâtre de Paris. C'est, à mon gré, le plus beau morceau du *Camoens ;* il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendrissans et mieux écrit. La simplicité du poëme est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les tems et chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance, appelé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'éleve du fond de la mer ; sa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui, ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre, ou ce Dieu, est le gardien de cet océan, dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui disputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays, sans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, et qui me paraît conforme au génie Italien ; c'est une île enchantée qui sort de la mer pour le rafraîchissement de *Gama* et de sa flotte. Cette île a servi, dit-on, de modele à l'île d'*Armide*, décrite quelques années après par le

Tasse. C'est-là que *Vénus*, aidée des conseils du Pere Éternel, et secondée en même tems des fleches de *Cupidon*, rend les *Néréides* amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement; chaque Portugais embrasse une *Néréide*, et *Thétis* obtient *Vasco de Gama* pour son partage. Cette Déesse le transporte sur une haute montagne, qui est l'endroit le plus délicieux de l'île, et de-là lui montre tous les royaumes de la terre et lui prédit les destinées du Portugal.

Camoens, après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île, et des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont *Vénus* est la Déesse, et où des Nymphes caressent des Matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camoens* prétend que dans ce poëme *Vénus* signifie la *Sainte Vierge*, et que *Mars* est évidemment *Jesus-Christ*. A la bonne heure, je ne m'y oppose pas; mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout; on ne sera plus tant surpris que *Gama*, dans une tempête, adresse ses prieres à *Jesus-Christ*, et que ce soit *Vénus* qui vienne à son secours. *Bacchus* et la *Vierge Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais, après l'établisse-

ment de leur commerce, est la propagation de la foi, et *Vénus* se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés; il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme; mais la poésie du style, et l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Véronese* parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des Peres Bénédictins et des Soldats Suisses dans des sujets de l'ancien Testament.

Le *Camoens* tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses aventures au Roi de Mélinde, lui dit: *O Roi! jugez si Ulysse et Enée ont voyagé aussi loin que moi, et couru autant de péril?* Comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son *Homere* et son *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand est le peu de liaison qui regne dans toutes ses parties; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succedent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation spirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme liberata* dans le tems que la *Lusiade* du *Camoens* commençait à paraître. Il entendait assez le Portugais pour lire ce poëme et pour en être jaloux ; il disait que le *Camoens* était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincere, était très-mal fondée ; le *Tasse* était autant au-dessus de *Camoens*, que le Portugais était supérieur à ses Compatriotes. Le *Tasse* eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si long tems balancée, et qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; et si on lit *Homere* par une espece de devoir, on lit et on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les especes. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* et du *Joueur*, en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* et l'*Eneïde*. On peut même dire que le genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très-inférieur au véritable poëme épique.

Il en est des écrits comme des hommes. Les caracteres sérieux sont les plus estimés ; et celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des ogres et des géants que des héros, et d'outrer la nature que de la suivre.

Le *Tasse* naquit à Surrento, en 1544, le onzieme Mars, de *Bernardo Tasso* et de *Portia de Rossi.* La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Italie, et avait été long-tems une des plus puissantes. Sa grand-mere était une Cornaro : on sait assez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre ; mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son pere, né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa principauté par *Charles-Quint.* De plus, *Bernardo* était poëte lui-même : avec ce talent, et le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit Prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre et malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avait reçu de son pere, se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partisans du Prince de Salerne, et qui connaissait, par une dure expérience, le danger de la poésie et d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclaves. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit,

parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en philosophie et en théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la logique d'*Aristote*, et ce bel art de disputer pour et contre en termes inintelligibles, sur des matieres qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa, à l'âge de dix-sept ans, son poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. La réputation que ce dernier ouvrage lui attira le détermina dans son penchant pour la poésie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, sous le nom de *di Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il se repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit et dans les autres où son inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son pere avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de *Ferrare*, et crut qu'être logé et nourri chez un Prince pour lequel il faisait des vers était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans il alla en France, à la suite du Cardinal d'*Est*. *Il fut reçu du Roi Charles IX*, disent les historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite*, *et revint à Ferrare comblé d'honneurs et de biens*. Mais ces biens et ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques louanges : c'est

la fortune des poëtes. On prétend qu'il fut amoureux, à la Cour de Ferrare, de la sœur du Duc, et que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique, qui le consuma vingt années, et qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poëme avaient déjà paru sous le nom de *Godefroi.* Il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée.* Il pouvait dire alors comme un grand homme de l'antiquité : *J'ai vécu assez pour le bonheur et pour la gloire.* Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Enveloppé, dès l'âge de huit ans, dans le bannissement de son pere ; sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens ; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même ; et ce qui devait ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Surrento, dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, et dont il espérait quelques secours, mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste, et le rejeta

dans des maladies violentes et longues qui lui ôterent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Sainte Vierge* et de *Sainte Scholastique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le Marquis *Manso di Villa* rapporte ce fait comme certain; mais tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'est que le *Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais poete : enfin, après vingt années, l'envie fut lasse de l'opprimer, son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs et de la fortune, mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le Pape *Clément VIII*, qui, dans une Congrégation de Cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier, et les honneurs du triomphe; cérémonie bizarre qui paraît ridicule aujourd'hui, sur-tout en France, et qui était alors très-sérieuse et très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, et par un grand nombre de Prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du Pape : *Je désire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux *Aldobrandins*, neveux du Pape, qui

aimaient et admiraient le *Tasse*, se chargerent de l'appareil du couronnement ; il devait se faire au Capitole ; chose assez singuliere, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ces préparatifs, comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment : il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems qui sappe la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homere* l'étaient en Grèce; et on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* et d'*Homere*, malgré ses fautes, et malgré la critique de M. *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît, à quelques égards, être d'après l'*Iliade :* mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troye ; si *Renaud* est une copie d'*Achille*, et *Godefroy* d'*Agamemnon*, j'ose dire que le *Tasse* a été bien au-delà de son modele. Il a autant de feu qu'*Homere* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caracteres différens comme ceux de l'*Iliade ;* mais ces caracteres sont mieux annoncés, plus fortement décrits, et infiniment mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte Grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homere* crayonnait, il a perfec-

tionné l'art de nuancer les couleurs et de distinguer les différentes especes de vertus, de vices et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroy* est prudent et modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuse valeur de *Tancrede* est opposée à la fureur d'*Argant ;* l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie et d'emportement ; dans *Herminie*, c'est une tendresse douce et aimable : il n'y a pas jusqu'à l'*Hermite Pierre* qui ne fasse un personnage dans le tableau, et un beau contraste avec l'enchanteur *Isméno ;* et ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calchas* et de *Talthybius. Renaud* est une imitation d'*Achille ;* mais ses fautes sont plus excusables, son caractere est plus aimable, son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit, et *Renaud* intéresse.

Je ne sais si *Homere* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam*, l'ennemi des Grecs ; mais c'est sans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur se serait intéressé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit, et massacrer de sang-froid un vénérable Monarque âgé de quatre-vingts ans, et tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des croisades. Les Moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt.

La Cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblese d'autrui. Des Princes quittaient leurs états, les épuisaient d'hommes et d'argent, et les laissaient exposés au premier occupant, pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentils-hommes vendaient leurs biens et partaient pour la Terre-Saïnte avec leurs maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses, et la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion; ils égorgerent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe ni d'âge; mais quand ils arriverent au Saint Sépulchre, ces monstres, ornés de croix blanches, encore toutes dégouttantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiserent la terre et se frapperent la poitrine, tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le *Tasse* fait voir, comme il le doit, les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros qui, sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infideles une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de la *Jérusalem*, à le considérer dans ce sens est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le *Tasse* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit, presque tout y est lié avec art; il amene adroitement les aventures; il distribue sagement les lumieres et les

ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramene aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'éleve au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque par-tout clair et élégant, et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la molesse de la langue Italienne prend un nouveau caractere sous ses mains et se change en majesté et en force.

On trouve, il est vrai, dans la *Jérusalem* environ deux cents vers, où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des *concetti* puériles : mais ces faiblesses étaient une espece de tribut que son génie payait au mauvais goût que son siecle avait pour les pointes, et qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entierement désabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, et quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un épisode, qui ne tient en rien au reste du poëme. Je parle de l'étrange et inutile talisman que fait le sorcier *Ismeno* avec une image de la *Vierge Marie*, et de l'histoire d'*Olindo* et *Sophronia*. Encore si cette image de la *Vierge* servait à quelque prédiction ; si *Olindo* et *Sophronia*, près d'être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut, et disaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils sont entiérement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du poëme ;

mais le poëte ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. *Sophronie* et *Olinde* sont aussi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'image de la *Vierge* l'est aux Mahométans.

Il y a dans l'épisode d'*Armide*, qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui assurément ne seraient point admis en France et en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons, et un perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du *Tasse*, ils étaient reçus dans toute l'Europe, et regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute, un homme qui vient de lire M. *Locke* ou M. *Addisson*, sera étrangement révolté de trouver dans la *Jérusalem* un sorcier Chrétien, qui tire *Renaud* des mains des sorciers Mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer *Ubalde* et son compagnon à un vieux et saint magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers se promenent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascalon, vers une vieille, qui les transporte aussi-tôt, dans un

petit bateau, aux îles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de Dieu, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambassade, et ramenent au camp des Chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand besoin.

Encore ces imaginations, dignes des contes de Fées, n'appartiennent-elles pas au *Tasse ;* elles sont copiées de l'*Arioste*, ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcide.* C'est-là sur-tout ce qui fait que tant de littérateurs Italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au-dessus du *Tasse.*

Mais quel était ce grand exploit qui était réservé à *Renaud ?* Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténériffe jusqu'à Jérusalem, la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, Dieu ordonne à l'Archange *Michel* de précipiter dans les enfers les Diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, et qui tournaient son tonnerre contre les Chrétiens en faveur des Mahométans. *Michel* leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrétiens. Ils obéissent aussi-tôt et se plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien *Ismeno* les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu, et sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la forêt où les Chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la

charpente d'une tour. Les Diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrede* y trouve sa *Clorinde* enfermée dans un pin, et blessée d'un coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y présente à travers l'écorce d'un myrthe, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prieres de l'*Hermite Pierre*, et le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable. *Cesar* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instrumens et des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* et la traduction de *Brébeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, est au-dessous de l'original.

« Lucus erat longo nunquàm violatus ab ævo ;
» Obscurum cingens connexis aëra ramis,
» Et gelidas altè summotis solibus umbras.
» Hunc non ruricolæ panes, nemorumque potentes
» Sylvani, Nymphæque tenent ; sed barbara ritu
» Sacra Deûm, structæ diris feralibus aræ,
» Omnis et humanis lustrata cruoribus arbos.
» Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
» Illic et volucres metuunt insistere ramis,
» Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
» Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
» Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,

» Arboribus suus horror inest. Tùm plurima nigris
» Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
» Arte carent, cæsisquè extant informia truncis.
» Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
» Attonitos : non vulgatis sacrata figuris
» Numina sic metuunt : tantùm terroribus addit
» Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
» Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
» Et procumbentes iterùm consurgere taxos,
» Et non ardentis fulgere incendia sylva,
» Roboraque amplexos circumfulsisse dracones;
» Non illum cultu populi propriore frequentant,
» Sed cessère Deis. Medio cùm Phœbus in axe est,
» Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
» Accessus dominumque timet deprendere luci.
» Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro :
» Nam vicina operi, belloque intacta priori,
» Inter nudatos stabat densissima montes.
» Sed fortes tremuère manus, motique verendâ
» Majestate loci, si robora sacra ferirent,
» In sua credebant redituras membra secures.
» Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
» Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
» Ausus, et aëriam ferro proscindere quercum,
» Effatur, merso violata in robora ferro :
» Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
» Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
» Imperiis, non sublato secura pavore,
» Turba ; sed expensa Superorum et Cæsaris irâ
» Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
» Sylvaque Dodones, et fluctibus altior alnus,
» Et non plebeios luctus testata cupressus.
» Tùm primùm posuêre comas, et fronde carentes
» Admisère diem, propulsaque robore denso
» Sustinuit se sylva cadens. Gemuère videntes
» Gallorum populi : muris sed clausa juventus

» Exultat. Quis enim læsos impunè putaret
» Esse Deos ? »

Voici la traduction de *Brébeuf*. On sait qu'il était plus ampoulé que *Luçain* ; il a gâté souvent son original en voulant le surpasser ; mais il y a toujours dans *Brébeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains et des Dieux révérée,
Dont le feuillage sombre et les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits ;
Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains et les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois ;
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offensent la Nature en révérant les Dieux.
Là, du sang des humains, on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres ;
Tout y ressent l'horreur, et même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les Sangliers, les Lions, les bêtes les plus fieres,
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanieres ;
La Foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable et n'y tombe jamais ;
Là de cent Dieux divers les grossieres images,
Impriment l'épouvante et forcent les hommages.
La mousse et la paleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects et les vœux :
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte ;
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer.

Là d'une obscure source il coule une onde obscure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triste éclat d'une flâmme ensoufrée
La forêt est couverte, et n'est pas dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés,
De cérastes hideux et de dragons ailés.
Les voisins de ce bois, si sauvage et si sombre,
Laissent à ces démons son horreur et son ombre ;
Et le Druïde craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacriléges,
Les Dieux même, les Dieux n'ont point de priviléges ;
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés ;
Et de tous les soldats les ames étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise,
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise :
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte.
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jule commande ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire,
Des chênes et des ifs aussi vieux que leur mere,
Des pins et des cyprès dont les feuillages verts
Conservent le printems au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent,
A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
Marseille seulement, qui les voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.

Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer César et terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jérusalem délivrée ;* mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel est au-dessus de celle d'un héros imaginaire, et combien les pensées fortes et solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques, et que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfans.

Le *Tasse* semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son poëme était allégorique. L'armée des Princes chrétiens, dit-il, représente le corps et l'ame. *Jérusalem* est la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté. *Godefroy* est l'ame, *Tancrede*, *Renaud*, etc. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures et figurés, *figura e figurato. Armide* et *Ismeno* sont les tentations qui assiégent nos ames ; les illusions de la forêt enchantée représentent les faux raisonnemens, *falsi*

sillogismi, dans lesquelles nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que le *Tasse* ose donner de son poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les commentateurs ont fait avec *Homere* et avec *Virgile*. Il se suppose des vues et des desseins qu'il n'avait pas probablement quand il fit son poëme ; ou si par malheur il les a eus, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées. Si le Diable joue dans son Poëme le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté, et, si j'ose le dire, dans l'esprit de la religion. Les processions, les litanies, et quelques autres détails de pratiques religieuses sont représentées dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la poésie qui sait annoblir tout, et étendre la sphere des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de *Pluton* et d'*Alecton*, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos Diables et notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas et de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que *Pluton*, *Proserpine*, *Rhadamante*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Bel-*

zebut et *Astarot ;* nous rions du mot de *Diable*, nous respectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité ; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE HUITIEME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du seizieme siecle, l'Espagne produisit un poëme épique, célebre par quelques beautés particulieres qui y brillent, aussi bien que par la singularité du sujet; mais encore plus remarquable par le caractere de l'Auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maison de *Philippe II*, et combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. Après un tel succès, *Philippe*, moins jaloux d'augmenter sa gloire au-dehors que d'établir ses affaires au-dedans, retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir, c'est-à-dire, de connaître les hommes, et de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et séjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou et du Chily avaient pris les armes contre les Espagnols, leurs conquérans et leurs tyrans. Je dirai en passant, que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté est traitée de rebellion par les auteurs Espagnols. La passion qu'il

avait pour la gloire, et le désir de voir et d'entreprendre des choses singulieres, l'entraînerent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily, à la tête de quelques troupes, et il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontieres du Chily, du côté du sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robustes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage et plus long-tems que les autres Américains, et ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. *Alonzo* soutint contre eux une pénible et longue guerre. Il courut des dangers extrêmes, il vit et fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, et de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même-tems le conquérant et le poëte ; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait à en chanter les événemens, et faute de papier, il écrivit la premiere partie de son poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana* du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce commencement, qui serait

insupportable

insupportable dans tout autre poëme, est ici nécessaire, et ne déplaît pas dans un sujet où la scene est par-delà du Tropique, et où les héros sont des sauvages qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis et célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

« Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés » de voir des créatures pareilles à des hommes » portant du feu dans leurs mains, et montés sur » des monstres qui combattaient sous eux; ils les » prirent d'abord pour des Dieux descendus du » ciel, armés du tonnerre, et suivis de la destruc- » tion; et alors ils se soumirent, quoiqu'avec » peine. Mais dans la suite s'étant familiarisés avec » leurs conquérans, ils connurent leurs passions » et leurs vices, et jugerent que c'étaient des » hommes. Alors honteux d'avoir succombé sous des » mortels semblables à eux, ils jurerent de laver » leur erreur dans le sang de ceux qui l'avaient » produite, et d'exercer sur eux une vengeance » exemplaire, terrible et mémorable. »

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxieme chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, et qui, ayant été traité d'une maniere différente, mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La premiere action de l'*Araucana* est une querelle qui naît entre les chefs des barbares

comme dans *Homere* entre *Achille* et *Agamemnon.* La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux sauvages vante son mérite et ses exploits ; enfin la dispute s'échauffe tellement, qu'ils sont près d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, aussi vieux que *Nestor*, mais moins ouvertement prévenu en sa faveur que le héros Grec, fait la harangue suivante.

« Caciques, illustres défenseurs de la patrie, le » désir ambitieux de commander n'est point ce qui » m'engage à vous parler. Je ne me plains pas que » vous disputiez avec tant de chaleur un honneur » qui peut-être serait dû à ma vieillesse, et » qui ornerait mon déclin. C'est ma tendresse pour » vous, c'est l'amour que je dois à ma patrie, qui » me sollicite à vous demander attention pour ma » faible voix. Hélas ! comment pouvons-nous avoir » assez bonne opinion de nous-mêmes, pour pré- » tendre à quelque grandeur, et pour ambitionner » des titres fastueux, nous qui avons été les mal- » heureux sujets et les esclaves des Espagnols ? » Votre colere, Caciques, votre fureur ne de- » vraient-elles pas s'exercer plutôt contre nos ty- » rans ? Pourquoi tournez-vous contre vous-mêmes » ces armes qui pourraient exterminer vos ennemis, » et venger notre patrie ? Ah ! si vous voulez périr, » cherchez une mort qui vous procure de la gloire. » D'une main brisez le joug honteux, et de l'autre » attaquez les Espagnols, et ne répandez pas, dans » une querelle stérile, les précieux restes d'un sang

» que les Dieux vous ont laissé pour vous venger.
» J'applaudis, je l'avoue, à la fiere émulation
» de vos courages. Ce même orgueil que je condamne augmente l'espoir que je conçois. Mais
» que votre valeur aveugle ne combatte pas contre
» elle-même, et ne se serve pas de ses propres
» forces pour détruire le pays qu'elle doit défendre.
» Si vous êtes résolus de ne point cesser vos querelles, trempez vos glaives dans mon sang glacé :
» j'ai vécu trop long-tems : heureux qui meurt sans
» voir ses compatriotes malheureux, et malheureux par leur faute. Ecoutez donc ce que j'ose
» vous proposer. Votre valeur, ô Caciques, est
» égale ; vous êtes tous également illustres par
» votre naissance, par votre pouvoir, par vos richesses, par vos exploits : vos ames sont également dignes de commander, également capables
» de subjuguer l'univers. Ce sont ces présens célestes qui causent vos querelles. Vous manquez
» de chef, et chacun de vous mérite de l'être ;
» ainsi, puisqu'il n'y a aucune différence entre vos
» courages, que la force du corps décide ce que
» l'égalité de vos vertus n'aurait jamais décidé,
» etc. » Le vieillard proposa alors un exercice digne d'une nation barbare, qui était de porter une grosse poutre, afin que celui qui en soutiendrait le poids plus long-tems fût revêtu du commandement.

Comme la meilleure maniere de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo*, et renonçant à cette adoration

que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homere*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité et de la raison. Après qu'*Achille*, instruit et inspiré par *Minerve*, Déesse de la Sagesse, a donné à *Agamemnom* les noms d'*Ivrogne* et de *Chien*; le sage *Nestor* se leve pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros, et parle ainsi : « Quelle satisfaction sera-ce aux » Troyens, lorsqu'ils entendront parler de vos dis- » cordes! Votre jeunesse doit respecter mes années, » et se soumettre à mes conseils. J'ai vu autrefois » des héros supérieurs à vous. Non, mes yeux ne » verront jamais des hommes semblables à l'invin- » cible *Pirithoüs*, au brave *Ceneus*, au divin » *Thésée*, etc.... J'ai été à la guerre avec eux, » et quoique je fusse jeune, mon éloquence per- » suasive avait dû pouvoir sur leurs esprits. Ils » écoutaient *Nestor*; jeunes guerriers écoutez » donc les avis que vous donne ma vieillesse. *Atride*, » vous ne devez pas garder l'esclave d'*Achille*; fils » de *Thétis*, vous ne devez pas traiter avec hau- » teur le chef de l'armée. *Achille* est le plus grand, » le plus courageux des guerriers : *Agamemnon* est » le plus grand des Rois, etc. » Sa harangue fut infructueuse, *Agamemnon* loua son éloquence et méprisa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caciques, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses paroles; combien l'amour du pays l'anime, combien les

sentimens de la vraie gloire pénetrent son cœur ; avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la superiorité à aucun. C'est un censeur, un panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons, confessant la force de son éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté si *Nestor* est si sage de parler tant de sagesse ; si c'est un moyen sûr de s'attirer l'attention des Princes Grecs, que de les rabaisser et de les mettre au-dessous de leurs ayeux ; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à *Nestor* qu'*Achille* est le plus courageux des chefs qui sont là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux et impoli de *Nestor* avec le discours modeste et mesuré de *Colocolo*, l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* et le mérite d'*Achille* avec cette portion égale de grandeur et de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfere son inférieur pour le courage ; s'il y a une assemblée qui puisse supporter, sans s'émouvoir, un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédécesseurs à leurs dépens, alors *Homere* pourra être preféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai que si *Alonzo* est dans un seul endroit supérieur à *Homere*, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poëtes : on est étonné de

le voir tomber si bas après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles; mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce poëme est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui est un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue et ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats; et, pour passer le tems, il fait naître entre eux une dispute au sujet de *Virgile*, et principalement sur l'épisode de *Didon*. *Alonzo* saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens; et afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, et de restituer à la Reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux chants.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poëme d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer, avec raison, qu'un auteur qui ne sait, ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une telle carriere.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célebre *Michel Cervantes* de dire que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'auteur Espagnol. Le véritable et solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien, et à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible : mais disputer seu-

lement sur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIEME.

MILTON.

On trouvera ici, touchant *Milton*, quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction Française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une comédie intitulée, *Adam*, ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, et dédiée à *Marie de Médicis*, Reine de France; le sujet de cette comédie était la chûte de l'homme. Les acteurs étaient, *Dieu le pere*, les *Diables*, les *Anges*, *Adam*, *Eve*, le *Serpent*, la *Mort et* les *Sept Péchés mortels*. Ce sujet digne du génie absurde du Théâtre de ce tems-là, était écrit d'une maniere qui répondait au dessein.

La scene s'ouvre par un chœur d'*Anges*, et *Michel* parle ainsi au nom de ses confreres. « Que » l'arc-en-ciel soit l'archet du violon du firmament, » que les sept planettes soient les sept notes de » notre musique, que le tems batte exactement la » mesure, que les vents jouent de l'orgue, etc. »

Toute la piece est dans ce goût. J'avertis seulement les Français qui en riront, que notre théâtre ne valait guere mieux alors; que la mort de *Saint Jean-Baptiste*, et cent autres pieces sont écrites dans ce style; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido* ni *Aminte*.

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit, à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie. Les sept péchés mortels dansant avec le Diable, sont assurément le comble de l'extravagance et de la sottise; mais l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés et les vengeances du Créateur, la source de nos malheurs et de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a, sur-tout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre et triste qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino*, il en composa même un acte et demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatrieme chant de son poëme épique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des enfers, découvre le soleil qui sortait des mains du Créateur.

« Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
» Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fait mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent,
» Toi, qui semble le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit ;
» Qui fait pâlir le front des astres de la nuit :
» Image du Très-Haut qui régla ta carriere,
» Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumiere.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
» Je suis tombé, l'Orgueil m'a plongé dans l'abîme. »

Dans le tems qu'il travaillait à cette tragédie, la sphere de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume, et enfin, au lieu d'une tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre et non intéressante, il imagina un poëme épique ; espece d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôterent longtems à *Milton* le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il était né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des sectes qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine, et il n'y eut point d'église qui pût se vanter de compter *Milton* pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civile du Roi et du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi *Charles I*. Il

entra même assez avant dans la faveur de *Cromwel*, et par une fatalité qui n'est que trop commune, ce zélé républicain fut le serviteur d'un tyran. Il fut secrétaire d'*Olivier Cromwel*, de *Richard Cromwel* et du parlement, qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les Anglais employerent sa plume pour justifier la mort de leur Roi, et pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaise*, au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle, et ne fut si mal plaidée de part et d'autre. *Saumaise* défendit en pédant la parti d'un Roi mort sur l'échaffaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, et de tous les Rois même de l'Europe intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur, la cause d'un peuple victorieux qui se vantait d'avoir jugé son Prince selon les loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, et les livres de *Saumaise* et de *Milton* sont déjà ensevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que *Charles II* donna aux ennemis de son pere ; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poëme épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné

et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu.* Il avait alors très-peu de réputation, les beaux-esprits de la cour de *Charles II*, ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de *Cromwel*, vieilli dans la retraite, aveugle et sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur, toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, et dans laquelle on ne goûtait que les poésies efféminées, la mollesse de *Waller*, les satyres du comte de *Rochester*, et l'esprit de *Couley.*

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation; c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer son *Paradis perdu.* Le titre seul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompson.* Encore le Libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poëme: édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire: son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, et *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord *Sommers* et

le Docteur *Atterbury*, depuis Evêque de *Rochester*, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagerent les héritiers de *Tompson* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célebre M. *Addisson* écrivit en forme pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* et d'*Homere*. Les Anglais commencerent à se le persuader, et la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre des poëmes latins faits de tout tems sur ce sujet; l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, et beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le *Tasse* la *description de l'enfer;* le *caractere de Satan;* l'*exil des Démons*. Imiter ainsi ce n'est point être plagiaire; c'est lutter, comme dit *Boileau*, contre son original; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangeres; c'est nourrir son génie, et l'accroître du génie des autres; c'est ressembler à *Virgile* qui imita *Homere*. Sans doute *Milton* a joûté contre le *Tasse* avec des armes inégales; la langue Anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens:

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco à quel rumor rimbomba, etc.......

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est vrai que ce

qui n'est qu'un épisode dans le *Tasse* est le sujet même dans *Milton*. Il est vrai que sans la peinture des amours d'*Adam* et *Eve*, comme sans l'amour de *Renaud* et d'*Armide*, les Diables de *Milton* et du *Tasse* n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux *Despréaux*, qui a presque toujours eu raison, excepté contre *Quinaut*, a dit à tous ces poëtes :

Eh ! quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le Diable toujours hurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux causes du succès que le *Paradis perdu* aura toujours : la premiere, c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées, qu'un être puissant et jaloux, par sa séduction, rend coupables et malheureuses : la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur disait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le sujet était le Diable combattant contre Dieu, et un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles, lorsque M. *du Pré de Saint-Maur* donna une traduction en prose Française de ce poëme singulier On fut étonné de trouver, dans un sujet qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre Dieu, et le caractere encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la descrip-

tion du jardin d'*Eden*, et des innocentes amours d'Adam et d'Ève. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres poëmes, l'amour est regardé comme une faiblesse, dans *Milton* seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion, il transporte le lecteur dans le jardin des délices ; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam et Eve sont remplis : il ne s'éleve pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue, et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France est pleine, se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent et trop long-tems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugerent qu'il y en a plusieurs d'outrées, et que l'auteur n'a rendu que puériles, en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnerent unanimement cette subtilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en Pygmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à sortir de l'abîme ; il trouve la mort à la

porte qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au devant de ces deux champions. « Arrête, » ô mon pere ! dit-il au Diable ; arrête, ô mon » fils ! dit-il à la Mort. Et qui es-tu donc, répond » le Diable, toi qui m'appelles ton pere : Je suis » le Péché, réplique ce monstre : tu accouchas de » moi dans le ciel : je sortis de ta tête par le côté » gauche, tu devins bientôt amoureux de moi, » nous couchâmes ensemble ; j'entraînai beaucoup » de Chérubins dans ta révolte ; j'étais grosse » quand la bataille se donna dans le ciel ; nous » fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'en- » fer, et ce fut ce monstre que tu vois, dont je » fus pere : il est ton fils et le mien. A peine fut- » il né, qu'il viola sa mere, et qu'il me fit tous » ces enfans que tu vois, qui sortent à tous mo- » mens de mes entrailles, qui y rentrent et qui » les déchirent. » Après cette dégoûtante et abominable histoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laisse les Diables sur le bord du Phlégéton, du Styx et du Léthé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace et sur la prédestination. Cependant Satan voyage dans les espaces imaginaires ; il tombe dans le vide, et il tomberait encore si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du chaos, il traverse le paradis des fous, *the Paradise of fools* : c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en Français. Il

trouve dans ce paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons et les scapulaires des moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté, et il faut que le poëme soit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons et les mauvais Anges a paru aussi aux connaisseurs un épisode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage, il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, et qu'il soit traité avec goût : les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractere de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Nisrot, d'Astarot, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homere*, en parlant de ses Dieux, les caractérisait par leurs attributs que l'on connaissait; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond Nisrot, Moloc et Abdiel. On a reproché à *Homere* les longues et inutiles harangues, et sur-tout les plaisanteries de ses héros. Comment souffrir dans *Milton* les harangues et les railleries des Anges et des Diables, pendant la bataille qui se donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé que *Milton* péchait contre le vraisemblable, d'avoir placé du

canon dans l'armée de Satan, et d'avoir armé d'épées tous ces esprits qui ne pouvaient se blesser ; car il arrive que, lorsque je ne sais quel Ange a coupé en deux je ne sais quel Diable, les deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque Dieu le pere envoie ses fideles Anges combattre, réduire et punir les rebelles. « Allez, dit Dieu à » Michel et à Gabriel, poursuivez mes ennemis » jusqu'aux extrémités du Ciel ; précipitez-les loin » de Dieu et de leur bonheur dans le Tartare, qui » ouvre déja son brûlant chaos pour les engloutir. » Comment se peut-il, qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise ? et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle et n'est point obéi, il veut vaincre et on lui résiste ; il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir : il ne devait point ordonner à ses Anges de faire ce que son fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossieres qui fit dire sans doute à *Dryden* dans sa préface sur *l'Enéïde*, que *Milton* ne vaut gueres mieux que notre *Chapelain* et notre *le Moine*. Mais aussi ce sont les beautés admirables de *Milton* qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame *d'Homere* et de celle de *Virgile*. Ce n'est pas la premiere fois qu'on a porté du même ouvrage, des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles du côté de la cour, on voit un vilain petit batiment écrasé avec sept croisées

de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres, j'osai composer en Anglais un petit essai (1) sur la poésie épique, dans lequel je pris la libérté de dire que nos bons juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, et la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces et de hardiesse que de choix; dont le sujet est tout idéal, et qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, et je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, et effacer la honte qu'on a reprochée si long-tems à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'est au tems séul à confirmer la

---

(1) C'est en partie celui-ci même, qui en plusieurs endroits est une traduction littérale de l'ouvrage Anglais de M. *de Voltaire*.

réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poëmes épiques, et que nous qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité et notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée ; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Desmarets*, les *Cassaignes* et les *Scuderys.* Si un écrivain, célebre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise; si un *Corneille*, un *Despréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit Français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, et ils ont succombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poëme épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelqu'autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires* de *Desmarets* est le seul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'était avant que *Moliere* eût fait goûter la bonne comédie. Les *Visionnaires* de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise piece, aussi bien que la *Marianne* de *Tristan*, et *l'Amour tyrannique* de *Scudery*, qui ne devaient leur réputation passagere qu'au mauvais goût du siecle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au *Télémaque* le titre de poëme épique;

mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas : on confond toutes les idées, on transpose les limites des arts, quand on donne le nom de poëme à la prose. Le *Telémaque* est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homere* en prose. Mais l'illustre auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant et trop juste pour appeler son roman du nom de poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers Français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poésie, et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient pas assurément en vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, (1) *Qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes; habiller la premiere de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau et une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau et point de médaille ; la troisieme de vert avec une médaille sans anneau et sans franges, etc. et enfin donner aux esclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *Qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre et la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense, et que chaque maison un peu consi-*

---

(1) Livre douze.

dérable ait un sallon et un petit péristile , avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot , tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer , seraient aussi indignes d'un poëme épique qu'ils le sont d'un Ministre d'état.

On a encore accusé long-tems notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie formé en partie par le génie même du peuple qui la parle , et en partie par la construction de ses phrases , par la longueur ou par la briéveté de ses mots, etc. Il est vrai que le latin et le Grec étaient des langues plus poëtiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail , il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'Italienne , et plus douce que l'Anglaise. Les Anglais et les Italiens ont des poëmes épiques ; il est donc clair que , si nous n'en n'avions pas , ce ne serait pas la faute de la langue Française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime , et avec encore moins de raison. La *Jérusalem* et le *Roland furieux* qui sont rimés , sont beaucoup plus longs que l'*Enéïde* , et ont de plus l'uniformité des stances ; et non-seulement tous les vers, et presque tous les mots finissent par une de ces voyelles , *a*, *e* , *i* , *o* : cependant on lit ces poëmes sans dégoût , et le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poëme épique ; mais ce

n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la séche-resse de notre langue. Oserai-je le dire ? C'est que de toutes les nations polies, la nôtre est la moins *poétique*. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France, sont les pieces de théâtre. Ces pieces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. *Despréaux* n'a jamais traité que des sujets didactiques qui demandent de la simplicité. Ont sait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ses vers comme ceux de *Racine*, et lorsque *Despréaux* à voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie Française à une marche trop uniforme; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la poésie : notre nation, regardée comme si légere par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les nations la plus sage la plume à la main; la méthode est la qualité dominante de nos écrivains ; on cherche le vrai en tout, on préfere l'histoire au roman ; les *Cyrus*, les *Clélies* et les *Astrées* ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux parais-sent encore, et s'ils font pour un tems l'amuse-ment de la jeunesse frivole, les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'Epopée, on se moquerait également d'un auteur qui emploierait les Dieux du *Paganisme*, et de celui qui se servirait de nos Saints : *Vénus*

et *Junon* doivent rester dans les anciens poëmes grecs et latins : *Sainte Genevieve*, *Saint Denis*, *Saint Roch* et *Saint Christophe*, ne doivent se trouver que dans notre légende ; les cornes et les queues des Diables ne sont tout au plus que des sujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des Saints, et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que, lorsque je consultai, il y a plus de douze ans, sur ma *Henriade*, feu M. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit : vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre nation ; *les Français n'ont pas la tête épique.* Ce furent ces propres paroles, et il ajouta : Quand vous écririez aussi-bien que Messieurs *Racine* et *Despréaux*, ce sera beaucoup si on vous lit.

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact qui regne dans le siecle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, et non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, et le tems seul peut désarmer l'envie.

Fin de l'Essai sur la Poésie épique.

LE POËME

DE

FONTENOY.

LE POËME

DE

FONTENOY.

QUOI! du siecle passé le fameux satyrique *
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos ayeux son onde et son rivage !
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang,
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils suit de si près ses pas ;
Vous, heureux par ses loix, et grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence !

Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
O vous ! Gloire, Vertu, Déesses de mon Roi,

* Boileau.

Redoutable Bellone, et Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos gueriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image;
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduisez tous.

C'est là ce fier Saxon (1) qu'on croit né parmi nous;
Maurice qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour LOUIS et pour nous prolongez ses années.

Déjà de la tranchée (2) Harcourt est accouru,
Tout poste est assigné, tout danger est prévu;
Noailles (3), pour son Roi, plein d'un amour fidelle,
Voit la France en son maître, et ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de Rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu (4), par qui des Français le tonnerre est guidé.

---

(1) Le Comte Maréchal de Saxe, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs et sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embrassa après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

(2) M. le Duc d'Harcourt avait investi Tournay.

(3) Maréchal de France.

(4) Grand-Maître d'Artillerie.

Penthievre (1), dont le zele avait devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage;
Baviere, avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour;
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande;
Le fortuné Danoy (2), Chabannes, Gallerande;
Le vaillant Béranger, ce défenseur du Rhin,
Colbert et du Chaila, tous nos héros enfin (3),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ses rayons naissans,
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui jadis fortuné sous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces,
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail et par sa liberté,
Qui long-tems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant qui, formé pour servir,
Sait souffrir et combattre, et sur-tout obéir;

---

(1) Il s'était signalé à la bataille de Dettingue.

(2) M. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts et de mourans, sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille : c'est un fait certain. Cette femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un Sergent du Régiment du Roi, dans lequel était alors cet Officier.

(3) Les Lieutenans-Généraux, chacun à leur division.

L'Autrichien, rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée,
Sur-tout ce peuple altier, qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers,
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre et la balance :
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'espoir les séduit.
De l'empire Français l'indomptable génie
Brave, auprès de son Roi, leur foule réunie :
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux alarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, et vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air,
Elle observe LOUIS, et voit avec colere
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà disposé ses bataillons hardis.
Tels ne parurent point aux rives de Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre, et marchaient au hasard :
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage,
Tels son rival et lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'Escaut, les ennemis, les remparts de la Ville,
Tout présente la mort, et LOUIS est tranquille.

Cent tonnerres de bronze ont donné le signal :
D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance, et la flamme environne,
Comme un nuage épais qui, sur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ses flancs.
Les voilà, ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
BOURBON ! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terreins divers engagent les armées.
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle,
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

GRAMMONT qui signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Elisée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres (1) de gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanité des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?

---

(1) Il allait être Maréchal de France.

Tu meurs, jeune Craon (1) : que le ciel moins sévere
Veille sur les destins de ton généreux frere.
Hélas! cher Longaunay (2), quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, et ranimer tes jours?
Ces ministres de Mars (3) qui d'un vol si rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
Le fer atteint d'Avray (4); le jeune Daubeterre
Voit de sa légion tous les chefs indomptés,
Sous le glaive et le feu, mourans à ses côtés.
Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! Dieu de sang, Dieu cruel!
La race de Colbert (5), ce Ministre immortel,

---

(1) Dix-neuf Officiers du régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frere, le Prince de Beauveau, sert en Italie.

(2) M. de Longaunay, Colonel de nouveaux Grenadiers, mort depuis de ses blessures.

(3) Officiers de l'Etat-Major. MM. de Puiségur, de Méziere, de Saint-Sauveur, de Saint-Georges.

(4) Le Duc d'Avray, Colonel du régiment de la Couronne.

(5) M. de Croissy, avec ses deux enfans, et son neveu, M. Duplessis-Châtillon, blessés légérement.

Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchi (1) n'est point frappé, la vertu peut te plaire;
Mais vous brave (2) Daché, quel sera votre sort ?
Le ciel sauve à son gré, donne et suspend la mort.
Infortuné Lutteaux (3), tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au ciel: et déjà tu n'es plus.

O! combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore!
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles.
La molle volupté, le luxe de nos Villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous (4) qui lanciez la foudre, et qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.

---

(1) Tous les Officiers de son régiment Royal des Vaisseaux hors de combat; lui seul ne fut point blessé.

(2) M. Daché, (on écrit *Dapchier*) Lieutenant-Général.

(3) M. de Lutteaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

(4) M. de Brocard, Maréchal de Camp, commandant l'Artillerie.

Eh! quel serait, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de censure et de louange avare,
Qui peu touché des morts, et jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens?
Ah! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre et de m'encourager;
Réveillez-vous ingrats, LOUIS est en danger.

Le feu qui se déploie, et qui dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin;
Rien n'a pu l'arrêter, Mars pour lui se déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave et le répare:
Son fils, son seul espoir... Ah! cher Prince, arrêtez,
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
LOUIS craint pour son fils (1), le fils craint pour son pere;
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux:
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

---

(1) Un boulet de canon convrit de terre un homme entre le Roi et Monseigneur le Dauphin, et un domestique de M. le Comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derriere eux.

Vous (1) qui gardez mon Roi, vous qui vengez la France;
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
LOUIS, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire,
Soubise et Péquigny (2) vous menent à la gloire;
Paraissez, vieux Soldats (3), dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées,
Partez, fleches de feu, grenades enflammées (4),
Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
Ces combattans si fiers et si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois et sage,

---

(1) Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-Légers, les Mousquetaires, sous M. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux bataillons des Gardes-Françaises et Suisses, etc.

(2) M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marck dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M. Péquigny, à la tête des Chevaux-Légers; ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(3) Carabiniers, corps institué par Louis XIV : il tire avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa lettre.

(4) Grenadiers à cheval, commandés par M. le Chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars;
Richelieu (1) vous appelle, il n'est plus de hasards;
Il vous appelle : il voit d'un œil prudent et ferme
Des succès ennemis et la cause et le terme;
Il vole; et, sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible et prompte barriere,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerriere,
La Marck (2), la Vauguyon (3), Choiseul, d'un
même effort,
Arrêtent une armée, et repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammaient les regards de son pere,
La gloire de l'Etat à tous les siens si chere,
Le danger de son Roi, le sang de ses ayeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable,
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

---

(1) Un Ministre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil et qui l'a exécuté.*

(2) M. le Comte de la Marck au poste d'Antoin.

(3) MM. de la Vauguion, Choiseul-Meuse, etc. aux retranchemens faits à la hate dans le village de Fontenoy. M. de Créqui n'était point à ce poste comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

Ce brillant Escadron (1), fameux par cent batailles,
Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, et soutient son grand nom.
Tu suis du Châtelet, jeune Castelmoron (2);
Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui, d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs:
C'est dans ces rangs affreux que Chévrier expire;
Monaco perd son sang, et l'amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups:
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron (3), tels on voyait, dans les plaines d'Ivri
Tes immortels ayeux suivre le grand Henri,

---

(1) Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivaient après sept heures de marche et attaquerent.

(2) Un cheval fougueux avait emporté le Porte-Etendard dans la colonne Anglaise; M. de Castelmoron, agé de quinze ans, lui cinquieme, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces Escadrons de la Gendarmerie: il eut un cheval de tué sous lui, aussi bien que M. de Chimenes, en reformant une Brigade.

(3) M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les Brigades.

Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs fils (1).
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (2) Saxon la terreur de la terre,
Quand la Justice et Mars, sous un autre Louis,
Frappaient l'Aigle d'Autriche, et relevaient les lys.

Comment ces courtisans doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de grace, de valeur!
Boufflers, Meuse, d'Ayen, Duras, bouillans d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands, quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur pere est avec eux;
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la Fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux.
Il marche, il est semblable à ce maître des Dieux,
Qui, frappant les Titans, et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la Mer gronde, et le Ciel s'obscurcit.

---

(1) M. de Luxembourg, M. de Cogni, et M. de Tingri.

(2) Le Duc de Saxe-Weimar, sous qui le Vicomte de Turenne fit ses premieres campagnes. M. de Turenne est arriere-neveu de ce grand homme.

Sur un nuage épais, que des antres de l'ourse
Les vents affreux du nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux:
CUMBERLAND, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous;
Courage, rassemblez vos légions altieres;
Bataves, revenez, défendez vos barrieres;
Anglais, vous que la paix semblait seule alarmer;
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer.
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance?
Mais ils parlent en vain, lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité (1) le cede à la vertu.

CLARE, avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses Rois trahis, sa Patrie et ses Temples.
Peuple sage et fidele, heureux Helvétiens (2),
Nos antiques amis et nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens (3) suit la fougue indomptable.

---

(1) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le Soldat, et non sur les Officiers qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs Soldats de ce corps criaient: *no quarter, no quarter:* point de quartier.

(2) Les régimens de Diesback et de Betens, de Courten, etc. avec les Bataillons des Gardes Suisses.

(3) Le régiment de Normandie, qui revenait à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, etc. fondaient sur elle.

Ce Danois (1), ce héros, qui des frimats du nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort :
C'en est fait, et l'Anglais craint LOUIS et la mort.

Allez, brave d'Estrée (2), achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ;
Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui :
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé (3) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide (4),
Qui, semblable au Dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.

---

(1) M. de Lowendal.

(2) M. le Comte d'Estrées, à la tête de sa division, et M. de Brione, à la tête de son régiment, avaient enfoncé les Grenadiers Anglais le sabre à la main.

(3) Depuis S. Louis, aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

(4) On envoya quelques Dragons à la poursuite ; ce corps était commandé par M. le Duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon*, est qu'ils porterent un Dragon dans leurs Etendards sous le Maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

C'est

C'est ainsi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés des Chasseurs intrépides ;
Les coursiers écumans franchissent les guérets :
On gravit sur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges sont dressés, on attend, on s'élance,
Le javelot fend l'air, et le plomb le devance ;
Les Léopards sanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugissemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entassés, c'est marcher trop long-tems ;
Noailles (1), ramenez vos soldats triomphans;
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés ;
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette Ville,
Du Batave indécis la barriere et l'asyle,
Ces premiers (2) fondemens de l'Empire des Lis,
Par les mains de mon Roi pour jamais affermis.
Déjà Tournay se rend, déjà Gand s'épouvante,
Charles-Quint s'en émeut ; son ombre gémissante

(1) Le Comte de Noailles attaqua, de son côté, la colonne d'Infanterie Anglaise, avec une Brigade de Cavalerie, qui prit ensuite des canons.

(2) Tournay, principale ville des Français sous la premiere race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

Pousse un cri dans les airs et fuit de ce séjour ;
Où, pour vaincre, autrefois, le ciel le mit au jour.
Il fuit ; mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée,
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendards ;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire en ces vastes remparts (1)
Ecrasant le berceau (2) du plus grand des Césars (3).

Français, heureux Français, peuple doux et terrible,
C'est peu qu'en vous guidant LOUIS soit invincible,
C'est peu, que le front calme, et la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux sereins ;
C'est peu d'être vainqueur ; il est modeste et tendre,
Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre ;
Entouré des héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas ;
Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire ;
Le Monarque est un homme, et le vainqueur un pere.

---

(1) La ville de Gand, soumise à Sa Majesté le 11 Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des Brigades de Crillon et de Normandie, le régiment de Grassins, etc.

(2) Charles-Quint naquit dans cette ville en 1500, le 25 Février, du mariage de Philippe, Archiduc d'Autriche, et de Jeanne de Castille, héritiere d'Espagne.

(3) Des Césars modernes.

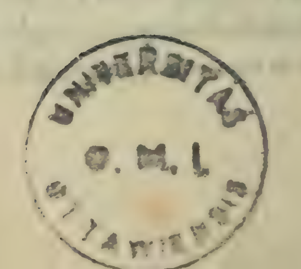
Ces captifs tout sanglans portés par nos soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ce jour de sang, d'horreur et de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers, au sein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Consolés, secourus, servis par leurs vainqueurs.
O grandeur véritable ! ô victoire nouvelle ;
Eh ! quel cœur enivré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon Roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa loi ?
Il étendra son bras, il calmera l'Empire.

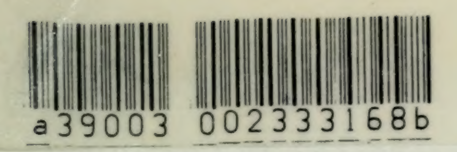
Déjà Vienne se tait, déjà Londres l'admire ;
La Baviere, confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des Rois ;
Naple est en sûreté, Turin dans les alarmes :
Tous les Rois de son sang triomphent par ses armes,
Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend :
LE PLUS AIMÉ DES ROIS EST AUSSI LE PLUS GRAND.
Ah ! qu'on ajoute encore à ce titre suprême
Ce nom si cher au monde, et si cher à lui-même,
Ce prix de ses vertus qui manquent à sa valeur,
Ce titre auguste et saint de pacificateur :
Que de ses jours si beaux, de qui nos jours dépendent,
La course soit tranquille, et les bornes s'étendent.

Ramenez ce Héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ses côtés.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent,
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;

Vos meres, vos enfans, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux, de larmes de tendresse :
Accourez, recevez, à votre heureux retour,
Le prix de la Vertu par les mains de l'Amour.

Fin du Poëme de Fontenoy.




a39003 002333168b